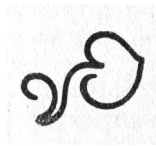


**Eugène MATHIS**

*Lauréat de l'Académie Stanislas  
Lauréat de la Société Erckmann-Chatrian  
Lauréat de l'Académie Française*

# Fiauves et Contes du Pays Vosgien



René FLEURENT, Éditeur. FRAIZE

1926

E. MATHIS

Fiauves  
et Contes  
du Pays Vosgien



FRAIZE Louis FLEURENT, ÉDITEUR  
1926

## *Lis Pompis dé Hadau*

Il n'y avout bîn dèhe ans que lis jens dé Hadau awant l'idée d'avou enne pompe ; mais lis sous manquant édè.

Lo maire ïn jo deheut : « Enda lo ta qu'a nos jaje détote note pompe, il farait bîn tot de mêmé éprouvèr de faire èque. É n'étadant qu'elle veneusse, je pourrans tocou éprouvèr de monter enne compéie de pompîs. Ce seraut jà de l'évance. »

Tortus feunnt de l'évis de Monsû lo Maire et, è pô de ta, a z-ot trovè doze hammes décidès è se faire pompîs.

Mais lo pus duchh feut quand il faïeut krômèr lis grades et lis galos. Ils vlonnent tortus n'avou chéqui ïn bout.

— Mi, je vus être capitaine !, deheut lo pus héru.

— Et mi serjent !

— Et mi aussi !

Onze dîna praqueunnt. Chaudeurnâie, lo dozîme, ne deheut rin : il ir chhodé. Dé chance è le : il n'y éraut poit évu de troupe. — Eh bîn, te serais lè compéie, que deheut lo Maire. Te ne serais wé, mais te ne pourrais mi le piande d'être mau quemandé. » Il ne réjelveut mi : il ir chhodè.

Ce ne feut mi moindre effaire non plus de veusti l'état-major. Ils sporieunnt onze jaus po se faire dis piémors et ils useunnt lo queu d'enne vèche po se têi dis cinturos.

Et pis ils vlonnent dis sabres, lis pus grands qu'a pôtr trovèr. Ils se piaïeunnt bonne pèce po savou de quel coté lis poutèr. Et comme ils ne pônnt s'étade, ils n'è peurneunnt chéqui dus, ïn è drâte, ïn è gâche.

Dina hernichis, ils vlonnent se faire wer. Il n'y ôt grande revue. Et po répièci lè pompe, Chaudeurnâie feut è lè ville épratèr lè chhichhepate do vétérinaire.

Ils defileunnt bî guiorus dan toute lè commune, drassant bîn haut déri zas lûs sabres comme koues de sauterès. Lè compéie venit éprès évo lè pompe zo lo brès. Ils iant si bîs que lûs femmes criant è lis wer. Ils féunnt sept fous lo to do villège et ça éraut duri bin dévétéje s'ils n'awant mi séti lû gouje chhachhe, li vate,

chhlaper su li ghnos : tot lo monde sait bïn qu'il n'ïn rïn po denèr sau comme enne sèheneure de garde si ce n'a ïn casque de pompî, et que poit n'a si pesant è pouter qu'enne panse veude. Or, è previsio dè gueulâie tortus iant è jine enda lè waille.

Il n'y ot do po hotèr ïn repès bïn errosè è l'hôtel dè Shièche salâie. Comme ça ne li cotait rïn, ils mainjeunent bïn po heut jos. Y pesseunent enne stande de capôde et ïn pouchhé entî sna comptèr lo rèchhe. Lè compèie se n'è deneut tant qu'il côpeut s'n essile è dus évo so conté. Et comme il avout co faim, il évaleut lo bondo. A n'è rieur bin ; mais il n'oïeut mi : il ir chhodé.

Ils boveunent dus mesures de vi et enne piène boratte de brandvi. Aussi ils iant elmès essèz quand lo Maire se levent : « Messieurs !... » qu'il deheut, pis il roteut tràs fous et rechéheut su sè scaubelle qu'il trapeut d'émotio. Lis autes roteunent chèqui dus fous et troveunent tortus que lo Maire avout bin praquèr. Lè compèie ne roteut qu'enne fous : il avout co sau, et il ir chhodé.

Pis is se boteunent tortus è bouèlèr pu haut ïn pu haut l'aute. Lè compèie bréit co pu duch que lis autes : il ir chhodé. Enfi, pompî nesquè lo bout, il vlôt faire manoeuvrer lè pompe. Il lè répieut d'auwailles et, comme a n'ir au gloria, il lè dechajeut è trèvî lè chhègnâie... Zo svet déluge, lè tôle feut panâie et l'état-major chéheut fiave.

Il faïeut lis répoutèr chèqui châ le, lis œus teulès, semant lûs piemmes et marmosès d'auwailles. Lè compèie pedeut lè pompe et lo Maire sè banate.

Mais lo pé, ce feut das lè neutie. In nafèje, évo, è chèque main, enne beusse piène de jote et de vi roge, féeut lo to do villèje. Il n'è boteut enne bonne effaire dans l'euchh de chèque pompî et vendeu lo rèche dan châ lo Maire.

Et lo lendemain, è se levant, chèqui de zas feut bïn ébaubi de n'avou radu svet mouïau !

## *Les pompiers de la Hardalle*

Il y avait bien dix ans que les gens de la Hardalle avaient l'idée d'avoir une pompe : mais les sous manquaient toujours. Le maire dit un jour : « Depuis le temps qu'on nous gouaille avec notre pompe, il faudra bien tout de même essayer de faire quelque chose. En attendant qu'elle vienne, nous pourrions toujours essayer de monter une compagnie de pompiers. Ce serait déjà de l'avance. »

Tous furent de l'avis de Monsieur le Maire et, en peu de temps on eut trouvé douze hommes bien décidés à se faire pompiers.

Mais le plus dur fut quand il fallut distribuer les grades et les galons. Ils voulurent tous en avoir chacun un bout.

Moi. je veux être capitaine ! dit le plus important.

— Et moi sergent !

— Et moi aussi !

Onze ainsi parlèrent. Chaudronnée, le douzième, ne dit rien : il était sourd. Chance à lui : il n'y aurait pas eu de troupe.

— Eh bien, tu seras la compagnie, lui dit le maire. Tu ne seras guère, mais tu ne pourras te plaindre d'être mal commandé. Il ne récrimina pas : Il était sourd.

Ce ne fut pas moindre affaire non plus d'habiller l'état-major. Ils plumèrent onze coqs pour se faire des plumets et ils usèrent le cuir d'une vache pour se tailler des ceinturons.

Et puis ils voulurent des sabres, les plus longs qu'on pût trouver. Ils discutèrent longtemps pour savoir de quel côté les porter. Et comme ils ne purent s'entendre, ils en prirent chacun deux, un à droite, un à gauche.

Ainsi harnachés, ils voulurent se faire voir. Il y eût grande revue. Et pour remplacer la pompe. Chaudronnée fut à la ville emprunter la seringue du vétérinaire.

Ils défilèrent bien glorieux devant toute la commune, dressant leurs sabres bien haut derrière eux, comme queues de sauterelles. La compagnie venait après avec la pompe sous le bras. Ils étaient si beaux que leurs femmes pleuraient à les voir.

Ils firent sept fois le tour du village et cela eût duré bien davantage s'ils n'avaient pas senti leur gorge sèche et leur ventre pendre sur leurs genoux ; tout le monde sait bien qu'il n'y a rien pour donner soif comme une plaque de garde, si ce n'est un casque de pompier, et que rien n'est aussi lourd à porter qu'une panse vide. Or, en prévision du gueuleton tous étaient à jeun depuis la veille.

Il y eut donc pour finir un repas bien arrosé à l'hôtel de la clanche salée. Comme cela ne leur coûtait rien, ils mangèrent bien pour huit jours. Y passèrent une tonne de compote de choux et un cochon entier sans compter le reste. La compagnie s'en donna tant qu'il coupa son assiette en deux avec son couteau. Et comme il avait encore faim, il avala le bondon. On en rit bien; mais il n'entendit pas : il était sourd.

Ils burent deux mesures de vin (100 litres) et une pleine dame-jeanne d'eau-de-vie. Aussi étaient-ils assez allumés quand le maire se leva : « Messieurs!... » qu'il dit, puis il rota trois fois et retomba sur son escabelle qu'il trempa d'émotion. Les autres rotèrent chacun deux fois et trouvèrent que le maire avait bien parlé. La compagnie ne rota qu'une fois : il avait encore soif et il était sourd.

Puis ils se mirent tous à brailler, plus haut l'un, plus haut l'autre. La compagnie criait encore plus fort que les autres : il était sourd.

Enfin, pompier jusqu'au bout, il voulut faire manœuvrer la pompe. Il la remplit d'eaux grasses et, comme on en était au gloria, il la déchargea à travers l'assemblée. Sous tel déluge, la table fut balayée et l'état-major tomba faible.

Il fallut les rapporter chacun chez soi, les yeux troubles, semant leurs plumes et barbouillés d'eau grasse. La compagnie perdit la pompe et le maire son écharpe.

Mais le pis, ce fut dans la nuit. Un farceur avec, à chaque main, un seau plein de choucroute et de vin rouge, fit le tour du village. Il en déposa une bonne affaire dans la porte de chaque pompier et vida le reste devant chez le maire.

Et le lendemain en se levant, chacun d'eux fut bien étonné d'en avoir rendu pareil tas.

## *Èbrachhe è Schmâlich*

Ce feut l'énâic où qu'il n'y ot tant de naje. Lis gens de Schmâlich feunent trâs mous sna joï de rechhi. Passèz comme ils iant éfautris de novalles et comme ils sauteunent su lè premère qui coreut lè besse. Et ce ne feut mi enne moindre comme vos allèz wer.

Do quand lè naje fondeut, elle decoicheut au bord d'in haut chemi, enne si drôle de bête que lo premè que lè voyeut coreut è levant lis brès dener l'élarme da lo vilège.

Lis mohos se veudeunent et tôt lo monde coreut po lè wer. Stadoûie su lo voizo, elle ne boujit pus, rade qu'elle ir pa lè jalâie. Elle n'avout prèque poit de tête, mais dis cunes dèhe fous pus grandes que çalles d'in bu de haps. In corps strât, mais enne quoue que n'è hotait pus et qu'elle levai tôt drâte, lè wète bête! Dis arailles ou dis ales — a ne pait mi dite — aussi lajes qu'enne foneure et que relihan comme fî bettu. Et, lo pè de tout in couté, zos lè quoue! Elle n'avout que dus pettes, mais rades comme lo rêcbhe. aussi grousses qu'in chéviro et tonaies dwa lé tête comme si elle avout haï è reculo telle enne grabousse. Quique chose d'acru in monstre, je vos dis !

Ils iant tortus è viser çu que ça pait bïn ête. Lis pus vis awant bî schmiquèr dis prises, ils ne pant se reboter avou j ma vu telle bête ni én'oï pâler mi pus. Et a n'è féit dis suppositios!

— Elle è dis cunes! si ç'ir lo diale ?

— C'a bïn lo diale, portant, si lo diale se seraut lèchhi éjalèr.

— N'éprechi mi si près; a ne put co mi dire si elle a cravâie tôt è fait.

— Il faut lè conjuri !

— Il faut lè dekabrer !

Lo mate d'école consulté, se grottait lè pouïatte.

— Je n'ai, qu'il deheut, mi knachhance d'in tel animal viquant. A n'è pâle même mi das l'Apocalypse. Ça démèje que je n'ai mi lo lahi de n'aller lè wer. Mais d'éprès votis dires, ce ne seraut ête qu'enne bête de devant lo déluge et que lis hautes oves ot decoichi. Si elle è di grandes cunes, c'a bïn sûr in cocuosure. Alors ils n'in rin è doter; il a cravé enda bonne pèce.

Lè novalle feut têt knouïe.

— In cocuosaure! c'a ïn cocuosaure : enne bête que viquait do ta de Noé el que bïn sûr, ne pôat atrèr da l'arche. In cocuosaure è Schmâlich, quelle effair! Ce que lis Girahmés vot n'avou lè chhaupou.

Ils iant co tortus è l'éronde j'mâ resseuvis de spi, quand ils voyeuent veni ïn Orbelet évo ïn chvau. I l'étleut dan lè bête et s'épratait è l'émenèr.

— Erètèz, qu'ils li deheunent, Qu'ost-ce que vos fèi.» ?

— Eh bïn què ? c'a lè mînne et je vins lè qwère. Je lè léchheu tola au voyi, ne pant n'aller pu lan è cause dis najes L'hevi, pa chance, ne li è mi fait trop de mau.

— Mais vos ne knachhis do mi lè bête-là? C'a ïn cocuosaure !

L'Orbelet, lis oïant, devieut dis ceux comme dis qwèles, pis, têt d'ïn cô compeurnant, se boteut è rire, è rire et è se stoude au poit que lis botos de sis beurtelles sauteunent su lo ebemi. Quund enfi il pôat s'è ra'vou, il lis deheut :

— Bêtes et cocuosaures vos-mêmes ! Vos n'ô do j'mâ vu enne charoue ?

— Ma fou no ! »

Si l'aute-là vos senne rade, c'a preuve que çu qu'a vrai n'è mi tocou l'air.



## *Effervescence à Schmalick*

Ce fut l'année où il y eut tant de neige. Les gens de Schmalick furent trois mois sans pouvoir sortir. Pensez comme ils étaient sevrés de nouvelles et comme ils sautèrent sur la première qui courut la vallée. Et ce ne fut pas une moindre, comme vous allez voir.

Donc, lorsque la neige fondit, elle découvrit au bord d'un liant chemin, une si drôle de bête, que le premier qui la vit courut eu levant les bras donner l'alarme dans le village.

Les maisons se vidèrent et tout le monde courut pour la voir. Étendue sur le gazon, elle ne bougeait plus, raidie qu'elle était par la gelée. Elle n'avait presque point de tête, mais des cornes dix fois plus longues que celles d'un bœuf de plaine. Un corps étroit, mais une queue qui n'en finissait plus et qu'elle levait toute droite, la sale bête ! Des oreilles ou des ailes — on ne pouvait pas dire — aussi hautes et aussi larges qu'une pelle à enfourner et qui reluisaient comme fer battu Et, le pire de tout, un couteau sous la queue ! Elle n'avait que deux pattes, mais raides comme le reste, aussi grosses qu'un chevron, et tournées vers la tête comme si elle avait marché à reculons telle une écrevisse. Quelque chose d'affreux, un monstre vous dis-je !

Ils étaient tous à viser ce que cela pouvait bien être. Les plus vieux avaient beau renifler des prises, ils ne pouvaient se remettre avoir jamais vu telle bête ni eu avoir ouï parler pas plus. Et on en faisait des suppositions ! — Elle a des cornes ! si c'était le diable ? — C'est bien le diable, pourtant, si le diable se serait laissé geler — N'approchez pas si près ; on ne peut pas encore dire si elle est crevée tout à fait.

— Il faut la conjurer !

— Il faut la débarrasser !

Le maître d'école consulté se grattait la nuque.

— Je n'ai, dit-il, pas connaissance d'un tel animal vivant. On n'en parle même pas dans l'Apocalypse. C'est dommage que je n'ai pas le loisir d'aller la voir. Mais, d'après vos dires, ce ne saurait être

qu'une bête d'avant le déluge et que les hautes eaux ont découverte. Si elle a de si longues cornes, c'est certainement un cocuosaure. Alors il n'y a rien à craindre, il est crevé depuis longtemps »

La nouvelle fut tôt connue. Un cocuosaure ! c'est un cocuosaure ! une bête qui vivait du temps de Noé et qui, sans doute, n'a pu entrer dans l'arche. Un cocuosaure à Schmalick, quelle affaire ! Ce que les gens de Gérardmer vont être contrariés !

Ils étaient encore tous autour, jamais assouvis de regarder, quand ils virent venir un Orbelet (habitant d'Orbey, Alsace), avec un cheval. Il l'attela devant la bête et se disposait à l'emmenner.

— Arrêtez ! lui dirent-ils. Que faites-vous ?

— Eh bien quoi ? c'est la mienne et je viens la chercher. Je la laissai là à l'automne, ne pouvant aller plus loin à cause des neiges. L'hiver, par chance, ne lui a pas fait trop de mal.

— Mais, vous ne connaissez donc pas cette bête là ? C'est un cocuosaure ! »

L'Orbelet les entendant, ouvrit des yeux comme des écuelles, puis, comprenant tout à coup, se mit à rire, à rire et à se tordre au point que les boutons de ses bretelles sautèrent sur le chemin.

Quand enfin il put se remettre, il leur dit :

— Bêtes et cocuosaures vous-mêmes ! Vous n'avez donc jamais vu une charrue ? »

— Ma foi non ! »

Si celle-là vous semble raide, c'est preuve que ce qui est vrai n'en a pas toujours l'air.

## *Lè vée chette*

Il n'y avout da mo vilèje, do ta qu'a z-aimait co de rire, ïn gai chessir,

Quand il contait si falachhes au café dè Comète, a z-y corai comme è lè comédie.

Mais il ne praquai jmâ de l'aute-ci que m'è venu pa ïn aute hablâ.

In jo qu'il chessi dwa lè Haute-Broque il atreut é lè ferme po boure do kia.

Pachhaïne è lè cohine, pachhaine an pale. Mais il n'y avout tola, tote prate po lè bêtaïe enne grouse stande de crème.

Lè wachhe bête tot de suite tente note hamme. Quel mau faire? Il spie è lè ronde de le et voût enne vèe chette que sloît su lè fenète. Il ne fait ni enne ni dus; il lè prad pa lo mô do cô, decoicbe lè stande, bouche lè bête das lè crème et rebole lo kuichhe.

In moma il oïeut lo paure animal se debette, sténouï et rakièr dis inguiales éprès lo bô, pis tout s'émèchheut.

Lis gens venus, lis benians faits, lo kia bu, i! se haiteut de poiti. Et tote lè jonâie è chessan, il préparait lè frachhe qu'il n'allait conter lo lendemain è l'hure dè chope.

Mais vala qu'é ratran sè femme li deheut :

— T'es do echté dè beurre ?

— Dè beurre? Qu'ost-çe que te vus dire?

— I n'ïn enne hure que lo moûtré dè Haute Bloque me n'é époutè ïn grou pain, è mo dehand que te l'avou échetè chî leu po trente francs.

— Et t'es payi ?

— Bin sûr, et j'ai même trové que lè beurre là nos revenit è quarante sous lè live. Au prè-là, il n'ïn mi besè do n'aller lè qwère si lan.

— Elle n'a mi denâie bin sûr. Mais devi lè.

Lè femme fadeu lo pain. Elle lâcheut enne skraiësse évo lo coûté. Lè vèy chet' ir dedas.

TRADUCTION

## *La vieille chatte*

Il y avait dans mon village, à l'époque où l'on aimait encore à rire, un gai chasseur.

Quand il contait ses fredaines au café de la Comète, on y accourait comme à la Comédie.

Mais il ne parlait jamais de celle-ci qui m'est venue par un autre hâbleur.

Un jour qu'il chassait vers la Haute-Broque, il entra à la ferme pour boire du petit lait.

Personne à la cuisine, personne au poêle ! Mais il y avait là toute prête pour la *battée*, une grande baratte de crème.

La *bête verte* tout de suite tente notre homme. Quel mal faire ? Il regarde autour de lui et voit une vieille chatte qui se chauffait au soleil sur la fenêtre. Il ne fait ni une ni deux ; il la saisit par le mou du col, découvre la baratte, plonge la bête dans la crème et replace le couvercle.

Un moment il entendit le pauvre animal se débattre, éternuer et racler le bois de ses griffes, puis tout s'apaisa.

Les gens venus, les salutations faites, le petit lait bu, il se hâta de partir. Et toute la journée en chassant, il préparait la fraîche qu'il allait compter le lendemain à l'heure de la chope.

Mais voilà qu'en rentrant sa femme lui dit :

— Tu as donc acheté du beurre ?

— Du beurre ? Que veux-tu dire ?

— Il y a une heure, le fermier de la Haute-Broque m'en a apporté un gros pain en me disant que tu l'avais acheté chez lui pour trente francs.

— Et tu as payé ?

— Bien sûr, et j'ai même trouvé que ce beurre-là nous revenait à quarante sous la livre. A ce prix, il n'est pas besoin d'aller le quérir si loin.

— Il n'est pas donné, sûrement. Mais ouvre-le.

La femme fendit le pain. Elle laissa échapper un cri avec le couteau.

La vieille chatte était dedans.

## *Lis kioches dè petite paroisse*

Saute Joso  
Lè misère, lè misère,  
Saule Joso,  
Là misère n'a mi lan !

Ça dina que lis kioches dè Petite Paroisse carillonnât po in haut jo. Et pis elles éprovat de siner in bran :

Di guenilles,  
di guenilles de pores gens !

Lis vala poities et a diraut 'dis zombesses de beurlis das lû kieuché rékiokelé.

Et ça me fait passèr au mau qu'à z-ôt po lis monter tola.

Lo banwa avout stu lis qwère è lè gare.

Il li répoutait haut das in bosté. Comme lo chemi a grand, il s'éréteut das in boucho po boure lè gotte.

Il avout léchhi lo chentré su lo chhoweu dan lè moho. In nafège n'è profitent po se sauvèr détote.

Quand lo banwa ratreut, enne caille trinqué, è lè Petite Paroisse, il n'oient de tos lis sas; il avou vadu lis kioches po boure; elles fairant dis balles chhalles is vèches dis Chaumes, et bin dis autes chhnetses que j'érâie groù de répéter.

Il feut si hontu qu'a ne lo revoyeut pu nesqué lo jo qu'a lis r'troveut. In doinî lis dénichéut su lo Louchpa, zo enne genête, nouâies das in moucheu de né.

Lo grand Grivol, lo cherpètè, vlôt lis monter au kieuché tot poi leu. I n'è boteut enne zo chèque bré et boteut lè groûsse su sè tête.

Errivé haut, il vlôt spi pa lè goulatte et. vala qu'è se béchhant il léchheut chène lè kioche.

Il devaient corant et se boteut è revechi lis chhaques è l'éroude do molé. Il ne lè retrouvait mi. Il feut qwèrc lo maire, in foutu hamme; il feut trover lo curé qu'à sévant. et de reqvère, etde reqvère... Hin!

Ils heucheunent lo mate d'école. Il boteut sis lunettes. Lè fou-  
là, das ïn angrî, il voyeut lè kioche érétaie das enne érétoe.

A lè tireut bès délote enne rème et a lè mateut è leu évo lis  
autes.

Ça enda là que lis kioches dè Petite Paroisse, das îû kieuchè  
rékokele sina lè misère.

TRADUCTION

## *Les Cloches de la Petite Paroisse*

Saute Joson,  
La misère, la misère,  
Saute Joson,  
La misère n'est pas loin !

C'est ainsi que les cloches de la petite Paroisse carillonnent pour un grand jour. Ensuite elles essaient de sonner en volée :

Des guenilles,  
des guenilles de pauvres gens !

Les voilà parties et l'on dirait des bourdonnements de hannetons dans leur clocher recroquevillé.

Et cela me fait penser au mal qu'on eut pour les monter là.

Le garde champêtre était allé les chercher à la gare.

Il les rapportait dans un panier. Comme le chemin est long, il s'arrêta dans un cabaret pour boire la goutte.

Il avait laissé le panier sur la planche à laver devant la maison. Un farceur en profita pour se sauver avec.

Quand le garde champêtre rentra, un peu ébriolé, à la Petite Paroisse, il en entendit de toutes les façons : il avait vendu les cloches pour boire ; elles feraient de belles sonnettes aux vaches des chaumes ; et bien d'autres quolibets qu'il me ferait peine de répéter.

Il fut si honteux qu'on ne le revit plus jusqu'au jour où on les retrouva. Un douanier les dénicha sur le Louschpach, sous un genêt, nouées dans un mouchoir de poche.

Le grand Grivel, le charpentier, voulut les monter tout seul au clocher. Il en prit une sous chaque bras et se coiffa de la grosse.

Arrivé en haut, il voulut regarder par la lucarne, et voilà qu'en se baissant il laissa tomber la cloche.

Il descendit vite et se mit à retourner les orties autour de l'église. Il ne la retrouva pas. Il fut quérir le maire, un maître homme ; il alla trouver le curé qui est savant ; et de rechercher, et de rechercher... Rien !



Ils appelèrent le maître d'école. Il mit ses lunettes. Cette fois, dans un angle de muraille, il vit la cloche retenue par une toile d'araignée.

On la descendit avec une rame à haricot et on la mit en place avec les autres.

C'est depuis que les cloches de la Petite Paroisse, dans leur clocher recroquevillé sonnent la misère.

## *Lo mériège de Groûs Minique*

Lis trâs fées de Colas Gaberousse risquant trop bin de demourèr po coiûd au loup. Et elles avant telle quehant de pare svelte fi que, ne voyant poit de boubes toner è l'éronde de z'alles, elles se boteunent è lè raho — et è lè mode novalle — et éhacheiunent è qwère quevîchhe è lù pota.

Elles n'alleunent mi lan. Tôt équate demourait Groûs Minique, in gachho jà rêchheu même édaji et qu'ir haut su pettes comme în moiti grandes jambes. Mais comme il avout în boun bin, ce feut su le que lus lis trâch ésenne jeteunent lû snet

En'da là, il n'ôt pus haut ni repos. Quand ce n'ir mi enne, c'ir faute qu'avant è schmaquer chî leu.

Il n'ir wè mériâ; mais il feut bin obliji d'y séji et, po se wadèr de tortotes, il se radeut d'è pare enne.

Mais il faillit choisi ! Il lis trovait tos lis trâch aussi jattes; po lo sentimat, elles avant l'air tôt aussi effémâies enne que l'aute. Comme il ir pô éblant et qu'il lo saveut bin, i] se méfiait de leu et ne pait se décidèr.

Vos passez bin que tant lansteurni ne fèi't wè lu effaîre. Et elles se boteunent è jouer si sarré lus mérelles que lo pore Miniquic ne savout pu do quèl ête. Il se grettait lè pouyatte, il se retenait tote lè neutî su so pèti, il ne maingi mi, il ne bovait prèque pus et il devenit chhâ comme so cremaï. Ça ne pait duri.

Dè bonhur qu'è lè fi il li veneut enne idée.

Lè mère Cracséillot wadait sis chives das lis treuchhes. Il n'alleut lè voir. Il ne savout trop quemat s'édrassi. Mais lè vè malîne voyeut bin ce que l'émenait, et, de petit et menu, li fèeut veudi so sech. «Valà, qu'elle li deheut, te lis deunerais tantôt è chèquine enne quemate de mali de to biassi. Te rewèterais bin ce qu'elles n'è fèrot et pis le revarais me trovèr.»

Lo lendemain, lo boubè étadait lè hadère : «Que de nové, Minique ? — J'ai fait comme vos deheunes. — Et lis quemates, qu'ost-ce qu'elles n'ot fait? — Elles lis ot maingi. — Bin sûr, mais, que t'a do lode! quemat qu'elles s'y sot pris? — Eh bin, Titine è modu dîna da lè sînnè évo sis bians dats. — Sna lè plèr ? — Sna lè

plèr! Toinette é sbieuchi so frut é féant dis plates comme dis bûchas. Fifine aussi è plè sé quematte; mais a voiit-zor lo jo é trévî lè plate. — Et te n'è co mi deviné, belaud, çalle que convint lo meux è ïn évairsu comme ti ? Titine a enne effilâie et sis dats de loup érant tôt fait de dévorer to tréhi ! Toinette a enne dechiade que lo deusturniraut et runerant té moho. Fifine, lèe, darait enne femme mainèjuse que parait soin de. to bin et lo ferait spochhi. Prads-lè, et de ti jmâ je n'érai réprovis ».

## *Le Mariage de Gros Minique*

Les trois filles de Colas Gaberousse risquaient beaucoup de rester pour *cognieu* au loup (de rester vieilles filles). Et elles avaient telle crainte de prendre pareille fin, que ne voyant point de garçons tourner autour d'elles, elles se mirent à la raison — et à la mode nouvelle — commencèrent à chercher couvercle à leur pot.

Elles n'allèrent pas loin. Tout à côté, demeurait Gros Minique, un garçon déjà rassis et même attardé (dans le célibat) et qui était haut sur pattes comme un faucheur. Mais, comme il avait bon bien, ce fut sur lui que toutes trois ensemble jetèrent leur dévolu.

A partir de là, il n'eut plus trêve ni repos. Quand ce n'était pas une, c'était l'autre qui avait à fureter chez lui.

Il n'était guère enclin au mariage, mais il fut obligé d'y songer et, pour se garder de toutes, il se résigna à en épouser une.

Mais il fallait choisir ! Il les trouvait toutes trois aussi jolies ; pour le sentiment, elles avaient l'air aussi affamées l'une que l'autre. Comme il était peu intelligent et qu'il le savait bien, il se méfiait de lui et ne pouvait se décider.

Vous pensez bien que tant lanterner ne faisait guère leur affaire. Et elles se mirent à jouer si serré leurs marelles, que le pauvre Minique ne savait plus duquel être (à quel saint se vouer). Il se grattait la nuque, il se retournait toute la nuit sur sa paillasse, il ne mangeait pas, il ne buvait presque plus et devenait sec comme son cramail. Cela ne pouvait durer.

De bonheur qu'à la fin, il lui vint une idée.

La mère Cracséïot gardait ses chèvres dans les friches. Il alla la voir. Il ne savait trop comment s'adresser. Mais la vieille maligne vit bien ce qui l'amenait et, peu à peu, lui fit vider son sac.

« Voilà, lui dit-elle, tu leur donneras tantôt à chacune une pomme de ton fruitier. Tu regarderas bien ce qu'elles en feront et puis tu reviendras me trouver ».

Le lendemain, le garçon attendait la hardière. « Quoi de nouveau, Minique ? — J'ai fait comme vous m'avez dit — Et les

pommes, qu'en ont-elles fait ? — Elles les ont mangées. — Bien sûr, mais que tu es donc gourde ! Comment s'y sont-elles prises ? — Et bien, Titine a mordu à même dans la sienne avec ses dents blanches. — Sans la peler ? — Sans la peler ! Toinette a équarri son fruit en faisant des épluchures comme des bûches. Fifine aussi a pelé sa pomme, mais on voyait le jour à travers la pelure, — Et tu n'as pas encore deviné, balourd, celle qui convient le mieux à un avaricieux comme toi ? Titine est une gourmande et ses dents de loup auraient tôt fait de dévorer ton avoir. Toinette est une gaspilleuse qui l'éparpillerait et ruinerait la maison. Fifine fera une femme économe qui prendra soin de ton bien et le fera prospérer. Prends la et de toi jamais je n'aurai reproche ».

## *Lè Léço de fe*

Sonnier, lo bokio dè Sébout, évo so fe Trabraiscs. se chhauffat das lo bô, dan in feu de caleuches.

Et, tot è tonant lo dos è lè fiamme, lo vî, maugrassu, donne è so fe enne léço.

— Je t'ai jà dit dèh fous que quand a z-a évaltonè comme ti, a doit, dan que de pràquèr, passer tràs fous è çu qu'a vut dire.

— C'a bin, père ! . In hévi éprès :

— Père, je passe !

— Ça èque de nové!

— Père, je passe!

— Eco! c'a echtô trobin d'in cô!

— Père, je passe!

— É que? te m'énôies è lè fi !

— Je passe, père, que lis téchhates de vole quémisôle brelat.

— Belaud ! te ne pais-zor mi lo dire tot de suite!

— Quand je praque sna passèr, je seûs in évaltonè. et quand, po vos escoutèr, je passe tras fous, je seûs in belaud.

Jè n-erans-té mi, père, au prè d'eune quémisôle, pris tos lis duss enne bonne léço !

TRADUCTION

## *La leçon du fils*

Sonnier. le bûcheron de la Sébout, avec son fils Trabraises, se chauffe, dans le bois, devant un feu de souches.

Et. tout en tournant le dos à la flamme, le vieux, mal gracieux, donne à son fils une leçon.

— Je t'ai déjà dit dix fois que lorsqu'on est évaltoné comme toi, on doit, avant de parler, penser trois fois à ce qu'on veut dire.

— C'est bien, père !

Un instant après :

— Père, je pense !

— C'est quelque chose de nouveau !

— Père, je pense !

— Encore, c'est peut-être beaucoup à la fois !

— Père, je pense !

— A quoi ? tu m'ennuies à la fin !

— Je pense, père, que les pans de voire camisole brûlent.

— Balourd, tu ne pouvais pas le dire tout de suite !

— Quand je parle sans penser je suis un évaltoné, et quand, pour vous obéir, je pense trois fois, je suis un balourd.

N'aurions-nous pas, père, au prix d'une camisole, pris tous les deux une bonne leçon ?

## *Enne bonne idée.*

Lo mâte d'écôle de Jeurbépau menait sis éfants è pohhessio et, comme il ir jà vî, il lis léchhit n'aller vais t'é comme te vus.

Lo curé qu'ir co jenne n'oï mi de svette araille. Il écrivéut corse et se boteut è demalèr lis éfants : lis galopis d'in coté, lis béïesses de l'aute.

Et lo pore vî venit è barbondant pa dérî : « Poqué si bïn lis demalèr pusque ç'a po lis remalèr pus déré ? »



TRADUCTION

## *Une bonne idée.*

Le maître d'école de Gerbépal conduisait ses élèves à la procession, et, comme il était déjà vieux, il les laissait aller va comme tu veux.

Le curé qui était encore jeune n'entendait pas de cette oreille. Il arriva furieux et se mit à démêler les enfants : les galopins d'un côté, les fillettes de l'autre.

Et le pauvre vieux venait en murmurant par derrière : « Pourquoi si bien les démêler, puisque c'est pour les remêler plus tard ».

## *Lè Creu de Bachtin*

Bachtin do Miné, in vî soudaire de Napolio, aimait récontèr sis campéies.

Et po ne mi tocou répoïï même enlure, il n'è dehi dis fous pus qu'il n'y avout. Quand il ïr dan enne gotte, qu'a l'éhorsit enne caille, il ne pait pus s'érètèr, et il n'avout dis bonnes.

E vaci enne telle qu'a me l'é répoutè.

« Ç'ir do ta que je féâis évo l'Aute lè guire das lis Alleméies. In sâ, j'iâis échheu évo lis émis dan in feu et je féans dé politique, Vos savous çu que c'a, lè politique? ne rïn trovèr bïn et régremmèr éprès lis jens do gouvernemat. Et ma fou, lo jo-là. je ne lo mainéjans wè. Passèr wer, enda trâs jos a n'avout poit tochi de gotte; vos compeurnis, je n'ians co mi écoutumès au régime-là — ça veneut pus déré — et je renégans dûchh éprès l'empereur. Il n'avout qu'è se motrèr, il seraut bïn reçû ! Ç'ir enne faço de praquèr : s'il avout stu tola, pachhaine n'éraut pipè. A lo voyeut bïn.

Vala que têt d'ïn cô quiqu'ïn m'étrape pa lis spâlcs et me fait faire fochi-péri. Ç'ir das ïn rain et je féeus bïn tras caboulas ïn éprès l'aute. Têt .ébeloîtè, je me relevé è bouêlant : « Çu qu'è fait cela, me lo payerait, quand ce seraut co lo petit Tondu ! » Justemat, ç'ïr le évo ïn chhè d'ofïicîs è piémors que se stodannent. J'éraîs bïn vlu ête y grilles de Metz et lis autes aussi. Mais le: « Eh bien, camarade, que penses-tu me faire payer ? — La goutte, mon Empereur! » Vos compeurnis, j'awâis dit dina sna trop séji, parce que justemat a venit d'è praquèr. Savous-vos ?

Il ne se fâcheut mi et se boteut è rire. Et lo sâ, note escouade ôt enne boratte tote piène de brandvi. Et, tortus sôs comme dis laichhes, je bouêlans tels dis sauvèges: «Vive l'Empereur! »

Enda là l'empereur me reknachheut tocou. Même que quand il ïr énoï, il me féit heuchi et qu'il me dehit : « Vala co lè cresse que nos ot fait lis cochos d'Anglais-là, quand ce n'ïr mi lis Prussiens ou d'autes veurmines do même péti ; Qu'ost-ce qu'il faut faire Bachtin ? — Lis tochi das lè gueule!» que je répondâis. Et a tochi, a tochi comme dis chhodés.

Lè dérère fou que je nos voyeunnent, il me deheut: « Bachtin, je vais co faite ïn to, mais je revarai têt et je ie dêrai lè creu.» Et il

me sareut lè main. Ainsi féeut-tè y autes. J'ians tola dis mille et dis mille que fiolaut comme dis véés femmes.

Il n'alleut, mais il n'è jmâ revenu. Vala poquè je n'ai mi évu lè creu ».

## *La Croix de Bastien*

Bastien du Meunier, un vieux soldat de Napoléon, aimait raconter ses campagnes. Et pour ne pas recommencer toujours la même histoire, il en disait parfois bien plus qu'il y en avait. Quand il était devant une goutte, qu'on l'excitait un peu, il ne pouvait plus s'arrêter et il en avait de bonnes.

En voici une telle qu'on me l'a rapportée.

« C'était au temps où je faisais avec l'Autre la guerre dans les Allemagnes. Un soir j'étais assis avec les amis devant un feu et nous faisons de la politique. Vous savez ce que c'est, la politique ? ne rien trouver bien et réclamer contre les gens du gouvernement. Et ma foi, ce jour-là, nous ne le ménagions guère. Pensez voir, depuis trois jours on n'avait point touché de goutte, vous comprenez, nous n'étions pas encore habitués à ce régime-là — cela vint plus tard — et nous récriminions ferme après l'empereur. Il n'avait qu'à se montrer, il serait bien reçu ! C'était une façon de parler : s'il avait été là, personne n'aurait pipé. On le vît bien.

Voilà que tout à coup quelqu'un m'attrape par les épaules et me fait faire culbute C'était dans une pente et je fis bien trois tours sur moi-même. Tout ahuri, je me relève en criant : « Celui qui a fait cela me le payera, quand même ce serait le petit Tondu. » Justement c'était lui avec une bande d'officiers à plumets qui se tordaient. J'aurais bien voulu être aux grilles de Metz et les autres aussi. Mais lui : « Eh bien, camarade, que penses-tu me faire payer ? — La goutte, mon Empereur ! » Vous comprenez, j'avais dit cela sans trop songer, parce que justement on venait d'en parler. Savez-vous ? il ne se fâcha point et se mit à rire. Et le soir notre escouade eut une dame-jeanne toute pleine de brandevin. Et tous, soûls comme des laies, nous *boilions* comme des sauvages : « Vive l'Empereur ! »

Dès lors l'empereur me reconnut toujours. Même quand il était ennuyé, il me faisait appeler et il me disait : « Voilà encore la crasse que nous ont faite ces cochons d'Anglais, quand ce n'étaient pas les Prussiens ou d'autres vermines de même paillasse; qu'est-ce qu'il faut faire Bastien ? — Leur taper dans la gueule ! » que je répondais. Et on tapait, on tapait comme des sourds.

La dernière fois que nous nous vîmes, il me dit : « Bastien, je vais encore faire un tour; mais je reviendrai bientôt et je te donnerai la croix. Et il me serra la main. Ainsi fit il aux autres. Nous étions là des mille et des mille qui pleurions comme des vieilles femmes.

Il partit, mais il n'est jamais revenu. Voilà pourquoi je n'ai pas eu la croix. »

## *Dis chévés, dis chéviattes.*

José Taplamousse ir amouru. Il n'alleut trovèr Colas Beusse, lo cordonnî po li faire pare mesure d'enne paire de bottes. Il n'in rîn de svet po vos repainî in galant et faire, guinichi lis béïesses. Et comme il avout dis vues su lè Madelo Beursot, il vlait se motrèr évo tout's sis évètèjes.

Quand lis bottes feunent prates :

— Cabîn que je te doûrai Colas ?

— Eh bîn, valà : si te vus heut jos durant, ne rîn dire, ne rîn répondre è tous cals que te praquerot que lis dus mots-ci : Dis chévés, dis chéviattes ! t'érais lis bottes po rîn. Autremat te payrais quarante francs.

— Ce n'a mi enne bode que te me dis tolà ?

— No, mè fou damnâie !

— Je tîns l'éwajère, è conditio portant que te deheusses rîn è pachhaine. Il a tras hures. D'aujid'heu è n'heut jos, trove-te chô lè Madelo. Te serais qui as-ce qu'è gainî.

— Etadu ! Dondé José !

— Dis chévés ! dis chéviattes !

— Allos, ça éhache bîn ! Mais je ne craîs mi que ça tarait.»

Et valà mo José poiti évo sis bottes su lè spale. E rechhant il se heteut das so voisi lo charro que venit do moli.

— Àh! José, valà dis balles bottes. Qui as-ce que t'è si bîn srevi ?

— Dis chévés ! dis chéviattes !

— Auchtant répondre : dis plattes ! Te n'as mi obliji de me lo dire, mais te pourras ête moun groussî.»

Et lo charro n'alleut fâchi.

José - a z'éraut dit que c'ir fait exprès -rescatrait dina in chhè de sis knachhances et féit è toutes lus questios même réponse

Lis ins lo boinant de trévî, lis meux tonés li riant au nez, tortus se demandant çu qu'il pait bîn avou.

Mouilletrou, in camarade de sè milice, lo hecheut même po boure in bigré. Ça li féeut groû, mais il répondeut têt de même: «Dis chévés ! dis chéviattes !»

Il pessait è se haitant et haussant lo dos dan lo cabaret dè mère Heulborate où qu'il avou quiques crechats. Mais elle lo voyeut et li braieut :

T'es do fait in hertèje, José ? Si te vlais passèr è mi...

— Dis chévés ! dis chéviattes !

— Ah ! ça dina! Eh bin, je wairos si ça évo dis argôs qu'a paie lis jens. T'érais de mis novalles !»

José éhachit è wer que ce n'ir mi aussi aghi qu'il l'avout creu de teni s'n'éwajère. Et quand il ratreut chî le, ce feut bin enne aute effaire. Sè mère li deheut :

—Te valà rêvant José? Cabin qu'elles t'ot cote ?

— Dis chévés !dis chéviattes !

— Que ? qu'os-ce que te botte ésenne ?

— Dis chévés ! dis chéviattes !

— Dis chévés ? Po que faire ? Te vus jaji ?

— Dis chévés ! dis chéviattes !

— Mon Dû ! qu'os-ce que li prad? Coliche! vins do wer ! je compte que note José devînt fô.»

Lo père évant, et pis lis frères, et pis lis sus, pachhaine n'è pôti tiri aute chose que dis chévés, dis chéviattes.

A éproveut de lo pare pa lo vate, su loquèl il ir poutè.

— Qu'os-ce que te vus mainji ?

— Dis chévés !

Pa lè gorgolatte, qu'il avout tocou chhachhe.

— Qu'os-ce que te vus bourre ?

— Dis chéviattes ! Pa lo sentimat.

— Qu'os-ce qu'a vait passèr de ti ?

— Dis chévés ! dis chéviattes !»

A passait que ça se pess'rait echtô évo lè neut. Mais lo lendemain, lo surlendemain et lis jos è séwant et tojo : dis chévés, dis chéviattes.

Lè novalle ôt tôt fait lo to dè commune et, de lan comme de près, tôt lo monde venit wer lè marwaille. Il a vrai que Colas y aidiait bin in pô.

Ce feut au poit que José feut obliji de se coichi. Mais il avout tôt de même do boun ta è oïant chéqui denèr s'u évis.

— Ça ne séraut ête qu'in cô de slo.

— Ou bin in kater.

— Ou putôt in sort qu'a li érait jeti.»

Sis jens féounnent veni lo médicin. José se stodait, mais il se léchheut tautlèr et retonèr et rewéti das lis œus.

— Allos, José, dis-me çu que t'es ? qu'os-ce que te settes?

— Dis chévés ! dis chéviattes !

Aussi lo barbé poiteut è dehan : « Je n'ai jmâ vu in svet cas. Il a bin frich; il n'è mi l'air égairè, et portant il a fô. Léchi-lo sna mainji. Si au bout de tràs jos do régime-là il ne retrove mi lè parole c'a qu'il n'in rin è faire. Touts lis onguent de Weiss, l'épauthicaire, ne li fairant mi crachi in mot de pus. No, je n'ai jmâ vu svet cas.

A vlôt do lo botèr è lè diète, ainsi que lo médicin l'avout dit. Mais comme il ovrait auchtant que de devant, il féeut compare qu'il vlait braffèr aussi. Et pis, il savout bin se srevi le-môme et l'ordonnance ne teneut mi.

Lis curieux ne hôtant mi de se sère ; Ç'ir comme enne quoue do loup dan lè moho. Il veneut même Paslamêche, lo réputè còpu de secret. Lo pore José tenit boun; mais, tôt de même, il ne riait pus; il devenit même nice. Quand lo dérè-ci vlôt faire sis atlies è lè ronde de le, il li éwiewt in stehaut que lo boteut.,lis qwète pettes è l'air.

Et lè canaille là de Colas Beusse ne hôtait mi de li édrassi dô coirail po éprovèr de lo faire praquèr : « N'allez do lo wer ! Vos ôrôs echtô pus de chance que lis autes.» Mais poit ne pait li répoutèr, n'avou tiri aute chose que « Dis chévés! dis chéviattes !»

Quand il voyeut que lis jonâies pessant, Colas éhacheut è dotèr. «Lo dïndo-là a das lo cas tôt de même de me faire pide mis



quarante francs. Il faut usèr dis grands mouïns.» Et il n'alleut trovèr lè Madelo. L'aute-ci ne demandait qu'è haï.

Quand José lè voyeut, il éraut bïn vlu ête lan.

— Bonjour, José! Qu'os-ce que te devins do? je ne te vous pus. A dit que t'as malève, mais te n'es wè lè mine d'ïn ébroï. C'a dimoije lè Saint-Lorat; à danse è Serichamp, je pus tè compter su ti po m'y menèr? Mais répons-me do au leu de me faire tis magies.»

José stranguiat. Mais il ôt lo corèje de dire seulemat: «Dis chévés! dis chéviatles»

— Ah! valà comme te me fais benian ! Merci de tis chévés ! j'è troverai ïn aute que serait moun fô et que me cromerait èque de meu. Enda aujid'heu, te pus demourèr chî vos.»

Portant lo lendemain, qu'ir lè dérère jonâie de sè pénitence, il n'alleut lè trovèr das lè mè-jo. Colas, comme pa hasard, se trouvait tola aussi.

— Madelo, il a trâs hures. Je retrouve lè parole po te dire que Colas, que valà, me paie enne paire de bottes po te menèr dimoije su chaumes.

— José, il n'a pus ta ! T'es trop fait lè bête. Comme je te lo deheus eurmain, je n'ai trovè ïn aute.

— C'a bïn tant pé po le. Mi, j'aime meux enne paire de bottes qu'enne béïesse que tînt si pô è mi. Enne dis pedoûie, duss dis retrouvâies. Po ti Madelo, dis chévés! dis chéviattes ! »

## *Des chevilles, des chevillettes !*

José Taplamousse était amoureux. Il alla trouver Colas Beusse, le cordonnier, pour lui faire prendre mesure d'une paire de bottes. Il n'y a rien de tel pour parer un galant et faire loucher les filles. Et comme il avait des vues sur la Madelon Beurson, il voulait se montrer avec tous ses avantages.

Quand les bottes furent prêtes :

« Combien te devrai-je Colas ?

— Eh bien voilà : si tu veux, huit jours durant, ne rien dire, ne rien répondre à tous ceux qui te parleront que ces deux mots : Des chevilles, des chevillettes ! tu auras les bottes pour rien. Autrement, tu payeras quarante francs.

— Ce n'est pas une blague que tu dis là ?

— Non, ma foi damnée !

— Je tiens la gageure, à condition toutefois que tu n'en dises rien à personne. Il est trois heures. D'aujourd'hui en huit, trouve toi chez la Madelon. Tu sauras qui a gagné.

— Entendu ! Adieu José !

— Des chevilles, des chevillettes !

— Allons, ça commence bien ! Mais je ne crois pas que ça tiendra.

Et voilà mon José parti avec ses bottes sur l'épaule. En sortant il se heurta dans son voisin le charron qui venait du moulin.

— Ah! José, voilà de belles bottes. Qui t'a si bien servi ?

— Des chevilles, des chevillettes !

— Autant répondre : Des pelures ! Tu n'es pas obligé de me le dire, mais tu pourrais être moins grossier. »

Et le charron s'en fut fâché.

José — on aurait dit que c'était, fait exprès — rencontra ainsi un tas de connaissances et fit à toutes leurs questions même

réponse. Les uns le regardaient de travers; les mieux disposés lui riaient au nez; tous se demandaient ce qu'il pouvait bien avoir.

Mouilletrou, un camarade de sa classe, l'invita même à boire une demi-chopine.

Cela lui fut pénible, mais il répondit tout de même : « Des chevilles, des chevillettes »

Il passait en se hâtant et haussant le dos devant le cabaret de la mère Heulborate où il avait quelques crochets. Mais elle le vit et lui cria : « Tu as donc fait un héritage José ? Si tu voulais penser à moi.

— Des chevilles, des chevillettes !

— Ah ! c'est ainsi ! Eh bien, nous verrons si c'est avec des boniments qu'on paie les gens. Tu auras de mes nouvelles !

José commençait à voir que ce n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru de tenir sa gageure. Et quand il rentra chez lui ce fut bien une autre affaire. Sa mère lui dit :

— Te voilà revenu, José ? Combien t'ont-elles coûté :

— Des chevilles, des chevillettes ?

— Quoi ? que mets-tu ensemble ?

— Des chevilles ! des chevillettes !

— Des chevilles ! Pour quoi faire ? Tu veux plaisanter ?

— Des chevilles, des chevillettes ?

— Mon Dieu ! qu'est-ce qui lui prend ? Coliche ! viens donc voir ! je compte que notre José devient fou. »

Le père arrivé, et puis les frères, et puis les sœurs, personne n'en put tirer autre chose que : des chevilles, des chevillettes.

On essaya de le prendre par le ventre, sur lequel il était porté.

— Que veux-tu manger ?

— Des chevilles !

Par la gargoulette, qu'il avait toujours sèche.

— Que veux-tu boire ?

— Des chevillettes ! Par le sentiment.

— Que va-t-ou penser de toi ?

— Des chevilles, des chevillettes ! »

On pensait que cela se passerait peut-être avec la nuit. Mais le lendemain, le surlendemain et les jours suivants et toujours : des chevilles, des chevillettes.

La nouvelle eut tôt fait le tour de la commune et, de loin comme de près, tout le monde venait voir le phénomène. Il est vrai que Colas y aidait bien un peu.

Ce fut au point que José fut obligé de se cacher.

Mais il avait tout de même du bon temps en entendant chacun donner son avis.

— Ce ne peut être qu'un coup de soleil.

— Ou bien une attaque.

— Ou plutôt un sort qu'on lui aura jeté. Ses parents firent venir le médecin. José se tordait, mais il se laissa tâler et retourner et regarder dans les yeux.

— Allons, José, dis-moi ce que tu as. que ressens-tu ?

— Des chevilles ! des chevillettes ! »

Aussi le docteur s'en alla disant : « Je n'ai jamais vu un cas pareil. Il est bien portant, il n'a pas l'air égaré, et pourtant il est fou. Laissez-le sans manger. Si, au bout de trois jours de ce régime, il ne retrouve pas la parole, c'est qu'il n'y a rien à faire. Tous les onguents de Weiss, l'apothicaire, ne lui feraient pas cracher un mot de plus. Non, je n'ai jamais vu un cas pareil. »

On voulut donc le mettre à la diète, ainsi que le médecin l'avait dit. Mais comme il travaillait autant qu'auparavant, il fit comprendre qu'il voulait manger aussi. Et puis il savait bien se servir lui-même et l'ordonnance ne tint pas.

Les curieux ne cessaient pas de se suivre : c'était comme une queue le loup devant la maison.

Il arriva même Paslamèche, le réputé coupeur du secret. Le pauvre José tenait bon, mais, tout de même, il ne riait plus, il devenait même irritable. Quand le dernier voulut faire ses âties autour de lui, il lui envoya une bourrade qui le mit les quatre pattes en l'air.

Et cette canaille de Colas Beusse ne cessait pas de lui adresser des visites pour essayer de le faire parler. « Allez donc le voir ! Vous

aurez peut-être plus de chance que les autres. » Mais point ne pouvait lui rapporter avoir pu en tirer autre chose que « Des chevilles ! des chevillettes ! »

Quand il vit que les journées passaient, Colas commença à craindre. « Ce dindon là est dans le cas tout de même de me faire perdre mes quarante francs ! Il faut user des grands moyens. » Et il s'en fut trouver la Madelon. Celle ci ne demandait qu'à marcher.

Quand José la vit, il aurait bien voulu être loin.

— Bonjour José ! Que deviens-tu donc ? Je ne te vois plus. On dit que tu es malade, mais tu n'as guère la mine d'un aliéné. C'est dimanche la Saint-Laurent, on danse à Sérichamp ; est-ce que je peux compter sur toi pour m'y conduire ? Mais réponds-moi donc, au lieu de faire les grimaces. »

José étranglait. Mais il eut le courage d'édire seulement : « Des chevilles ! des chevillettes ! »

— Ah ! voilà comme tu me fais accueil ! Merci de tes chevilles ! J'en trouverai un autre qui sera moins fou et m'offrira quelque chose de mieux. À dater d'aujourd'hui, tu peux rester chez vous. »

Pourtant le lendemain, qui était la dernière journée de pénitence, il s'en fut la trouver dans l'après-midi. Colas, comme par hasard, se trouvait là aussi.

— Madelon, il est trois heures. Je retrouve la parole pour te dire que Colas, que voilà, me paie une paire de bottes pour te conduire dimanche sur chaumes.

— José, il n'est plus temps ! Tu as trop fait la bête. Comme je te l'ai dit hier, j'en ai trouvé un autre.

— C'est bien tant pis pour lui. Moi, je préfère une paire de bottes à une fille qui tient si peu à moi. Une de perdue, deux de retrouvées. Pour toi, Madelon, des chevilles, des chevillettes ! »

## *Enne drôle de confessio*

J'awans enne, heutaine d'énâies quaud a nos évieut è confesse po lè premère fous.

J'ians è hnos das lis bancks è l'èronde do confessionnal, è n'étadant que lè masse sôt dite, po y atrès l'in éprès l'aute. Enne drôle de boite que ne me dehit rin de boun.

A. nos avout dit de faire l'examen de note conscience et, enda trâs jos, je ne passais qu'à cela. Je ne dremâis, je ne minjâis pus.

Il n'y avout de quoi aussi. Je me trovâis l'âme pus nare qu'in scovi de fochh, Je me pedâis è comptant lis mentes que j'avais dit et lis tonâies de maraude déri lo vilèje. Enne fous même j'awans stu is groselles de Monsû lo Curé. Il faraut li dire tout cela et bïn aute chose;. Et lo sèch de saches poures que grand'mère coichit su lo soie et que j'awâis veudi. Et pis vala que je me sovenâis têt d'in cô d'avou rébressi lè Minonne déri lû lèi de fagots. E passant è cela je me sélâis lè gouje sache é lè soue dis angonies au frot.

Mallavé, qu'ir équate mi, ne se féit mi tant de bile. Lo diale, pa sè boche me tentait. E têt momat il me boussit do cotré.

In momat il me deheut:

—Te n'es mi lé ficelle de té pidôle das tè pwache?

— Sia.

— Eprate me lè.

Quand il l'ôt, il lè skiopeut tot bâllemat éprè in dis grous botos que garniant pa déri lè kemisole do vî Keuchon échheu dan nos. et il étécheut l'aute bout é lé skramme.

Ç'ir è pone fait.

— Dominus vobiseum !

Valà toi lo monde que se levé. Lè kemisole craque, lo boto a raï évo enne grande ribiate de pèce, tout lo mole se rctone è n'oïant Keuchon boîlèr têt haut: «Ah! sacrés galopis ! » Lo suisse coût évo sè bêche de prè et so grand piémor. Mallavé me soffé: «Sauvas-nos!».

Je reuhhas è hèle et je tiras, Mallavé d'in cote, mi de l'aute.

L'euchh de l'echwaîte de Chaud Baptiste, lo cabaretî, îr devî; je m'y cheppeus. Il n'y avout tola enne vée heuje qu'avout srevi de boîte de lapis; je m'y fourreus.

Je n'avais co mi évu lo ta de repare l'air que lo suisse devieut l'euchh, haît drâ è lè heuje, et, d'enne pwèite vigruse. m'éhappait pa lo haut do dôs et me rémenait au jo

— Qu'os-ce que te fais tolà !

Esquivaudé, évo dè confessio co piè lè tête, je répondeus:

— Je me confesse !

## *Une drôle de Confession*

Nous avions une huitaine d'années quand on nous envoya à confesse pour la première fois.

Nous étions à genoux dans les bancs autour du confessionnal en attendant que la messe fût dite, pour y entrer l'un après l'autre. Une drôle de boîte qui ne me disait rien de bon.

Ou nous avait dit de faire notre examen de conscience et, depuis trois jours, je ne pensais qu'à cela. Je ne dormais, ni ne mangeais plus.

Il y avait aussi de quoi. Je me découvrais l'âme plus noire qu'un écouvillon de four. Je me perdais eu comptant les mensonges que j'avais dits et les tournées de maraude derrière le village. Une fois même nous avions été aux groseilles de M. le Curé. Il faudrait lui dire tout cela et bien autre chose. Et le sac de poires sèches que grand'mère cachait sur le grenier et que j'avais vidé ? Et puis voilà que je me souvenais tout à coup d'avoir embrassé la Marianne derrière leur tas de fagots ! En pensant à cela je me sentais la gorge sèche et la sueur des agonies au front.

Mallavé, qui était près de moi, ne se faisait pas tant de bile. Le diable, par sa bouche me tentait. A tout moment il me poussait du coude.

A un moment donné il me dit :

— Tu n'as pas la ficelle de ta toupie dans ta poche.

— Si !

— Prête-la moi.

Quand il l'eût, il la boucla tout doucement à l'un des gros boutons qui, par derrière, ornaient comme des yeux, la camisole du vieux Keuchon assis devant nous, et il attacha l'autre bout au dossier du banc.

C'était à peine fait.

— Dominus vobiscum ! Tout le monde se lève. La camisole craque ; le bouton est arraché avec une longue bande d'étoffe ; toute l'église se retourne en entendant Keuchon crier tout haut : « Ah !



sacrés galopins ! ». Le suisse accourt avec sa hallebarde et son grand plumet. Mallavé me souffle : « Sauvons-nous ! ».

Nous sortons en hâte et nous tirons, Mallavé d'un côté, moi de l'autre.

La porte de la remise de Chaud Baptiste le cabaretier, était ouverte ; je m'y jetai. Il y avait là une vieille huche ayant servi de boîte à lapins; je m'y blottis.

Je n'avais pas encore eu le temps de respirer que le suisse ouvrait la porte, marchait droit à la huche et, d'une poigne vigoureuse me saisissait par le haut du dos et me ramenait au jour.

— Que fais-tu là ?

Épouvanté, ayant encore de la confession plein la tête, je répondis :

— Je me confesse !

## *Lo maqué die jote*

Chlapsop ïr è tôte dan ïn maqué de jote. Il ir si é tréï de bïn faire et lo maqué ir si haut qu'il ne voyeut mi l'euchh se dcvir et atrèr so fe que revenit d'Alleméie.

L'aute-ci qu'avout répoutè enne faim d'Allemand, sna rïn dire, s'échhè de l'aute coté et se bote aussi è rachhi das lo maqué.

Etaquè dina dis dus cotés, têt d'ïn cô lo mouïau sboule. Lo père surwè so fe, et sna pide enne golâie, se bote è dire:

— T'as revenu Chan?

— Vouix!

— T'es-tè bïn épris l'allemand ?

— Vouax!

— Dis-è wer!

— Bouf !

TRADUCTION

## *Le rata de choucroute*

Chlapsop était à table devant un rata de choucroute. Il était si en train de bien faire et le rata était si élevé qu'il ne vit pas la porte s'ouvrir et entrer son fils qui revenait d'Allemagne.

Celui-ci qui avait rapporté une faim d'Allemand, sans rien dire, s'assied de l'autre côté et se met aussi à taper dans le rata.

Attaqué ainsi des deux côtés, tout à coup le monceau s'écroule. Le père aperçoit son fils et, sans perdre une bouchée, se met à dire :

— Tu es revenu Jean ?

— Vouix !

— As-tu bien appris l'allemand ?

— Vouax ?

— Dis-en voir !

— Bouf !

## *L'u de jument*

Gourgandouille, ïn jo de foure, voyeut su l'étiau d'enne marchande enne chose que lo herquineut bïn : ç'ir enne espèce de frut, groû comme ïn chô d'Alleméie, joûne comme enne orange, reupi comme enne runette. Et ce n'ir ni ïn chô, ni enne orange, ni enne runette. Ç'ir enne cahoune; mais comme il n'avout co poit vu:

— Qu'os-ce que c'a dé cela? qu'il deheut è lè marchande.

L'aute-ci, d'ïn cô d'œu l'ôt têt aune.

— Çu que c'a ! vos ne knachhit do mi lis us de jument ?

— Lis us de jument? No !

— Eh bïn, valâ: l'aute-ci a pnu d'eurmain; è lo féant covèr chhé semaines pa enne vée femme, vos éros ïn bî polai et, pus déré, si pô que vos onsses de pautience, ïn rude cheveu.»

Et valâ mo Gourgandouille que se botte è séji : « J'os châ nos mè balle-mère que ne fait pus que kieussi, que pesse sis jonâies au lé, qu'os-ce que l'épécheraut de covèr l'u-là? In polai!... ça seraut têt profit! »

— Cabïn, lè femme, que vos me ferans vote u ?

— Dix francs ! et vos convarôs que c'a po rïn, au pré que sot lis chevaus.»

Marchi fait, mo Gourgandouille noue lè cahoune das so moucheu de nèz, lo pesse au bout de so bato et, bïn guioru, rateur châ le.

Il se hête de faire monter sè balle-mère au lé et li denne l'u è covèr, li rekemandant bïn de lo teni au chaud et de ne mi trop remwèr.

Et valâ mè vée que cove, cove, coverais-tè lè tare jent !

Chhé semaines pessâies, lè cahoune avout l'air pérâie, mais rïn n'énoncit lo polai. «C'a bïn sûr ïn barhé, que deheut Gourgandouille, ou bïn que mè balle-mère n'è pus de réchhauffemat. Valâ têt de même dix francs de foutus! »

Et il peurneut lè cahoune et feut lè jeti dérî lè haie au bout do meix. Au brut qu'il féut, enne live qu'ir coichie, peurneut pidôle. « Tiès, que deheut Gourgandouille, valâ lo polai que fout lo camp !

J'ai manqué de patience! et c'a démèje, il avout-zor dis sacrées pettes  
! »

## *L'œuf de jument*

Gourgandouille, un jour de foire, vit sur l'étal d'une marchande, une chose qui l'intrigua beaucoup : c'était une sorte de fruit gros comme un chou d'Allemagne, jaune comme une orange, ridé comme une reinette. Et ce n'était ni un chou, ni une orange, ni une reinette. C'était une citrouille, mais comme il n'en avait encore point vu :

— Qu'est-ce cela ? dit-il à la marchande. Celle-ci, d'un coup d'œil, l'eut têt auné.

— Ce que c'est ? vous ne connaissez donc pas les œufs de jument ?

— Les œufs de jument ? Non !

— Eh bien voilà, celui-ci est pondu d'hier ; en le faisant couvrir six semaines par une vieille femme, vous aurez un beau poulain et, plus tard, si peu que vous ayez de patience, un rude cheval. »

Et voilà mon Gourgandouille qui se met à songer : « Nous avons chez nous ma belle-mère qui ne fait plus que geindre, qui passe ses journées au lit, qu'est-ce qui l'empêcherait de couvrir l'œuf-là ? Un poulain !... ce serait tout profit ! »

— Combien, la femme, me feriez-vous votre œuf ?

— Dix francs ! et vous conviendrez que c'est pour rien, au prix ou sont les chevaux. »

Marché fait, mon Gourgandouille noue la citrouille dans son mouchoir de poche, le passe au bout de son bâton, et, bien glorieux, rentre chez lui.

Il se hâte de faire monter sa belle-mère au lit et lui donne l'œuf à couvrir, lui recommandant bien de le tenir au chaud et de ne pas trop remuer.

Et voilà ma vieille qui couve, couve, couveras-tu. La pauvre gent !

Six semaines passées, la citrouille avait l'air blette mais rien n'annonçait le poulain : « C'est bien sûr un œuf clair, dit

Gourgandouille, ou bien que ma belle-mère n'a plus de réchauffement. Voilà tout de même dix francs de fichus ! »

Et il prit la citrouille et fut la jeter derrière la haie au bout du jardin. Au bruit qu'il fit, un lièvre qui était caché prit la fuite : »Tiens, dit Gourgandouille, voilà le poulain qui fout le camp ! J'ai manqué de patience ! Et c'est dommage, il avait de sacrées pattes ! »

## *Lè femme do Haut-Coleu.*

Lo curé dè Petitc-Parwesse poutait lo bon Dû è lè femme do Haut-Coleu, lo morquaire do Nar Groube.

Dan que de li égréchhi lis bottes, il vlôt lè confessèr. Ce ne feut mi têt aghi. Il n'y avout bîn cinquante ans qu'elle n'avout poit fait de pâques et so fouïat n'ir mi mau chaji.

Lo curé veneut têt de même au bout de lè decessèr. Et, comme lè malève se piandait de so mau, il li dehit qu'elle peurneusse polience, que lo bon Dû le-môme avout bîn souffri po mori.

— Hein! comat que vos dehis? lo bon Dû a moû S'rau-t-il possible ? Et je ne lo sawans-zor mi ! L'a vrai qu'a za toci das ïn sacré poiteu où qu'à n'oï jmâ rin dire!»



TRADUCTION

## *La femme du Haut-Coleu*

Le curé de la Petite-Paroisse portait le bon Dieu à la femme du Haut-Coleu, le marcaire du Noir Groube.

Avant de lui graisser les bottes, il voulut la confesser. Ce ne fut pas tout aisé. Il y avait bien cinquante ans qu'elle n'avait pas fait de pâques et son feuillet était pas mal chargé.

Le curé vint tout de même à bout de la décrasser. Et, comme la malade se plaignait de son mal, il lui disait qu'elle prenne patience, que le bon Dieu lui-même avait bien souffert pour mourir.

— Hein ! Comment dites-vous ? Le bon Dieu est mort ! Serait-il possible ? Et nous ne le savions pas ! Il est vrai qu'on est ici dans un sacré trou où l'on n'entend jamais rien dire ! »

## *Bijor et lo percepteur*

Bijor de Skieuvcé et lo percepteur de Fraize n'ians mi faits po s'écodèr. Ils awans tos lis duss l'esprit mau tonèr et ne manquait wè chèque fous qu'il se reskatrant de s'éwi dis pikâies. Bijor se piéhit è botèr l'aute en colère po se payï dina dis roquilles de boun sang.

Comme il dwait doze sous de contributios po l'énâie, il ne manquait mi de faire tos lis mous lo vouèje de. Fraize po époutèr, évo s'n air de bonne bête, ïn sou au percepteur.

Lè premère fous il feut resbrouè d'esproue.

— Vos paierôs tortot d'ïn cô. Je ne serais dvir mo live po si pô.

— Nenni, Monsû lo Percepteur, c'a enne trop grouêsse samme è debochhi è lè fous po ïn pore hamme comme mi. Lè fouille dit qu'a pu payï pa dozîme et ça dina que je vus faire pasque ça m'éranje mieux.

— Et pasque ça m'éranje moun, dehis-lo do ?

— Wé, Monsû lo Percepteur, et vos me dêros enne quittance, nomi !

Lè fous d'éprès ce feut au to do percepteur de qwère proie.

— Qu'os-ce, Bijor, que vos nos dirôs aujid'heu dis bohos<sup>1</sup> ?

— Heu ! Heu ! lis bohos sot dis bêtes bïn è poit que ne demanderant mi mieux que de viquèr tranquilles. Mais ils sot, enda tojo, tasticotès pa ïn aute wète ouhé que demoure è Fraize, que ne li lèchhe ni haut ni repos et vè nesqn'è li raï lû maigue chesse do bec,

— Quel ouhé ç'a de l'aute-là ?

Ca n'a ïn que n'è qu'eune piemme, Monsû lo Percepteur, mais que vole portant bïn mieux que lis autes.

---

<sup>1</sup> NDLC : Les habitants de Clefcy-Ban-sur-Meurthe sont appelés les « bohos » (les hêtres).

## *Bijor et le Percepteur.*

Bijor de Clefcy et le percepteur de Fraize n'étaient pas faits pour s'accorder. Ils avaient tous deux l'esprit mal tourné et ne manquaient guère chaque fois qu'ils se rencontraient de s'envoyer des piquants. Bijor se plaisait à mettre l'autre en colère pour se payer ainsi des roquilles de bon sang.

Comme il devait douze sous de contributions pour l'année, il ne manquait pas de faire tous les mois le voyage de Fraize pour apporter, avec son air de bonne bête, un sou au percepteur. La première fois il fut rabroué d'importance.

— Vous paierez tout d'un coup. Je ne saurais ouvrir mon livre pour si peu !

— Nenni, Monsieur le Percepteur, c'est une trop grosse somme à déboursier à la fois pour un pauvre homme comme moi. La feuille dit qu'on peut payer par douzième, et c'est ainsi que je veux faire, parce que ça m'arrange mieux.

— Et parce que cela m'arrange moins, dites le donc !

— Oui, Monsieur le Percepteur, et vous me donnerez une quittance, n'est-ce pas ?

La fois suivante ce fut au tour du percepteur de chercher querelle.

— Qu'est-ce, Bijor, que vous nous direz aujourd'hui des busons ?

— Heu ! Heu ! les busons sont des bêtes bien convenables qui ne demanderaient pas mieux que de vivre tranquilles. Mais ils sont, depuis toujours, tourmentés par un autre sale oiseau, qui habite Fraize, qui ne leur laisse ni répit ni repos et va jusqu'à leur arracher leur maigre proie du bec.

— Quel oiseau est-ce celui-là ?

— C'en est un qui n'a qu'une plume, Monsieur le Percepteur, mais qui vole pourtant bien mieux que les autres ! »

## *Lis Bwates*

Vos dehis que lis bwates ne srevat qu'è faire éghnachhi lis jens et que vos ne compeumis mi porquè lo bon Dû è bote su tire enne svette veurmine. Bïn sûr et il faut savou comat que lè chose se féeut po ne pus se n'ébaubi.

Lo bon Dû, ïn jo se peurmenait drahaut lè Hadau. Lo leu a trop peu po qu'il y pesseusse sovat. Aussi il ne se retrouvait pus.

Il rescatreut ïn do leu que jéhit jus dérî enne haie et il li demandeut so chemi. Mo belaud, au leu de se lève, se contenteut de li motrèr lè directio évo so pid.

Lo bon Dû corsi deheut :

« Ah ! groûs mau épris, grand trouand, je vais te faire remwèr ! »

Do cô ïn jto de bwates rechheut de tire et se jeteut su le.

Ënda là il n'ïn pus mouïn de hovèr zos lis haies et lis hammes knachhat ïn supplice de pus.

TRADUCTION

## *Les Moustiques.*

Vous dites que les moustiques ne servent qu'à faire endêver les gens et que vous ne comprenez pas pourquoi le bon Dieu a mis sur terre telle vermine. Bien sûr, et il faut savoir comment la chose se fit pour ne plus s'en étonner.

Le bon Dieu un jour se promenait au liant de la Hardalle. Le lieu est trop vilain pour qu'il y passe souvent. Aussi il ne se retrouvait plus.

Il rencontra un indigène qui était couché derrière une haie, et lui demanda son chemin. Mon balourd, au lieu de se lever, se contenta de lui montrer la direction avec son pied.

Le bon Dieu courroucé dit ;

« Ah ! gros mal appris, grand fainéant, je vais le faire remuer ! »

Du coup un essaim de moustiques sortit de terre et se jeta sur lui.

Depuis là il n'y a plus moyen de sommeiller sous les haies et les hommes connaissent un supplice de plus.

## *In Véo*

Lo Guiaudat, ïn jo qu'il s'avout bïn ébreuvè, feut étéchi pa sè femme è lè pette do drasseu.

Colas Boratte, lo marchand de véos, ot vat de l'histwère. Il se haiteut de n'aller lo trovèr.

— Te n'es poit de véo è vade Guiaudat?

— No, Colas, no !

— Tiès, a m'avout-zor dit que té femme n'è tenit ïn étéchi è vote cohine.

— Il a speni, Colas, il a speni ! »

TRADUCTION

## *Un Veau*

Le Giaudat, un jour qu'il s'était bien abreuvé, fut attaché par sa femme à la patte du dressoir.

Colas Boratte, le marchand de veaux, eut vent de l'histoire. Il se hâta d'aller le trouver.

— Tu n'as pas de veau à vendre, Giaudat ?

— Non, Colas, non !

— Tiens, on m'avait dit que ta femme en tenait un attaché à votre cuisine.

— Il est sevré, Colas, il est sevré ! »

## *Lo pouchhé Kouïot*

Rosotte, lè femme Kouïot ir lè jen lè pus chhachhe qu'a ôt jmâ vu chhâchhnèr su tire. Elle léchhit cravèr de faim s'n ham-me et sè morkeulrie; elle bétait lè-môme so grai,

Elle avout, au voyï, echtè ïn rémeneu. Il ir jà grouù, pusque, lâchi das lo bêteu, il ne pôtt rechhi pa lè toniôle,

L'hevî feut grand et lis auwailles feunnt maigues. Aussi lo pouchhé éfautri, devenit éréji et dévorait sè ran è défaut d'aute chose.

Enne neutie, dwa Pâques, comme elle bétait sna lantîne po mainéji l'oule, so fiévé tot d'ïn cô féeut: zoup! comme s'il avout cheu su enne caleuche et elle oïeut wtlèr das lo strè. C'ir lo pore diale de pouchhé, qa'elle venit de twèr pa machhipance. Il avout joï de se lâchi et kouérant è mainji, il ir atrèr au bêteu pa lè toniôle.

Quand il ne monte è quiqu'ïn ne sang ne châ, a dit châ nos qu'il a de même rèce que lo pouché Kouïot.



TRADUCTION

## *Le cochon de Quirin*

Rosotte, la femme à Quirin, était la personne la plus chiche qu'on ait jamais vu *chicheter* sur terre. Elle laissait crever de faim son homme et son aumaille ; elle battait elle même son blé.

Elle avait, à l'automne, acheté un jeune porc. Il était déjà gros, puisque, lâché dans la grange, il ne put sortir par la chatière.

L'hiver fut long et les eaux de vaisselle furent maigres. Aussi le cochon famélique devenait enragé et dévorait son réduit à défaut d'autre chose.

Une nuit, vers Pâques, comme elle battait sans lanterne pour ménager l'huile, son fléau tout à coup fit : zoup !, comme s'il était tombé sur une souche et elle entendit gigoter dans la paille. C'était le pauvre diable de cochon qu'elle venait de tuer par mégarde. Il était parvenu à se lâcher et, cherchant à manger, il était entré à la grange par la chatière.

Quand il ne monte à quelqu'un ni sang ni chair, on dit chez nous qu'il est de même race que le cochon de Quirin.

## *In smoiat pesant*

Titis do Bouri avout quiques crechats chî Joso Méteu et il ne s'éhernait mi trop è lis payï.

L'aute ôt vat qu'il avout tochi enne paire d'épwesses. Aussi, è l'air do jo il taquait è lè fenète.

— Titis !

— Hu... !

— Vos dremis?

— Ça depad ! Si je ne dremâis mi, qu'os-ce qu'il faraut ?

— C'ior po lis sous-là !

— Ah bïn! je dreumme!

Mais l'aute n'ir mi è deuscorpèr. Lo méti d'éprès il ir de réhache è lè fenète.

— Titis !

— Qui as-ce qu'a tola?

— C'a mi, Joso!

— C'a co ti! Je ne t'ai do mi dit que je dremâis ? As-ce que te vès épéchi bonne pèce lis broves jens de reposèr, espèce de vaudoru ? ».

N'avout-tè mi raho ?

TRADUCTION

## *Un sommeil lourd*

Titis du Bouri avait quelques crochets (dettes) chez Joson Mathieu et il ne s'acharnait pas trop à les payer.

L'autre eut vent qu'il avait touché une paire de journées (de travail). Aussi, à l'air du jour (aube), il frappait à la fenêtre.

— Titis !

— Hu... !

— Vous dormez ?

— Cela dépend ! Si je ne dormais pas, qu'est-ce qu'il faudrait ?

— C'était pour les sous-là !

— Ah bien ! Je dors !

Mais l'autre n'était pas (homme) à lâcher prise. Le matin d'après il était de nouveau à la fenêtre.

— Titis !

— Qui est là ?

— C'est moi, Joson !

— C'est encore toi ! Je ne t'ai donc pas dit que je dormais ? Est-ce tu vas empêcher longtemps les honnêtes gens de reposer, espèce de rôdeur ? »

N'avait-il pas raison ?

## *L'Empereur et lo bokio*

Tantaine dè Kiéreuse, ïa pore bokio, avout élevé végt éfants. C'ir jà èque de rare il n'ï'n soixante ans. Aussi l'empereur qu'ir è Plombire po pare do piéhi, lo féeut « qwère po lo wèr.

Lo pore hamme rechhit po lè premère fous de sis montéies. Il feut si ébeloité de çu que li érivait et de çu qu'il voyeut qu'il feut tôt près de pide lè raho. Comme Bechlîn il n'è wadeut tocou enne kreise è lè cervelle. In sâ de loures c'a dinci qu'il nos conteut so vouièje :

« In squè leu que çu où l'empereur demourait: dis rains, de l'ove évo dis seps; a se crairaut è Habaurupt, ça ne m'échaut mi qu'il y ôt étrapé dis româtisses.

Do j'ériveus ïn méti qu'il peurnit l'air das so meix è fimant sè pipe : «Ah! qu'il me deheut dina. te valà Tantaine ! Lo vî Napolio, m'n'onkia, m'è bin dis fous praquè de to père qu'avout stu solidaire évo le. Mais ateur do ! Seulemat te chè bïn mau : mè femme è lè bwâie. Sna cela t'éraus dejinè évo nos. Te vais tôt de même pare enne fïamochhe.» Dehant dina, il devieut ïn euchh et braiëut : « Génie, époute dis voures évo lè gotte ! Prads lo bigré de blanche qu'a su lo chhaf; c'a l'aute-lè que Tantaine aime lo meux ».

Je trinqueunnet et il se boteut è me jaji au drât de mis éfants: «Komat que te t'y es pris po n'avou auchtant ? Je n'ai qu'ï'n et j'ai co évu bïn do mau.

—Ma fou, je n'è sais de balle; c'a è lè Guérite, mè femme, qu'il faraut lo demandèr. Sovat je n'avais qu'è écrechi mis chausses au pid do lè po. . . . vos compeurnis. In pussi de pus, ïn pussi de moun, ça ne se voyï wè das lè covâie. Lè chose ne devenit égrevainante que quand il n'y avout dus d'ï'n cô; dis mhés, je ne dotais qaie cela. A s'écoutume "è tout, et l'énâie où lè Guérite ne tarait pus lo cô, il me sennerait è n'hevî.

— Quel èje que t'es ?

— Cinquante-cinq ans !

— T'es cinquante-cinq ans et te passes co n'avou ?

— Qu'os-ce que vos vlôs? vos autes, po vos dedure vos ôs bonnes golâies, tabac et brandvi, lè Guérite et mi je n'os que...

— Ail, ail, j'oi ! Tiés, prads ceci, fime do tabac, bous do brandvi, paie-te dis bonnes golâies, mais n'échète pus d'outes pussis; lè covâie a héruse essèz, et il a ta de mainéji lè covrasse.»

Dehant cela, il peurneut das so tiran dis pèces de cinq lives è pwèie et m'è répieut tant lè pwache qu'è ratrant chî nos j'avais lè jambe scramouchie.»

Dina paleut Tantaine è scourant su s'n ïngue lis çades do tabac de l'empereur.

## *L'Empereur et le bûcheron*

Tantaine de la Kiéreuse, un pauvre boquillon, avait élevé vingt enfants. C'était déjà quelque chose de rare il y a soixante ans. Aussi l'empereur, qui était à Plombières pour prendre du plaisir, le fit quérir pour le voir.

Le pauvre homme sortait pour la première fois de ses montagnes. Il fut si éberlué de ce qui lui arrivait et de ce qu'il vit qu'il fut tout près de perdre la raison. Comme Bastien, il en garda toujours une lacune au cerveau. Un soir de loures c'est ainsi qu'il nous conta son voyage :

« Un étrange pays que celui où l'empereur demeurait : des ravins, de l'eau avec des sapins ; on se croirait à Habeaurupt. Cela ne m'étonne pas qu'il y ait contracté des rhumatismes.

Donc j'arrivai un matin qu'il prenait l'air dans son jardin en fumant sa pipe : « Ah ! me dit-il ainsi, te voilà Tantaine ! Le vieux Napoléon, mon oncle, m'a bien des fois parlé de ton père qui avait été soldat avec lui. Mais entre donc ! Seulement tu tombes bien mal : ma femme a la lessive. Sans cela tu aurais dîné avec nous. Tu vas tout de même prendre une *fiamochhe*. » Disant ainsi, il ouvrit une porte et cria : « Génie, apporte des verres avec la goutte ! Prends le setier de blanche qui est sur le dressoir ; c'est celle-là que Tantaine aime le mieux. »

Nous trinquâmes et il se mit à me plaisanter au sujet de mes enfants : « Comment t'y es-tu pris pour en avoir autant ? Je n'en ai qu'un et j'ai encore eu bien du mal.

— Ma foi, je n'en sais rien ; c'est à la Guérite, ma femme, qu'il faudrait le demander. Souvent je n'avais qu'à accrocher mes chausses au pied du lit pour... vous comprenez ? Un poussin de plus, un poussin de moins, cela ne se voyait guère dans la couvée. La chose ne devenait embarrassante que lorsqu'il y en avait deux d'un coup ; des jumeaux, je ne craignais que cela. On s'accoutume à tout, et l'année où la Guérite ne tiendra plus le coup, il me semblera étrange.

— Quel âge as-tu ?

— Cinquante-cinq ans.

— Tu as cinquante-cinq ans et tu penses en avoir encore ?

— Que voulez-vous ? Vous autres vous avez pour vous distraire bonnes goulées, tabac et brandvin ; la Guérite et moi nous n'avons que...

— Oui, oui, j'entends ! Tiens, prends ceci ; fume du tabac, bois du brandvin, paie toi de bonnes goulées, mais n'achète plus d'autres poussins ; la couvée est assez nombreuse et il est temps de ménager la couveuse. »

Disant cela il prit dans son tiroir des pièces de cinq francs à poignée et m'en remplit tellement la poche qu'en rentrant chez nous j'avais la jambe écorchée. »

Ainsi parla Tantaine en secouant sur son ongle les cendres du tabac de l'empereur.

## *Sauve Nannette!*

Nannette tenit lè chhâle do ta que Kabrichtout, s'n hamme teuchhit è rebotèr dis chhades su lo têt.

Têt d'in cô, il se séteut chhoûï et n'ôt que lo ta de braire : «Sauve, Nannette, te sraus twâie! » qu'il ir bès lè tête lè première das lo voizo.

Il se releveut è tochant, mais il avout pus dotèr qu'il n'ôt mau. Et Nannette, depétâie, barbondait: «L'è lè vie duchhe ! n'è cheu de pô haut ! »



TRADUCTION

## *Sauve Nannette !*

Nannette tenait l'échelle pendant que Kabrichtout son homme bricolait à remettre des essandres sur le toit.

Tout à coup, il se sentit glisser et n'eut que le temps de crier : « Sauve, Nannette, te serais tuée ! », qu'il était en bas la tête la première dans le gazon.

Il se releva en gémissant, mais il avait eu plus de peur que de mal. Et Nannette, dépitée, murmurait : « L'a la vie dure, n'a pas chu d'assez haut ! »

## *Lè mwĩnre*

Philandouille avout hérité bĩn dis fous et ça li denait lo mouĩn de faire lo herr. Il pessait dis jonâies è hantèr lis groûs dè ville et è faire évo zas bombance. Il se sétit si honoré qu'il defraĩt tocou lè chhègnâie.

Quand il ratraĩt chĩ zas, sè femme féit lo sinau. Mais il ne s'espavataĩt mi et li répondait: «Couhe-te, femme! je reuchhe d'évo cis Messieurs ! »

Il avout échetè lè pus balle ferme dè besse. N'allant lè payĩ, il émenait so timeré piè d'écus (c'ir do ta qu'a voyĩt co de l'arjent).

Errivé su lo pot, sis eus chéheunnet su enne pore pèce de 40 sous égairâie das lo mouĩau dis pèces de cinq lives.

Il lè peurneut d'in air meurhaidu et lè lanceut das l'ove. «Qu'os-ce que te fait tolà, lè mwĩnre? »

Mais tant féeut de bonnes golâies, qu'il mainjeut tout.

Devenu vĩ et châcru, a lo voyeut retrossèr sis chausses po atrèr das lo rupt et éprovèr de retrouvèr lè mwĩnre.

TRADUCTION

## *La chétive*

Philandouille avait hérité bien des fois et cela lui donnait le moyen de faire le fier. Il passait ses journées à hanter les gros de la ville et à faire avec eux bombance. Il se sentait si honoré qu'il défrayait toujours la compagnie.

Quand il rentrait chez eux, sa femme faisait le tapage. Mais il ne s'épouvantait pas et lui répondait : « Tais-toi, femme ! je sors d'avec ces Messieurs ! »

Il avait acheté la plus belle ferme de la vallée. Allant la payer, il amenait son tombereau plein d'écus. (C'était au temps où l'on voyait encore de l'argent).

Arrivé sur le pont, ses yeux tombèrent sur une pauvre pièce de 40 sous égarée dans le tas des pièces de cinq francs.

Il la prit d'un air dégoûté et la lança dans l'eau : « Qu'est-ce que tu fais là, chétive ! »

Mais tant fit de bonnes goulées, qu'il mangea tout.

Devenu vieux et misérable, on le vit retrousser ses chausses pour entrer dans le rapt et essayer de retrouver la chétive.

## *Lo beurlan d'ès*

Bouchuntru aimait lis kwâtes et n'è jwait mi mau. Mais, bïn qu'il pesseusse sis jos et sis neuties das l'adoratio do beurlan, il errivait têt de même qu'il troveusse so mâte. Tant féeut, gagnant quiques fous, pédant sovat, qu'il dechhieut tout so bïn. Il ne li demourait pus, po recovrèr sis vis jos, qu'enne baraque zos lo bô.

Il ne pôst co mi lè wadèr.

In sâ, il l'éguéjeut das ïn to équate lè vèche de Tolichouichh. S'il ir filou, l'aute-ci Fir co dévètèje. Aussi Bouchuntru pedeut sè baraque évo ïn beurlan d'ès.

Comme il n'avout pus que so jeu de kwates, il s'échécheut lis trâs ès das lo dos et n'alleut kamandèr so pain.

Quand lis jens li féant lo réprovi d'avou pedu tout so tréhi au jeu, il se tonait et déhit: «Vos l'érans-tè pessè, vos, laute-là ? »

TRADUCTION

## *Le brelan d'as*

Bouchuntrou aimait les cartes et n'en jouait pas mal. Mais, bien qu'il passât ses jours et ses nuits dans l'adoration du brelan, il arrivait tout de même qu'il trouvât son maître. Tant fit-il, gagnant quelquefois, perdant souvent, qu'il gaspilla tout son bien. Il ne lui demeurait plus, pour abriter ses vieux jours, qu'une baraque sous le bois.

Il ne put encore pas la garder.

Un soir il l'engagea dans une partie contre la vache de Tolichouich. S'il était filou, celui-ci l'était encore davantage. Aussi Bouchuntrou perdit sa baraque avec un brelan d'as.

Comme il n'avait plus que son jeu de cartes, il s'attacha les trois as dans le dos et s'en alla mendier son pain.

Quand les gens lui faisaient le reproche d'avoir perdu tout son bien au jeu il se tournait et disait : « L'auriez-vous passé, vous, celui-là ? »

## *Lis fochas de Brajon*

Note vî banwâ, lo pére Brajon, aimait de pare ïn air her. Mais au fod, c'ir lo mouïeu hamme que lè tire ôt poutè; il ir même enne caille créant.

A. ne se sovenit mi qu'enda quarante ans, il osse fait ïn répoû. L'éraut-té vlu qu'il se seraut trovè bïn épétele; il ne savout mi écrire; lère wè dévétèje.

Aussi, quand il pessait évo enne fouille è lè main et qu'il bettait sè caisse que féit: cent quarante-quatre! cent quarante-quatre! das lo vilèje, tôt lo monde è riant corait po l'oï.

Il n'énonccut té mi dina in jo que lis hammes dis véés classes dwant poutèr lus livrets è lè gendarmerie et rékiame ïn « laissez-pisser».

Enne aute fous, dwa septante - chhé, comme il léhit ïn évis do gouvernemat : «...une mesure, ....une mesure...») qu'il déhit, mais lo mot d'éprès ne pait veni.

— Quelle mesure, Brajon ?

— Je ne sais ma fou mi ! Jmâ je n'ai vu enne aussi grande !

Et il n'alleut sna éseuvi è marmouillant l'argô de Cambronne.

Botez-vos è sè pièce! c'ir enne mesure anticonstitutionnelle !

TRADUCTION

## *Les lapsus de Brajon*

Notre vieux garde champêtre, le père Brajon, aimait à prendre un air sévère. Mais, au fond, c'était le meilleur homme que la terre ait porté, il était même un peu crédule. On ne se souvenait pas que depuis quarante ans, il eût fait un procès-verbal. L'eût-il voulu, qu'il se serait trouvé bien embarrassé : il ne savait pas écrire ; lire guère davantage.

Aussi, quand il passait avec une feuille à la main et qu'il battait sa caisse qui faisait : Cent quarante quatre ! Cent quarante-quatre ! Dans le village, tout le monde en riant courait pour l'entendre.

N'annonça-t il pas ainsi un jour que les hommes des vieilles classes devaient porter leurs livrets à la gendarmerie et réclamer un « laissez-pisser ».

Une autre fois, vers septante-six, comme il lisait un avis du gouvernement : « ...une mesure ...une mesure... » disait-il mais le mot d'après ne pouvait venir.

— Quelle mesure, Brajon ?

— Je ne sais ma foi pas ! Jamais je n'en ai vu une aussi longue.

Et il s'en alla sans achever eu marmottant l'invective de Cambronne.

Mettez-vous à sa place ! C'était une mesure anticonstitutionnelle.

## *In jeinu*

Lo père Marchai, lo cafetî, m'è denè lè permissio de vos contèr l'aute-ci.

In jo qu'il atrait è lè mohò de ville, il troveut Brajon, banwâ et portî, que pânnait sè loge. S'il ir créant, il ir aussi curieux que ce n'a mi de vos dire.

— Qu'os-ce que vos émeune, Marchai ?

— Çu que m'émeune ? ce n'a mi mo piéhi, bîn sûr. Figuris-vos que valà ïn individu, que je ne knachhas ni d'Eve ni d'Adam, que vînt d'atrèr chî nos. Il a frâ nu, il bwèle et a ne comrad mi çu qu'il vut. Aussi je vais lo dekièri è lè mairie.

— Ce n'a mi lè pone ! ça me rwète. Léchhis-me faire, je cous vos è deuscorpèr. Dehis, a-ce qu'il a armé ?

— Je ne l'ai mi trobïñ spi, mais je ne craïs mi.

— Je vais tocou pare mo bato; a ne sait jmâ évo dis vaudorus dina...

Et mo Brajon d'allèr

Il ateur évo sè mine lè pus rébrechhie, taquant lo pienchè de sè chhine. Il reveuchhe dis eus lè cohine: rïn! lo pale: rïn ! Il monte l'escalî, devî l'euchh dè chambre è tramoulant en' tant si miette et trove lè femme Marchai au lé.

— Oû qu'a lo sujet-là ?

— Quel sujet ?

— Vote hamme vînt de me dire qu'il y avout chî vos ïn individu frâ nu que bwèlait.

— Ah! je comprads, qu'elle répondent è se botarit è rire. Et. sna qu'elle osse knachhance de çu qu'ïñ nammè Hugo è bote das ïn de sis lives, elle decwècheut ïn éfant qu'elle venit de mate au monde.

— Tennis, qu'elle deheut, lo valà !



TRADUCTION

## *Un gêneur*

Le père Marchal, le cafetier, m'a donné la permission de vous conter celle-ci.

Un jour qu'il entrait à l'hôtel-de-ville, il trouva Brajon, bangard et portier, qui balayait sa loge. S'il était crédule, il était aussi curieux que ce n'est pas de vous dire.

— Qu'est-ce qui vous amène, Marchal ?

— Ce qui m'amène ? Ce n'est pas mon plaisir, bien sûr. Figurez-vous que voilà un individu que nous ne connaissons ni d'Eve ni d'Adam, qui vient d'entrer chez nous. Il est tout nu, il *bouale* et on ne comprend pas ce qu'il veut. Aussi je vais le déclarer à la mairie.

— Ce n'est pas la peine ! Cela me regarde. Laissez-moi faire; je cours vous en débarrasser. Dites, est-ce qu'il est armé ?

— Je ne l'ai pas trop bien regardé, mais je ne crois pas.

— Je vais toujours prendre mon bâton ; on ne sait jamais avec des vagabonds comme cela.

Et mon Brajon d'aller.

Il entre avec sa mine la plus rébarbative, heurtant le plancher de sa trique. Il fouille des yeux la cuisine : rien ! le poêle : rien ! Il monte l'escalier, ouvre la porte de la chambre en tremblant tant soit peu et trouve la femme Marchal au lit.

— Où est le *sujet-là* ?

— Quel *sujet* ?

— Votre homme vient de me dire qu'il y avait chez vous un individu tout nu qui *boualait*.

— Ah ! je comprends, répondit-elle en se mettant à rire. Et, sans qu'elle eût connaissance de ce qu'un nommé Hugo a mis dans un de ses livres, elle découvrit un enfant qu'elle venait de mettre au monde.

— Tenez, dit-elle, le voilà !

## *Lo progrès chi nos*

Quand, è cînquante-chhè, èmenant de Saint-Die lo tréhi po bâti lè fabrique et lè mauho-de-ville, lè sarcelle se motreut po lè premère fous è Fraize, il n'y ôt ïn rude hïnhan das lo vilèje. Passez do, ïn chè que haït sna chevaux; enne bête que, è d'au leu d'avone, dévorait do charbo; que pantihit. fimait, skepait dis flammes pa lè gueule comme ïn coursî d'enfer! il n'y avout de quoi révolutionnèr ïn leu nesquè tolà récoquiné das sis véés écoutumances. Dis coiïas lis plus lans dè montéie, corant lis jens po wèr lè mar-waille. Lè pièce Demennemeix ir nare de monde.

— Lè vala do, dehand lis ïns, lè garce-là que fait peuri notis kemates. A ne devraut mi lè léchhi époutèr sè poho pachhi ! »

Lo grand Coichi, que praquait è féant dansi das so dos lo fieuquat de so nar bonat, radeut d'ïn mot lè passâie de tortus :

— A ne me ferait jmâ craire que ce n'a mi lo diale que fait hambèr sla! »

Quiques véés se creheunent dûmat étadoûies, d'avou vu pessèr lo train de Lucifer.

Mais a se fait è tout et dan tôt lè sarcelle hôtcut pa ne pus herquinèr lis jens. Ce feut, po lis chevaux, pus râ de s'écoutumèr et, bonne pèce, ils fihennent co su lè route è lè voyant pcssèr.

D'aute cotè a éhachit è praqnèr d'inventios co autremat héruses. Lo chemi de fî veneut è Colmar d'abord, pis è Pinau, pis è Saint-Die. Lis pus curieux ne branstieunent mi è faire lo vouïèje è pid po n'aller lo wer.

Lo Haut-Coleu do Nar Groupe, ratrant de Pinau, dehit: « Je l'ai vu ! il fiûte, il évance, il recule; mais je n'ai mi vu lis chevaux ! » Tocou l'idée toûniate, qu'a ne pait se pessèr dè fouchhe dis bêtes. Dehis wer, qu'os-ce qu'il passeraut lo Haut-Coleu s'il revenit aujid'heu ?

Quand, è septante chhè, lo chemi de fî remonteut enfi lè besse nesqué chî nos, lis jens iant jà préparés è lè chose. Lo sentimat malè d'ébaubemat et d'espavate évo loquèl ils avant vu veni lè sarcelle n'ôt pus leu. Lis curieux iant putôt joiants que se trovant è lè venoûie dè premère locomotive. Je lè vous co - je ne seus pus jeune -

atrant è lè gare tote hennchie de de drapeaux et de meurlifiches, chheuïaut agrusemat. J'ians tolà enne hise de galopis écotés è lè saie. In frâ nos pesseut è lè récine dis chavous: Je sètans au crû de nos qu'il nos ir denè de wer èque groû de chinjemats po lo deveni. Mais lè quehant ne dureut wè et lè curiosité l'empouteut. Maugrè lis employés, je sauteunent su lè voie et je nos boteunent è sère lis allâies et venoûies dè machine. Lo mécanicîn, émusè, dwait pare bïn dis étentios po n'écresèr pachhaine. Et quand lè locomotive reposito, je lè séweunent è corant nesquè lè tranchie de Kiairgotte où elle hoteut pa nos faussèr compéie.

Lis vis s'awant moun deranjis. Mais lis jos è séwant il n'è veneut portant de bïn lan po wer lo chemi de fi. Enne Orbelatte dechhadoûie exprès dis Heutttes, demandeut comme enne faveur au chef de gare de li motrèr. A lè féeut pessèr su lo quai, po rewèti lé machine, pis a lè monteut das ïn wago et a lè peurmeneut ïn momat das lè gare. Lè tare vèè ir charmâie: «Lis jens-là de Lôraine sot ma fou bïn aidians! Je pus mori éneu pusque j'ai stu das lo chemi de fi ».

Dis autes feunent bonne pèce è s'écouter is règlements râs dè compéie. Je vous co ïn brove hamme errivant è lè gare au momat où lo train démarrait, braiant de totes sis fouches è remwant lis brès : «Monsieur le siffleur, attendez-moi ! ».

In aute, aussi pô degroûssi, se peursate au guïnchenat :

— Monsû lo chef, je vourâis ïn billat po n'allèr das lo chemi de fi.

— Où voulez-vous aller ?

— Tiès, as-ce que ça vos rewête ?

Enfi Colas dè Boratte qu'a zérait stu bïn ébaubi de ne mi trovèr das svelte effaire, quand il poiteut po l'expositio - vouïèje que je vos réconterai ïn jo - marchandèut brôma po qu'a li quíteusse èque su lo pré de so bilat.

— C'est prix fixe ici ! li deheut lo chef de gare.

— Heu! heu! régremmeut Colas, te n'es mi besè de me réchhnawer, je marchandè ïn vèò, je pus co bïn marchandèr to mâ bout de carto; po çu qu'il draut te cotèr !»

## *Le Progrès chez nous*

Quand, en cinquante-six, amenant de Saint-Dié les matériaux pour la construction de l'usine et de l'hôtel-de-ville, la sarcelle (voiture à vapeur de Cugnot) apparut pour la première fois à Fraize, il y eut grand branle-bas dans le village.

Pensez donc, un chariot qui marchait sans chevaux; une bête qui au lieu d'avoine, dévorait du charbon; qui geignait, fumait, crachait des flammes par la gueule comme un coursier infernal ! Il y avait de quoi révolutionner un pays jusque-là acoquiné dans ses vieilles habitudes. Des coins les plus éloignés de la montagne accouraient les gens pour contempler la merveille. La place Demennemeix était noire de monde.

— La voilà donc, disaient les uns, la gueuse qui fait pourrir nos pommes de terre. On ne devrait pas la laisser apporter *sa* poison par ici ! »

Le grand Coichi, qui parlait en faisant danser dans son dos le pompon de son bonnet noir, résuma l'opinion générale :

— On ne me fera jamais croire que ce n'est pas le diable qui fait mouvoir cela ! » Quelques vieilles se signèrent dûment, certaines d'avoir vu passer le train de Lucifer.

Mais on s'habitue à tout et bientôt la sarcelle finit par ne plus intéresser les gens. Ce fut pour les chevaux plus dur de s'accoutumer et, longtemps, ils se cabrèrent encore sur la route en la voyant passer.

D'ailleurs on commençait à parler d'inventions encore autrement merveilleuses. Le chemin de fer vint à Colmar d'abord, puis à Épinal, puis à Saint-Dié. Les plus curieux n'hésitèrent pas à faire le voyage à pied pour aller le voir.

Le Haut-Coleu du Noir Groube, rentrant d'Épinal, disait : « Je l'ai vu ! Il siffle, il avance, il recule; mais je n'ai pas vu les chevaux ». Toujours cette idée obstinée qu'on ne pouvait se passer de la force des bêtes. Dites-voir, qu'est-ce qu'il penserait le Haut-Coleu s'il revenait aujourd'hui ?

Quand, en septante-six, le chemin de fer remonta enfin la vallée jusque chez nous, les gens étaient déjà préparés à la chose.

Le sentiment mêlé d'étonnement et de peur avec lequel ils avaient vu venir la sarcelle ne se manifesta plus.

Les curieux étaient plutôt gais qui se trouvaient à l'arrivée de la première locomotive. Je la vois encore — je ne suis plus jeune — entrant en gare toute pavoisée de drapeaux et décorations, sifflant allègrement. Nous étions là une bande de galopins appuyés à la barrière. Un froid nous passa à la racine des cheveux : nous sentions instinctivement qu'il nous était donné de voir quelque chose gros de changements pour l'avenir. Mais l'émotion ne dura guère et la curiosité l'emporta. Malgré les employés, nous sautions sur la voie et nous nous mettions à suivre les allées et venues de la machine. Le mécanicien amusé devait prendre bien des précautions pour n'écraser personne. Et quand la locomotive repartit nous la suivîmes en courant jusqu'à la tranchée de Clairegoutte où elle finit par nous fausser compagnie.

Les vieux s'étaient moins dérangés. Mais les jours en suivant il en vint cependant de bien loin pour voir le chemin de fer. Une Orbelate descendue exprès des Huttes (Alsace), demanda, comme une faveur, au chef de gare, de le lui montrer.

On la fit passer sur le quai pour regarder la machine, puis on la monta dans un wagon et on la promena un moment dans la gare. La chère vieille était charmée ; « Ces gens de Lorraine sont ma foi bien obligeants ! Je peux mourir maintenant puisque j'ai été dans le chemin de fer ! »

D'autres furent longtemps à s'habituer aux règlements rigides de la compagnie. Je vois encore un brave homme arrivant eu gare au moment où le train démarrait criant de toutes ses forces en remuant les bras : « Monsieur le siffleur, attendez-moi ! »

Un autre, aussi peu dégrossi, se présente au guichet :

— Monsieur le chef, je voudrais un billet pour aller dans le chemin de fer.

— Où voulez-vous aller ?

— Tiens, est-ce que cela vous regarde ?

Enfin Colas de la Boratte, qu'on se fût bien étonné de ne pas trouver en cette affaire, quand il partit pour l'exposition — voyage

que je vous raconterai un jour — marchandâ beaucoup pour qu'on lui quittât quelque-chose sur le prix de son billet.

— C'est prix fixe ici ! Lui dit le chef de gare.

— Heu ! Heu ! Récrimina Colas, tu n'as pas besoin de me rabrouer ; je marchandé un veau, je puis encore bien marchander ton mauvais bout de carton; pour ce qu'il doit te coûter ! »

## *In hamme pressé*

— Oû que te vès Quourïn !

— Vais faire sinèr po mè femme !

— Elle a mûte ?

— Nian co ! Mais elle a is angonies, et elle serait bïn mûte quand je seraî bès au moté !

TRADUCTION

## *Un homme pressé*

— Où vas-tu Quirin ?

— Vais faire sonner pour ma femme !

— Elle est morte ?

— Pas encore ! Mais elle est *aux angonies* et elle sera bien morte quand je serai en bas à l'église !



## *Enne Consulte*

C'ir do ta, qu'a jà lan, où tout se féit co châ nos sna hñhan. Lo seul médicin do leu, lo père Colomassot, ir ïn bñ brove hamme, ça ne l'épécht mi, è sis hures, de savou pñci duch sna rire.

Do ta qu'il d nait è ïn malève sè consulte das so pale, lis autes éladant lù to das lè cohine.

Lè femme do barbé, tôt è leuchhant è sè beséie, et sna n'avou l'air, se résaini su lè malèdie de chéqui. Pis, pa ïn euchh de déri, elle n'allait trovèr s'n hamme po li répoutèr çu qu'elle savout.

Lo père Colomassot avout lè mode de rékiamèr è chèque malève enne botiate de phhwate. Pis. dan sè fenète. kieuhant ïn œu, il féit lè chire de lè mirèr è lè lumire. Et, se retonant, il dehit : « Vos ôs telle ou telle chose; vos ôs mau toci ou tolà. Je vous çu qu'il vos faut.»

Et, do ta que lè piemme d'ôie corait, lo malève passait: « Comme il è bñ trovè mo mau ! ça tôt de même ïn foutu médicin.»

Mais il n'y ot que se doteunent do cô. { Et l'épeurnant, Bijor de Skieuvcé, ïn vî nafêje, n'ot de repos qu'il n'ot joué ïn tour de sè faço.

Il vînt do évo ïn chopelè de phhwate de ch'vau das sè pwache. Eçhheu da lè cohine, il peurnit s'n air lo pus pitu.

— Ça ne vé do mi, Bijor ?

— Oh! Médème, Colomassot, ce n'a mi po mi que je kerseule. C'a po lè Phrasie, mè femme, que kieussc valà pus d'ïn mou de ta.

— Qu os-ce qu'elle è?

— Eh bñ valà: elle épreuche dè cinquantaine, j'os jà onze éfants, et je passe bñ que lo dozîme a kemandé. Mais elle n'è jmâ tant légui po lis autes. Elle a doiante do vate et pus rñn ne pesse das so moli. Aussi elle n'è mi botè bès das heut jos po répi vote essite. Ça nos mainèje èque, mais tout n'a mi profit; lis épauticaies ne denat mi lù drogues po dis grimèces. Vos me dirôs qu'è s'n èje il n'y éraut pu grand démèje de lè pide. Mais passez do au mau que j'érais po è retrovèr enne aute. Enne vée ébèchhe a tocou enne vée ébèchhe, bñ sur; mais quand elle a faite è lè main, elle a co pu aibie

qu'enne nuve. C'a comme vo. Médème Colomassot, enne suppositio...

— Vos ôs raho. Bijor ! mais excusèz-me ïn hévi, j'ai è faire déri.»

Léchhi tôt po le das lè cohine, Bijor chhorait è passant è lè bonne farce qu'il préparait.

Quand lo médicïn devient s'n euchh, note sujet repeurnant s'n air klaine, atreut è béchhant lè chhinâie.

— C'a po enne femme que je vïns, Monsû Colomassot, et j'ai épouté è vote ïntentio enne botiate de sè waichhe...

— Voyos wer !

Et lo vî médicïn, das lè fenète, tone et retone dan s'n œu que guiniche, lo chopelè égrausenè. Et tôt d'ïn cô, il dit:

— Ah! je vous çu qu'elle è. Elle souffeur do vate; elle ne sérout pus rïn pare, nomi?

— C'a bïn cela, Monsû Colomassot, et je seus ma fou tôt belou de wer comme vos ôs trovè so mau das svette owesse. »

Lors lo médicïn, évo ïn air de n'avou duss :

— Vos pôs ête tranquille, Bijor, ça se pesserait; vos éros tôt ïn polai. Mais si lè femme-là a lè vote, ce serait sûremat ïn mullet. Maintenant, comme lè consulte n'a mi ordinaire, au leu de dix sous, vos me dourôs ïn écu.»

## *Une Consultation.*

C'était du temps, qui est déjà loin, où tout se faisait chez nous sans cérémonie. Le seul médecin de l'endroit, le père Colomassot était un bien brave homme; cela ne l'empêchait pas, à ses heures, de savoir pincer rudement sans rire.

Pendant qu'il donnait à un malade sa consultation dans son poêle, les autres attendaient leur tour dans la cuisine.

La femme du médecin, tout en vaquant à sa besogne, et sans eu avoir l'air, se renseignait sur la maladie de chacun. Puis, par une porte de derrière, elle allait trouver son mari pour lui rapporter ce qu'elle savait.

Le père Colomassot avait l'habitude de réclamer à chaque malade une fiole d'urine. Puis, devant sa fenêtre, fermant un œil, il faisait semblant de la mirer à la lumière. Et, se retournant, il disait : « Vous avez telle ou telle chose; vous avez mal ici ou là. Je vois ce qu'il vous faut ! »

Et, pendant que la plume d'oie courait, le malade pensait : « C'est tout de même un fameux médecin ! »

Mais il y en eut qui se doutèrent du coup, en l'apprenant, Bijor de Clefcy, un vieux farceur, n'eut de repos qu'il n'eût joué, un tour de sa façon.

Il vint donc avec un mistier d'urine de cheval dans sa poche. Assis dans la cuisine, il prenait son air le plus piteux.

— Cela ne va donc pas, Bijor ?

— Oh ! Madame Colomassot, ce n'est pas pour moi que je marche. C'est pour la Phrasie, ma femme, qui geint voilà plus d'un mois.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Eh bien voilà: elle approche de la cinquantaine; nous avons déjà onze enfants et je crois bien que le douzième est commandé. Mais elle n'a jamais tant souffert pour les premiers. Son ventre est douloureux et plus rien ne passe dans son moulin. Aussi n'en a-t-elle pas mis bas en huit jours pour remplir votre assiette. Ça nous

ménage quelque chose ; mais tout n'est pas profit ; les apothicaires ne donnent pas leurs drogues pour des grimaces. Vous me direz qu'à son âge, il n'y aurait plus grand dommage à la perdre. Mais pensez donc au mal que j'aurais pour en retrouver une autre. Un vieil outil est toujours un vieil outil, bien sûr ; mais, quand il est fait à la main, il est encore plus commode qu'un neuf. C'est comme vous, Madame Colomassot, une supposition...

— Vous avez raison, Bijor ! mais excusez-moi un instant ; j'ai à faire derrière. »

Laissé tout seul dans la cuisine, Bijor souriait en pensant à la bonne farce qu'il préparait.

Quand le médecin ouvrit sa porte, notre *sujet* reprenant son air piteux, entra en baissant l'échine.

C'est pour une femme que je viens. Monsieur Colomassot, et j'ai apporté à votre intention une fiole de sou urine.

— Voyons voir ! »

Et le vieux médecin, dans la fenêtre, tourne et retourne devant son œil qui louche, le flacon malpropre. Et tout d'un coup il dit :

— Ah ! Je vois ce qu'elle a. Elle souffre du ventre ; elle ne peut plus rien prendre, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela. Monsieur Colomassot et je suis ma foi tout stupéfait de voir comme vous avez trouvé son mal dans telle lavure...

Alors le médecin, avec un air d'en avoir deux :

— Vous pouvez être tranquille, Bijor, cela se passera, vous aurez bientôt un poulain. Mais si cette femme est la vôtre ce sera sûrement un mulet. Maintenant, comme la consultation n'est pas ordinaire, au lieu de 10 sous, vous me devrez un écu. »

## *Lè Live*

Po que lis lives n'onssent mi faim parmé l'hevî, lo Tirât do Nâr ne raitrat j'mâ sis chôs. fis mahes longues pretadant que ce n'ir mi pa piti po lis bêles; qu'il avout in fusil et que sovât de neut a z'ir révoïï pa l'ébèchhe-là.

Lo Tirât n'ôt lè schhmaque. Comme c'ir in hamme que ne qwérit ni lo brut ni lo hahh et que ne v'lait mi, d'in aute cotè, que lis gendarmes veneunnssent deranji sis lives, il imagineut èque de moun warguenaud.

Il tadeut dis léçats das sis chôs. Et pis il skiopeut is léçats dis squés codrés que venant s'écrechi è enne kieuchatte padoûie é lè tête de so lé.

Enne neutic, valà do mo Tirât révoïï pa enne deurdanguerie do diale: «C'a sûremal in boc!» qu'il deheut è chéchant do lé. Il coût au meix. Ah! lè balle bête! Il saute dessus; l'aute se bote è bwèlèr. «Etads, je vais te faire couhi ! » Il lè prad pa lis pettes de dérî et leuve lè main po lé taquèr. Mais têt d'in cô enne grande ombre se drasse dan le : Bougère, lo gendarme !

—Ah! lè fôus-ci, je t'y prads è toué lis lives !

—Je toue lis lives ! vos vos trompez bin; je defads seulemat mis chôs et je ne compte mi que vos ponsses me n'épéchi

— Mais l'aute là que t'tïns ?

— Eh bin. c'a po lè corriji.

Et, dehant cela, lo Tirât rémesse enne jenète et vli! el vlan! su lis fesses dè bête : «Tiès. vais dire is autes comme vos serôs chhwingués chèque fous que vos y revarôs.» qu'il deheut è lè lâchant.

Bougère feul.si ébeloité qu'il léchheut n'aller lo Tirât Et l'aute ci è se réjèchant : « Quel démèje enne si balle bête ! »

TRADUCTION

## *La Lièvre*

Pour que les lièvres n'eussent pas faim pendant l'hiver, le Tirat du Noir ne rentrait jamais ses choux. Les mauvaises langues prétendaient que ce n'était pas par pitié pour les bêtes ; qu'il avait un fusil et que souvent la nuit on était réveillé par cet outil-là.

Le Tirât en eut vent. Comme c'était un homme qui ne cherchait ni le bruit ni le souci et qui ne voulait pas d'un autre côté que les gendarmes vinssent déranger ses lièvres, il imagina quelque chose de moins bruyant.

Il tendit des lacets dans ses choux. Et pis il noua aux lacets de certains cordons qui venaient s'accrocher à une sonnette pendue à la tête de son lit.

Une nuit, voilà donc mon Tirât réveillé par une *sonnaillerie* du diable : « C'est sûrement un bouquin ! » dit-il en tombant du lit. Il court au jardin. Ah ! la belle bête ! Il saute dessus ; l'autre se met à boiler. « Attends je vais te faire taire ! » Il la prend par les pattes de derrière et lève la main pour la taper. Mais tout à coup une grande ombre se dresse devant lui : Bougère, le gendarme !

— Ah ! cette fois, je t'y prends à tuer les lièvres !

— Je tue les lièvres ! vous vous trompez bien ; je défends seulement mes choux et je ne compte pas que vous puissiez m'en empêcher.

— Mais l'autre-là que tu tiens ?

— Eh bien, c'est pour la corriger.

Et, disant cela, le Tirat ramasse un genêt et vli ! et vlan ! sur les fesses de la bête : « Tiens, va dire aux autres comme vous serez fustigés chaque fois que vous y reviendrez » dit-il en la lâchant.

Bougère fut si éberlué qu'il laissa aller le Tirât. Et celui-ci, en se recouchant : « Quel dommage ! Une si belle bête ! »

## *Trop, ç'a trop !*

L'hamme dè Guérite Narha n'ir mi mainchat et il n'y n'allait mi évo enne quoue de renad quand il administrait enne tonâie è sè femme.

Enne fous il lè corrijeut si bîn qu'il lè léchheut su pièce. Lis gendarmes qu'ônnet vat de l'effaire vlonnent se malèr dè proie.

— Qui as-ce que vos è fait veni? qu'elle li deheut; a sait portant bîn qu'il faut qu'in hamme béteusse sè femme.

— Peut-être; encore ne faut-il pas qu'il la tue !

— Bîn sur, trop c'a trop! mais je ne me pians mi.»

TRADUCTION

## *Trop, c'est Trop.*

L'homme de la Guérite Narha n'était pas manchot et il n'y allait pas avec une queue de renard quand il administrait une tournée à sa femme.

Une fois il la corrigea si bien qu'il la laissa sur place. Les gendarmes, qui eurent vent de l'affaire, voulurent se mêler de la querelle.

— Qui vous a fait venir ? Leur dit-elle; on sait pourtant bien qu'il faut qu'un homme batte sa femme.

— Peut-être ; encore ne faut-il pas qu'il la tue !

— Bien sûr, trop c'est trop ! mais je ne me plains pas. »



## *Enne ébaubance*

Truzat, béant et rébrechhi, ne féit, dan que de trapèr sis dos è l'ove, que chari do bêche è lè cohine et dè cohine au bêche.

— Enfi, li deheut sè mère, nos dirais-té poquè, chèque dimoije méti, te nos fais svette horse dan que de te pérèr po lè masse ?

— Vos créis echtô, vos, que c'a z'a riant d'ête dina obliji de se lèvèr tos lis heut jos !

TRADUCTION

## *Une appréhension.*

Truzat, hargneux et hérissé, ne faisait, avant de tremper ses doigts à l'eau, que d'aller du bassin à la cuisine et de la cuisine au bassin.

— Enfin, lui dit sa mère, nous diras-tu pourquoi, chaque dimanche matin, tu nous fais pareille hure avant de t'apprêter pour la messe ?

— Vous croyez peut-être, vous, que c'est risible d'être ainsi obligé de se laver tous les huit jours ?

## *Lè pire de femâie*

Gourgandouille dechhadeut ïn jo de sè montéie po veni faire refarer sè bourrique au meurchau do vilèje. Comme il lo spiait trévéi, il fsut bïn ébaubi de lo wèr faire do feu évo dis pires nares qu'il errosait d'ove.

— Qu'os-ce que c'a de cela ?

— Te lo vous bïn; c'a dis pires que féat dè chalou et dè femâie.

— Il n'ïn do de dus faços ?

Lo meurchau qu'ir ïn nafèje et. que voyit è qui a-ce qu'il avout è faire, répon-deut :

— Bïn sûr! Te ne vous do mi qu'il n'ïn do feu das lè fouje et qu'il reuchhe dè féjère pa lè chemiuaie?

— Dehis. ça ne vos fairôs rin de m'è vade enne ?

— Elles venat têt drâ dè line; aussi elles me cotât groû. Mais, è cause que c'a ti, te n'érais enne têt de même et pa-dessus lis fis dè bourrique. Lèquèlle vus-te: enne de chalou ou enne de femâie ?

— Si ça ne vos fait rïn, j'aimerais meux enne de chalou.

Lo meurchau peurneut, das lo mouïau de houille, lo pus bî mouchhé, féeut lè chire de bïn l'examinèr, l'ètoïeut das enne gazette et lo deneut è Gourgandouille.

— Tiès. qu'il deheut, bote bïn lè pire zos té blaude qu'elle n'ôt poit de frachhou. Si elle ir mouïe, elle pourrât denèr sé chalou et te chhaudèr lis pettes. Quand te serais châ vos, te n'érais qu'è lè trapèr das l'ove comme te m'es vu faire et vos érôs dè chalou tant qu'elle durerait.

Valà do note hamme que rateur châ le bïn éfohenè et que mat Guérite au corant de l'éfaire.

— Ah! qu'elle deheut, ça chè bïn ! Enda que te n'as pus jeune, je ne féas que de naquèr dis dats lo grand dis neuties. Trape-lè vitemat das l'ove et bote-lè das lo lé.

Et notis jens de se deveusti, de s'éjère et de sarèr lè pire aleur zas.

— Te ne selte rïn, Guérite ?

— Je ne sete qu'enne wèchhe zos mi. Et ti Joujou ?

Mi, j'ai pu tôt frâ et je passe que je vais étrapèr lis franchies.

— Il faut echtôt se chhabèr détote. Te ne l'es mi demander au meurchau ?

— No ! Eprovas wèr tôt de même.

Et lis valà que se botat è se frottèr, et je te frotte l'in l'aute évo lè pire, lo vate l'estomec, lo dos et lis jambes.

— Te ne settes co rin, Joujou?

— Sia! ça éhache è me chhaupèr. Et ti Guérite ?

— Mi, te me peules; si pô que te mainteneusses je ne pourrai pus m'échherre.

— Que faire ?

— Espras lo heurchat !

Et nolis lalas, lo pané relevé, étudiât lè questio.

— Mè pore Guérite, t'es lè crepire aussi nare que note Grébi.

— Et ti, mo tare hamme, t'es lis cochhes comme dis jambos fîmés.

— Ah ! je vous maitenant çu que c'a : lo meurchau s'è trompé. Il m'è denè enne pire de femâie au leu d'enne de chalou !

## *La pierre de fumée*

Gourgandouille descendit un jour de sa montagne pour faire referrer sa bourrique au maréchal du village. Comme il le regardait travailler, il fut bien ébaubi de le voir faire du feu avec des pierres noires qu'il arrosait d'eau.

— Qu'est-ce cela ?

— Tu le vois bien; ce sont des pierres qui font de la chaleur et de la fumée.

— Il y en a donc de deux sortes ?

Le maréchal, qui était un farceur et qui voyait à qui il avait à faire, répondit :

— Bien sûr ! Tu ne vois donc pas qu'il y a du feu dans la forge et qu'il sort de la fumée par la cheminée ?

— Dites, cela ne vous ferait rien de m'en vendre une ?

— Elles viennent tout droit de la lune; aussi elles me coûtent cher. Mais, à cause que c'est toi, tu en auras une tout de même et par dessus les fers de la bourrique. Laquelle veux-tu : une de chaleur ou une de fumée ?

— Si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux une de chaleur.

Le maréchal prit dans le tas de houille le plus beau morceau, fit semblant de bien l'examiner, l'enveloppa dans un journal et le donna à Gourgandouille.

— Tiens, lui dit-il, mets bien la pierre sous la blande qu'elle n'ait point d'humidité. Si elle était mouillée, elle pourrait donner sa chaleur et t'échauder les pattes. Quand tu seras chez vous, tu n'auras qu'à la tremper dans l'eau comme tu m'as vu faire et vous aurez de la chaleur tant qu'elle durera.

Voilà donc notre homme qui rentre chez lui bien agité et qui met sa Guérite au courant de l'affaire.

— Ah ! Dit-elle, cela tombe bien ! Depuis que tu n'es plus jeune, nous ne faisons que claquer des dents le long des nuits. Trempe-la vite dans l'eau et mets-la dans le lit.

Et nos gens de se dévêtir, de se coucher et de serrer la pierre entre eux deux.

— Tu ne sens rien, Guérite ?

— Je ne sens qu'une flaque sous moi. Et toi Joujou ?

— Moi, j'ai plutôt froid et je pense que je suis sur le point d'attraper les trauchées.

— Il faut peut-être se frotter avec. Tu ne l'as pas demandé au maréchal ?

— Non ! Essayons voir tout de même. Et les voilà qui se mettent à se frotter, et je te frotte, l'un l'autre avec la pierre, le ventre, l'estomac (la poitrine), le dos, les jambes.

— Tu ne sens encore rien, Joujou ?

— Si, cela commence à me cuire. Et toi Guérite ?

— Moi, tu me pèles ; si peu que tu continues je ne pourrai plus m'asseoir.

— Que faire ?

— Allume le heurchat (lampion)

Et nos niais, le pan de la chemise relevé étudient la question.

— Ma pauvre Guérite, tu as le croupion aussi noir que notre Grébi (bœuf).

— Et toi, mon cher homme, tu as les cuisses comme des jambons fumés.

— Ah ! Je vois maintenant ce que c'est : le maréchal s'est trompé. Il m'a donné une pierre de fumée au lieu d'une de chaleur !

## *Fiauve do roje pouchhé*

Lè fiauve-là, a pu tôt enne chanso qu'éraut nouante nûf còplets et qu'a pu réhachi nouante-nûf fous sua n'avou co lé fi.

Vaci lis premés còplets; quand vos lis sérôs, vos lis knachherôs tortus :

Lo roje pouchhé  
Menait pa lè pette  
Lo Véó Chaichhé ;  
Loquèl ir lè bête ?  
Je lo sais bîn cèle :  
Lo roje pouchhé !  
Lo Véó Chaichhé.  
Menait pa lè pette  
Lo roje pouchhé ;  
Loquèl ir lè bête ?  
Je lo sais bîn cèle :  
Lo véó Chaichhé !  
Lo roje . . . .

Repeurnis l'éléic, n'allez au bout et réhachis nesqué perpette: valà lé fiauve.

Mailenant si vos sôz curieux de knachhe l'éventure è lèquelle elle se répoute, vaci l'histoire résochhelâie valeusse que valeusse.

In paroissin de Wèchire? avout l'étademat si spa qu'a lo heuchit lo Véó Chaichhé

(Chaichhé c'ir so père, lo véó c'ir le).

C'ir aussi do ta que lo Fin Volent n'è féit dis sînes. Ce feut do echtot l'aute-ci, enne neutie, que voleut lo pouchhé do Véó.

Au leu de pessèr so ta è se lamentèr ou de reqwèr, çu que revenit au même que pide sis pones, il feut è lè fourè è Fraize po èchtèr ïn aute rémeneut.

Il troveut do cô çu qu'il li fait; mais lo pouchhé ïr roje ! Comme il ne knachhit mi svette airie et que ça lo tasticotait, lo souré li remotreut que lè bête là venit de lan, d'ïn leu où qu'a retie do slo et qu'il ferait bîn de se haitèr de lo pare pasque lot lo monde

vlait l'avou. Mo Véó se laichheut do tentèr et payeut lo pouchhé roje ïn haut pré.

Lis valà poitis, lo Véó menant lo cachât. Mais enne fous au Senche, lo pouchhé ot l'air de knachhe si bïn lo chemi que c'ir le que menait, lo Véó. Ce feut tant meux po l'aute-ci : il féit jà neut el lè pioue rouchhit si duch qu'il n'érot mi manquèr de se pide.

— Ah! te vala lot de même, que deheut Maguite è lis oïant veni. Te t'es co rémusè, bougre de soulo!

— Ma fou nian, mais j'ai tro bïn tasticotè évo lo marchand. Jo compte que j'ai sévu choisi et que te serais contente, Epoute lè lantine!

— Mais c'a lo pouchhé qu'a nos é pris que te nos rémeunes. Te vous bïn qu'il rekenat lè mauho pusqu'il è jà retrouvè sè rang.

— C'a è fouchhe qu'il a éblant; ce n'a mi ïn pouchhé comme ïn aute pusqu'il a roje.

— Il a roje! mais spie lo do! A l'è tinté po le lo vade. Mait'nan qu'il è piouï desus, il a pus bianc que ti que ne te lèves que quand te chès au chhweu. Te ne vous do mi (que c'a lo note, bougre de Véó?

Ce ne feut mi fait pa tolà. Evo svelte éwie è sè crape, Maguite ôt wade de s'éreter. Et so pore Véó bïn bon lu n'osait mi pipèr.

Enfi, toi bâllemat, lis pèces se reboteunent au sech. Mais, pa malheur, valà que lis jos d'éprès a vole de nové lo pouchhé.

Au leu de pessèr so la . . . . (Repenrnis tolà l'histwère que je vins de vos contèr, n allèz nesquè lè fi et réhachhis-lè tant que vos érôs dè mouïatte. Seulemat, pa piti po lo Véó, que ne se créit mi si bête, chinjis chèque fou le couleur do pouchhé)



TRADUCTION

*Fiauve du rouge cochon*

Cette fiauve-là est plutôt une chanson qui aurait nonante-neuf couplets et qu'on peut recommencer nonante-neuf fois sans en avoir encore la fin.

Voici les premiers couplets ; quand vous les saurez, vous les connaîtrez tous.

Le rouge cochon  
Menait par la patte  
Le Veau de Chaichhé ;  
Quel était la bête ?  
Je le sais bien certes :  
Le rouge cochon !  
Le Veau de Chaichhé  
Menait par la patte  
Le rouge cochon ;  
Quel était la bête ?  
Je le sais bien certes :  
Le Veau de Chaichhé !  
Le rouge....

Reprenez l'antienne, allez jusqu'au bout et recommencez jusqu'à *perpettc* : voilà la fiauve.

Maintenant si vous êtes curieux de connaître l'aventure à laquelle elle se rapporte, voici l'histoire reconstituée vaille, que vaille.

Un paroissien de Venchères avait l'entendement si épais qu'on l'appelait le Veau Chaichhé. (Chaichhé c'était son père, le veau c'était lui.)

C'était aussi du temps que le Fin Voleur en faisait des siennes. Ce fut donc peut-être celui-ci qui, une nuit, vola le cochon du Veau.

Au lieu de passer son temps à se lamenter ou de rechercher, ce qui revenait au même que perdre ses peines, il s'en fut à la foire à Fraize pour acheter un autre porcelet.

Il trouva du coup ce qu'il lui fallait, niais le cochon était rouge ! Comme il ne connaissait pas pareille race et que cela le tracassait, le marchand (de porcs) lui remontra que la bête-là venait de loin, d'un lieu où l'on rôtiissait du soleil et qu'il ferait bien de se hâter de le prendre parce que tout le monde voulait l'avoir. Mon Veau se laissa donc tenter et paya le cochon rouge un haut prix.

Les voilà partis, le Veau menant le cochonnet. Mais une fois au Souche, le cochon eut l'air de reconnaître si bien le chemin que c'était lui qui menait le Veau. Ce fut tant mieux pour celui-ci : il faisait déjà nuit et la pluie tombait si fort qu'il n'aurait pas manqué de se perdre.

— Ah ! Te voilà tout de même, dit Maguite en les entendant venir. Tu t'es encore amusé, bougre de soulon !

— Ma foi non; mais j'ai beaucoup discuté avec le marchand. Je compte que j'ai su choisir et que tu seras contente. Apporte la lanterne !

— Mais c'est le cochon qu'on nous a pris que tu nous ramènes. Tu vois bien qu'il reconnaît la maison puisqu'il a déjà retrouvé son réduit.

— C'est tellement il est intelligent ; ce n'est pas un cochon comme un autre puisqu'il est rouge.

— Il est rouge ! Mais regarde-le donc ! On l'a teint pour te le vendre. Maintenant qu'il a plu dessus, il est plus blanc que toi qui ne te laves que quand tu tombes à la rigole. Tu ne vois donc pas que c'est le nôtre, bougre de Veau !

Ce ne fut pas fini par là. Avec pareille ration à sa crèche, Maguite eut garde de s'arrêter. Et son pauvre Veau bien honteux n'osait pas piper.

Enfin, lentement les pièces se remirent au sac. Mais, par malheur, voilà que les jours d'après on vole de nouveau le cochon.

Au lieu de passer son temps ....

(Reprenez à cet endroit l'histoire que je viens de vous conter, allez jusqu'à la fin et recommencez-la tant que vous aurez de la salive. Seulement, par pitié pour le Veau, qui ne se croyait pas si bête, changez chaque fois la couleur du cochon.)

## *Lo Tané*

Grandgoulatte n'avout poit évu de chance : Il ir venu an monde évo ïn taqué de sau su lè longue et il avout cheu su enne femme que ne pait mi compare çu qu'enne svelte pastille fait légui. Dè bonhur po le qu'il avout sévu y previr et que Zali n'ir mi dis pus éblantes.

— Vi soulo, qu'elle dehit, te vus do nos runèr. Lis tanés ne féat qu'atrèr è note cave po è rechhi aussitôt helès. Sûr, te te fairais cravèr et te ne me lèchherais que lis œus po crier.

— Quand je n'y serai pus, qu'os-ce que te vus que ça me féusse ?

— Oh ! je sais bïn que te ne demanderons mi meux que de desachi lè tire po qu'il ne demouresse pu enne gotte è boure éprès ti.

— T'es bonne mine de me faire svet réprovis, quand c'a ti que trévées lo meu è veudi lis tanés.

— C'a mi! quel toupet !

— Ail, et je t'è crômerai lè preuve quand te vourais.

— Je serais aihe de wer cela !

— Rïn de pus aihî. A vïnt de dechhade ïn tané piè è lè cave; j'ai botè enne skiéche è chèque bout, enne po ti, enne po mi. Je n'os do è boure aughtant ïn que l'aute. Te tirerais è çu de il rate et mi è çu de gâche, et je wéros lo bout que serais è sache lo premè.»

Il ne li débit mi, lè canaille, qu'il avout enne tant si miette relevé lè drate do tané

Zali troveut que c'ir jeute et qu'elle avout tolà balle occasio de faire honte è so soulo. Aussi, bïn vlaté, elle se prateut è lè chose.

Comme elle ne se créit mi bête, elle se wadeut, lis jos è séwant de boure è sè sau.

Do ta-là Grandgoulatte ne quittait lo lé, où qu'il deustillait, que po dechhade è lè cave rechaji l'élambic.

Au bout d'heut jos do tréhi-là, Zali feut bïn ébaubie - botèzvos è sè pièce ! -de wer lo tané rade l'âme de so coté do ta qu'il ne

hôtait mi de colèr pa çu de Giand-goulatte. Et il fait wer lè glatte que l'aute-ci li féit.

Enda tola il n'in pu qu'enne skièche au tané; Grandgoulatte s'y ébreuve sna honte et Zali n'ose pus lo trabustèr au drât do taqué de sau qu'il è su lè longue.

## *Le Tonneau*

Grandgoulatte n'avait pas eu de chance : Il était venu au monde avec un morceau de sel sur la langue et il était tombé sur une femme qui ne pouvait comprendre ce que telle pastille fait souffrir. De bonheur pour lui qu'il avait su y pourvoir et que Zalie n'était pas des plus intelligentes.

— Vieux soulon, disait-elle, tu veux donc nous ruiner ? Les tonneaux ne font qu'entrer à notre cave pour en sortir aussitôt vides. Sûr, tu te feras crever et tu ne me laisseras que les yeux pour pleurer.

— Quand je n'y serai plus, que veux-tu que cela me fasse ?

Oh ! Je sais bien que tu ne demanderais pas mieux que de dessécher la terre pour qu'il ne reste plus une goutte à boire après toi.

— Tu as bonne mine de me faire pareil reproche, quand c'est toi qui travailles le mieux à vider les tonneaux.

— C'est moi ! Quel toupet !

— Oui, et je t'en administrerai la preuve quand tu voudras.

— Je serais heureuse de voir cela !

— Rien de plus facile. On vient de descendre un tonneau plein à la cave; j'ai mis une *clanche* à chaque bout, une pour toi, une pour moi. Nous en avons donc à boire autant l'un que l'autre. Tu tireras à celle de droite et moi à celle de gauche, et nous verrons le bout qui sera à sec le premier. »

Il ne lui disait pas, la canaille, qu'il avait un tant soit peu relevé la droite du tonneau.

Zalie trouva que c'était juste et qu'elle avait là belle occasion de faire honte à son *soulon* Aussi, bien volontiers, elle se prêta à la chose.

Comme elle ne se croyait pas bête, elle se garda, les jours en suivant, de boire à sa soif.

Pendant ce temps-là, Grandgoulatte ne quittait le lit, où il distillait, que pour descendre à la cave recharger l'alambic.

Au bout de huit jours de ce métier, Zalie fut bien étonnée — mettez-vous à sa place! — de voir le tonneau rendre l'âme de son côté, pendant qu'il ne cessait de couler par celui de Grandgoulatte. Et il fallait voir la nique que celui-ci lui faisait.

Depuis là il n'y a plus qu'une *clanche* au tonneau ; Grandgoulatte s'y abreuve sans honte, et Zalie. n'ose plus le tarabuster à l'endroit du morceau de sel qu'il a sur la langue.

## *In boun exemple*

Kersate n'aimait mi d'oï juri, et, c'ir comme po lo téri, sis éfants ne féant que sacrer. Et il se fâchit.

— Lis N. de D. d'éfants ! Je ne sais où qu'ils ot stu épare è juri dina ! »

TRADUCTION

## *Un bon exemple*

Kersate n'aimait pas d'entendre jurer, et, c'était comme pour le contrarier, ses enfants ne faisaient que sacrer. Et il se fâchait.

— Les N. de D. d'enfants ! je ne sais où ils ont été apprendre à jurer ainsi ! »



## *Li grandes manœuvres è Schmâlich.*

Enda lo grand méti a oït lo brut do cano das lè haute montéie.

— C'a lè guire que rehache!» que deuant lis jens. Et lis pus hadis se préparant jà è s'esquivaudèr.

— Ne dotèz rin, répondent lo pîto, c'a lis grandes manœuvres do fûta è Schmâlich.

L'idée me veneut de n'aller wer. È chemi je resçatreus in Habauré que m'évertieut bin honnêtemat do danger.

— Ne vais mi nesquè haut si te ne vus mi reçure enne chaje de fin das lè gueule ! »

Je n'è pôs tiri aute chose et, po n'è savou dévélèje, je fous bin obliji de n'aller nesquè haut.

È lè bonne dè commune de Schmâlich, lo banvâ qu'è stu è l'école è Bestru avout piantè in écriteau :

### *Défance de ne pa pacé*

Si mahe qu'elle feusse, au leu de l'esprit, je séweus lè latte et je pesseus.

Mais ça deveneut tôt égreveinant. In brut de tinorre de Dû, dis craquesses è faire frémi, do poussât, do strè que volait, enne épohenesse comme si a mondaît touts lis stôies è lè fous, telle se motrait

L'effaire quand j'atreus au vilèje. Et je chéheus au bî moitan dis grandes manœuvres.

Dan chî lo maire, in groûs cano ir poi-tè. Toi è l'éronde dis hammes évo dis brouattes pièces de fin. Lo banwâ, qu'avout srevi das lè cavalerie, quémandait:

— Chargez ! pointez ! feu des quatre pieds ! »

A chajit lo cano de pore, pis a lo bourrait de fin nesquè lè gueule et, an que-mandemat, lè chaje n'allait, pa dérî lo vilèje, se plaquer éprès lo rette où lis jens de. Schmâlich ot lus qwarres de vratte.

Lo cano n'ir mi tocou bin poitè, et pis, de tant évalèr de fin, il éhachit è renadèr Aussi il n'y avout dis rahos terribles :

— Bougre de belaud.! ce n'a mi das mè qwarre que t'es éwi mo fin. Elle a portant de requenoûie; elle a prèque laje comme enne foneure et c'a lè pus grande»

Et dina do rèchhe.

Lo maire que survoït lè manœuvre me deheut:

— Vos voyis comme tout chô nos se fait militairemat enda que j'os modu au progrès. Das lo ta je nos cravans è monter haut-là lo fît! das dis hottes. Aujid'heu c'a lo cano que se n'è chaje.

— Enne balle ébèchhe que vos ôs tola !

— Dehis-lo! Lis Jiromhès que nos lè vadeunnent nos lè féunnent payi chô.

Mais il paraît que c'a ïn cano que Charle-inagne, qu'ir parât évo lû maire, avout pris is Prussiens das enne guire au Mexique, et il faut bïn. nomi, que svette chose se payeusse aussi ? »

Dehant cela, et comme c'ir fait dè manœuvre, il toucheut lè gueule do cano dé-tote sè mainche et lo ratreut das so béteu.

## *Les grandes manœuvres à Schmâlich*

Dès le grand matin on entendait le bruit du canon dans la haute montagne.

— C'est la guerre qui recommence ! » disaient les gens. Et les plus hardis se préparaient déjà à fuir.

— Ne craignez rien, répondit le facteur, ce sont les grandes manœuvres du printemps à Schmâlich. »

L'idée me vint d'aller voir.

En chemin je rencontrai un Habauré qui m'avertit bien honnêtement du danger.

— Ne vas pas jusqu'en haut si tu ne veux pas recevoir une charge de fumier dans la gueule ! »

Je n'en pus tirer autre chose et, pour en savoir davantage, je fus bien obligé d'aller jusqu'en haut.

A la borne de la commune de Schmâlich, legarde-champêtre, qui a été à l'école à Bestru, avait planté un écriteau :

*Défance de ne pa pacé*

Si mauvaise qu'elle fût, au lieu de l'esprit, je suivis la lettre et je passai.

Mais cela devint bientôt inquiétant. Un bruit de tonnerre de Dieu, des craquements à faire frémir, de la poussière, de la paille qui volait, une puanteur comme si on vidait toutes les étables à la fois, telle se présentait l'affaire quand j'entraï au village. Et je tombai au beau milieu des grandes manœuvres.

Devant chez le maire, un gros canon était pointé. Tout autour, des hommes avec des brouettes pleines de fumier. Le garde, qui avait servi dans la cavalerie, commandait :

— Chargez ! Pointez ! Feu des quatre pieds ! »

On chargeait le canon de poudre, puis on le bourrait de fumier et, au commandement, la charge allait, par derrière le village, se plaquer après le ravin où les gens de Schmâlich ont leurs coins de communaux.

Le canon n'était pas toujours bien pointé, et puis, de tant avaler de fumier, il commençait à renarder. Aussi il y avait des raisons terribles.

— Bougre de balourd ! Ce n'est pas dans ma *couarre* que tu as envoyé mon fumier. Elle est pourtant facile à reconnaître ; elle est presque large comme une pelle à enfourner et c'est la plus grande. »

Et ainsi du reste.

Le maire qui surveillait la manœuvre me dit :

— Vous voyez comme tout chez nous se fait militairement depuis que nous avons mordu au progrès. Dans le temps nous nous crevions à monter là-haut le fumier dans des hottes. Aujourd'hui c'est le canon qui s'en charge.

— Un bel outil que vous avez là !

— Dites-le ! Les Giromhés qui nous le vendirent nous le firent payer cher. Mais il paraît que c'est un canon que Charlemagne, qui était parent avec leur maire, avait pris aux Prussiens dans une guerre au Mexique, et il faut bien, n'est-ce pas, que telle chose se paie aussi ? »

Disant cela, et comme c'était fait de la manœuvre, il essuya la gueule du canon avec sa manche et le rentra dans sa grange.

## *Lè Coude*

Chhâcremet et Zaubetb sè femme, épès avou bîn visé et réséchi. dechhadeunent in jo è lè foure po échetèr eune vèche.

E pessaut su lè pièce ils voyeunent in marchand de coudes. «Tiès, deheut Chhâ creniet, si j'échetans jà lè coude? aussi bîn il nos è farait enne po rémener et pis po étéchi note vèche; ce serait enne évance.

— T'es ma fou bonne idée tola ! » répondeut Zaubeth.

Eprès l'avou marchandé, ils écheteunent do enne coude po dix sous.

Et valà nolis jens que féat lo to dè foure évo lû hâ è lè pwache. Il n'y avout trobîn dis bèles et brôma érant fait, lû effaire. Mais quand ils oïant lo pré, Chhâcremet rniflait et Zaubetb féit lè meuchhe. Quand ils onnent vu tous lis cortés, ils réhacheunent in nové to et se boteunent è marchander, mais ils ne paut se décider. Et de hanquèr, et de heuri et de teni conseil, tant de ta et si bîn que lè pièce se veudeut et qu'ils demoureunent têt po zas. Il faïeut repoiti sna vèche. Do cô, lo codré ne srevit pus è rin.

Que n'è faire ? Ce feut, lo graud do chemi, lè questio qu'ils debéteunent.

A ne pait portant mi hasardèr dina dix sous sna épovèr d'è tiri èque. Et. comme ils ne trovant mi, ils se boteunent è se péci, et pis ils se deuspoteunent. Quand ils ratreunent ils iant prats è se bette.

Chhâcremet, das toutes lus épwéies, avout tocou lo dezos. Aussi il se haiteut de se sauvèr au lè et de faire lo mou. Mais lo grand dè neutie il oïeut Zaubetb tohhèr équate le. Lè kehant d'avou dechhi dix sous et lis sprouesses de sè femme l'épécheunent de kiore lis oeus. Enfi Zaubeth manquant de mouïatte s'édremeut dwa lo méti. Il soflait jà moun pesant et passait bîn n'ête quitte dina. Mais elle ir bîn trop aihe d'avou è regremmèr; aussitôt réwaïe l'enlure réhacheut. «Qu'os-ce que t'è fairait de tè coude, dis qu'os-ce que t'è fairait ?»

Chhâcremet tourmenté, ébeloîtè, espedu, fû de pôtiènce. saute do lé : « Çu que j'è fairai ? te vais lo wer ! »

Il peurent lè coude, monteut au harbaut et se padeut.

## *La Corde*

Chhâcremet et Zaubeth sa femme, après avoir bien réfléchi et tergiversé, descendirent un jour à la foire pour acheter une vache.

En passant sur la place ils virent un marchand de cordes : « Tiens, dit Chhâcremet, si nous achetions déjà la corde ? aussi bien il nous en faudra une pour ramener et puis pour attacher notre vache ; ce sera une avance.

— Tu as ma foi bonne idée là ! » répondit Zaubeth. Après l'avoir marchandée, ils achetèrent donc une corde pour dix sous.

Et voilà nos gens qui font le tour de la foire avec leur hart à la poche. Il y avait beaucoup de bêtes et nombreuses étaient celles qui eussent fait leur affaire. Mais quand ils entendaient le prix, Chhâcremet reniflait et Zaubeth faisait la moue.

Quand ils eurent visité tous les courtiers, ils recommencèrent un nouveau tour et se mirent à marchander; mais ils ne pouvaient se décider. Et de s'absorber, et de réfléchir, et de tenir conseil, si longtemps et si bien que la place se vida et qu'ils demeurèrent tout seuls. Il fallut repartir sans vache. Du coup leur cordeau ne servait plus à rien.

Quoi en faire ? Ce fut, le long du chemin, la question qu'ils débattirent. On ne pouvait pourtant pas hasarder ainsi dix sous sans essayer d'en tirer quelque chose. Et, comme, ils ne trouvaient pas, ils se mirent à se chamailler, et puis se disputèrent. Quand ils rentrèrent, ils étaient prêts à se battre.

Chhâcremet, dans toutes leurs empoignes, avait toujours le dessous. Aussi il se hâta de se sauver au lit et de faire le mort. Mais le long de la nuit il entendit Zaubeth geindre auprès de lui. Le regret d'avoir gaspillé dix sous et les bourrades de sa femme l'empêchèrent de fermer les yeux. Enfin Zaubeth manquant de salive s'endormit vers le matin. Il soufflait déjà moins pesant et pensait bien en être quitte ainsi. Mais elle était bien trop aise d'avoir à récriminer; aussitôt réveillée, l'antienne recommença : « Qu'en feras-tu de ta corde, dis, qu'en feras-tu ? »

Chhâcremet tourmenté, abruti, éperdu, à bout de patience,  
saute du lit : « Ce que j'en ferai ? Tu vas le voir ! »

Il prit la corde, monta au gerbier et se, pendit.

## *Lo hahh*

Colas dé Boratte, ïn sâ de foure, deulchhivait enne petite keute su lè lhère dè route.

Grangoulatte pesseut ; c'ir enne pone qu'il knachhit bïn, a put n'è mori; aussi il n'ôt piti. Il se boteut do è scoure mo Colas.

— Allos, réwâie-le !

— Heu !

— T'as sô ?

— Heu !

— T'as malève ?

— Ail !

— Quelle malédie ?

— Lo hahh ?



TRADUCTION

*Le soin*

Colas de la Boratte, un soir de foire, cuvait une petite cuite sur la marge de la route.

Grandgoulatte passa ; c'était une peine qu'il connaissait bien, on peut en mourir, aussi il en eut pitié. Il se mit donc à secouer mon Colas.

— Allons, réveille-toi !

— Heu !

— Tu es soul ?

— Heu !

— Tu es malade ?

— Oui !

— Quelle maladie ?

— Le soin !

## *Bestâ boc*

Bakawé, qu'avout besè d'enne chive, n'alleut trovèr Gribouri lo corté. Marclii fait, et selon iè mode, a boveut lè gotte. Or Bakawé, comme brôma de vis helos de pot, è enne squée infirmité: il n'è mi putôt lapé ïn vourre que lo premé là se fait séti das s'n estomè évo kebante envie de s'y trovèr è piantuse compéie. C'a çu que li fait dire: « Si je pais éhachi pa lo déré vourre, a ne me wéraut jmâ sô. »

Il brimait jà quand il se boteut è chemi, bïn guioru de sè bique, dot lo raïot ganguiant répit lis pettes et féit l'ébaubemat dis moutrères

Mais valà qu'è pessant dan lo cabaret dè "La Poule qui boit" lè kehante envie de l'alcool se fait séti. Il ateur do éprès avou étéchi sè kâiss dan lè mohô

Il ôt lè chance de trovèr tolà ïn chhè de joïants luros que li radeunent lo service de n'mi lo léchhi boure tôt po le et s'épiaeuennent de lû mieux po lo mwaï de sè spie. Quand a se trove si bïn, lo ta pesse vite. Lè bique que n'avout rïn è boure, lée, méhelait acusemat; mais il n'è peurnit poit d'éaurne. Aussi, quand ils repoi-teunneut lè neut ïr nare venoûie.

Lè Providence, que prad piti dis soulos et dis pores créatures que li chéhat ateur lis mains, lis féeut errivèr sna éhoc è lè mohô.

Lè femme Bakawé, que ne durit pus de wer l'emplette de s'n hamme, se haiteut de cour évo sè lantine. Mais, enda l'euchh do stôie, elle se boteut è reniflèr.

— Quelle poiso que te nos è rémenè ? Tè chive fière comme ïn vî boc !

— Elle fière! Qu'os-ce que ça put bïn faire si elle a bonne è laicé? Denne-le lè ponne de spi so raïot !

Lè femme, que venil de bolèr sè lautine zos lè quoue dè bête, risqueut de cherre d'ébaubemat.

— Mais c'a tôt de même ïn boc ! Te te moques-tè de mi ? »

E svette novalle, lè solâic de Bakawé chéheut d'ïn cô. S'épreuchant è so to, il feut bïn obliji de se rade qu'è lè pièce d'ïn raïot l'animal avout lo pus bî fieuquat que mâle bïn monté ôt jmâ

poutè. Branstiant co d'y craire, il vlôt peuchi lè chose. Lo boc, téri, se rewéieut et poiteut dwa lo chhmaku dus counes réfilâies. C'ir ïn boc. mi mouïn de renaï. Bakawé è démourrai blâ et, das svette ébaubance, ne trovait rïn è réjelvèr is regremmesses émerres et is piquâies de Marie Barbe.

— Gueule salâie! galafe ! Il fait-zor que lo brandvi t'ôt bougremat boûné lis œus po que lo voleur-là de Gribouri ôt pévu te faire pare enne fiérante bête dina po enne chive frachhe. Il n'y érait mi besè de respaumo au laicé qu'elle dennerè.»

C'ir aussi l'idée do Bakawé: Gribouri, que n'avout tot-de-même mile renammâie d'ïn saint avout du, das so stôie nar, chinji lè bique qu'il passait echtèr équate lè renadure-là.

Portant si Marie Barbe et le n'avant mi stu herquinès au poit-là, ils érant pévu, dérî enne preuche haie, oï cravèr lis rires que tausant dis panses.

Quand, lè vue bïn resseuvie de lû malhur, ils se decideunent de ratrèr chî zas, ils révieunent de fremèr l'euchh do stôie. Aussi ïn chhafnâ, menant lè chive, s'y chhouïeut et lestemat li pesseut lè chhnôle. Pis il poitcut évo lo boc.

Bakawé se retenait das so lé comme s'il avout jé ju su dis spingues. E fouchhe de râminèr, enne idée li veneut: C'ir de poiti dan lo jo, po esquivèr lis argôs, de remenèr lo boc ô Gribouri et de li repare lè chive.

Il se levent do, veneut è tautelant detéchi lè bête et renalleut das lè neut. Lè chive lessâie se féit tiri. Portant ils arriveunent. Vos passèz bïn que Bakawé, corsi comme il ir, ne boteut poit de mofes po réwaï Gribouri et po l'ésautèr quand l'aute-ci, en panau, se motreut è lè fenête.

— Qu'os-ce que le dis? je l'ai livré ïn boc po enne chive ! As-te pessè fô ou bïn as-te keût au poit ne pus savou desauvrèr mâle de femelle ?

Portant il avout devî s'n euchh et, briquant enne elmate, il s'éprechit dè chive.

— Tiès, bougre de soulo, bote to musé zos lè quoue dè bête-là et dis-me si c'a ïn boc !

Enne chive ! c'ir enne chive ! Bakawé, de nové ne pait s'è ravou. Il faïeut enne duzîme elmate po joï de s'y rade. Lors il

passent vromment qu'il pedait lè tête; pis il se fraïeut lis œus po s'échhuri qu'il ir bïn révoïi. Quand il n'y ôt pus mouïn dè dotèr :

— In sort! qu'il régremmeut, ïn sort qu'a m'è jeti! »

Et, sna piati dévétèje, il vlôt repoiti. Mais lè pore bête qu'avout retrouvèr so jète et passait bïn sûr que lè farce avout dnri essèz, refuseut de n'allèr et s'éjéheut. Il lè fiétreut, li bourreut lo vate de còs de pid; il n'è pôr rïn tiri. Il feut do obliji de lè léchhi se reposer et d'étade tolà lo jo.

Lo slo denait quand il repesseut dan lè Poule qui boit, traînant lè bique que bréit Barabbas. Et il se féit petiat, petirat, po ne mi étiri l'étenio dis jens. Mais enne soue li veneut è voyant sis bouns émis dè waille rechhi su l'euchh - ils n'awant do mi dremi lis bougres-là? - Et lo rire que rejoit lû figure ellemâie ir d'enne lajou !

— Dis-nos, Bakawé, te wandeulle do toute lè hadau de Gribouri ? De quelle airie a l'animal que te peurmeunes lo méti-ci ?

Lors seulemat il compeurneut et, réju, il réhhnawcut :

— C'a ïn bestà boc !

## *Bique-Bouc*

Bakawé, qui avait besoin d'une chèvre, alla trouver Gribouri le courtier. Marché fait, et selon l'habitude, on but la goutte. Or Bakawé, comme beaucoup de vieux humeurs de piot, a une singulière infirmité: il n'a pas plutôt lampé un verre que ce premier-là se fait sentir dans son estomac avec véhémence envie de s'y trouver en nombreuse compagnie. C'est ce qui lui fait dire : « Si je pouvais commencer par le dernier verre, on ne me verrait jamais saoul. »

Il *brunait* déjà quand il se mit en chemin, bien glorieux de sa bique, dont le pis *ganguillant* remplissait les pattes et faisait l'admiration des fermières. Mais voilà qu'en passant devant le cabaret de la *Poule qui boit*, la véhémence envie de l'alcool se fait sentir. Il entre donc après avoir attaché sa *kâis* devant la maison.

Il eut la chance de trouver là un tas de gais lurons qui lui rendirent le service de ne pas boire tout seul et s'employèrent de leur mieux pour le guérir de sa pépie. Quand on se trouve si bien, le temps passe vite. La bique, qui n'avait rien à boire, elle, bêlait affreusement ; mais il n'en prenait point souci. Aussi, quand ils repartirent, la nuit noire, était venue.

La Providence, qui prend pitié des ivrognes et des pauvres créatures qui leur tombent entre les mains, les fit arriver sans encombre à la maison.

La femme Bakawé, qui ne vivait plus de voir l'emplette de son homme, se hâta d'accourir avec sa lanterne. Mais, dès la porte de l'étable elle se mit à renifler.

— Quel poison nous as-tu ramené ? Ta chèvre pue comme un vieux bouc !

— Elle pue ! Qu'est-ce que cela peut bien faire si elle est bonne laitière ? Donne-toi la peine de regarder son pis ! »

La femme, qui venait de mettre sa lanterne sous la queue de la bête, risqua de choir d'ébahissement.

— Mais c'est tout de même un bouc ! Te moques-tu de moi ? »

A telle nouvelle, l'ivresse de Bakawé tomba d'un coup. S'approchant à son tour, il fut bien obligé de s'avouer qu'à la place d'un pis l'animal avait le plus bel apanage que mâle bien pourvu eût jamais porté. Hésitant encore d'y croire, il voulut tâter la chose. Le bouc froissé se rebella et pointa vers l'indiscret deux cornes effilées. C'était un bouc, pas moyen de nier. Bakawé en demeurait baba et, dans telle stupéfaction, ne trouvait rien à répondre aux récriminations amères et aux mots piquants de Marie Barbe.

— Gueule salée ! Goulafre ! Il fallait que le brandvin t'eût bigrement *borgné* les yeux pour que ce voleur de Gribouri eût pu te faire prendre une si puante bête pour une chèvre fraîche (au lait). Il n'y aura pas besoin d'addition d'eau au lait qu'elle donnera. »

C'était aussi l'idée de Bakawé : Gribouri, qui n'avait pas en effet la réputation d'un saint, avait dû, dans son étable obscure, échanger la bique qu'il pensait acheter contre cette *vomissure*.

Pourtant, si Marie Barbe et lui n'avaient pas été tracassés à ce point, ils auraient pu derrière une haie proche, entendre crever les rires qui gonflaient des panses.

Quand, la vue bien rassasiée de leur malheur, ils se décidèrent à rentrer chez eux, ils oublièrent de fermer la porte de l'étable. Aussi un fureteur, menant la chèvre, s'y glissa et lestement lui passa le licol. Puis il partit avec le bouc.

Bakawé se retournait dans son lit comme s'il avait été couché sur des épines. A force de ruminer une idée lui vint. C'était de partir avant le jour, pour esquiver les quolibets, de ramener le bouc à Gribouri et de lui reprendre la chèvre.

Il se leva donc, vint en tâtonnant détacher la bête et repartit dans la nuit. La chèvre lasse se faisait tirer. Pourtant ils arrivèrent. Vous pensez bien que Bakawé, furieux comme il était, ne mit point de moufles pour réveiller Gribouri et pour le charger quand celui-ci, en chemise, se montra à sa fenêtre.

— Que dis-tu ? Je t'ai livré un bouc pour une chèvre ! Es-tu passé fou ou bien es-tu « cuit » au point de ne plus savoir discerner mâle de femelle ? »

Pourtant il avait ouvert son huis et, frottant une allumette, il s'approchait de la chèvre.

— Tiens, bougre de *soulon*, mets ton museau sous la queue de cette bête-là et dis-moi si c'est un bouc ? »

Une chèvre ! C'était une chèvre ! Bakawé de nouveau ne pouvait s'en remettre. Il fallut une seconde allumette pour parvenir à le convaincre.

Alors il pensa vraiment qu'il perdait la tête; puis il se frotta les yeux pour s'assurer qu'il était bien réveillé. Quand il n'y eut plus moyen d'en douter :

— Un sort ! Murmura-t-il, un sort qu'on m'a jeté ! »

Et, sans plaider davantage, il voulut repartir. Mais la pauvre bête, qui avait retrouvé son gîte et pensait bien sûr que la farce avait assez duré, refusa d'aller et se coucha. Il la flatta, lui bourra le ventre de coups de pied; il n'en put rien tirer. Il fut donc obligé de la laisser se reposer et là d'attendre le jour.

Le soleil luisait quand il repassa devant la *Poule qui boit*, traînant la bique qui criait Barabbas. Et il se faisait petit, tout petit, pour ne pas attirer l'attention des gens. Mais une sueur lui vint en voyant ses bons amis de la veille sortir sur la porte — ils n'avaient donc pas dormi ces bougres là ? Et le rire qui réjouissait leur figure allumée était d'une largeur !

— Dis-nous, Bakawé, tu déménages donc toute la harde de Gribouri ? De quel sexe est l'animal que tu promènes ce matin ? »

Alors seulement il comprit et, rageur, il répliqua :

— C'est un bique-bouc !

## *Lo pouchhé è griffes*

Tolichouichh, in morquaire de Boréço, revenit dè foure de Fraize évo in pouchhio das in sech.

De l'enmain, il n'ir wè pressé, et quand sè femme n'ir mi évo le, c'ir co bin pé. Lo jo-là il n'avout brôma profité et il avout jà moult bu quand il arriveut è Piéfaing. Je ne sais comat que ça se féit, pus qu'il bovait, pus qu'il avout sau et lo pouchhé li sènaît si pesant qu'il ne pôût faire autremat que de s'érètèr au cabaret Chan Cuny.

Il léchheut so sech è lè cohine et alleut das lè salle. Il y avout tolà enne demé-dozaîne de boun lahi que li féounnent grand benian. Chèqui sait que c'ir lo rébaireu de touts lis chhmaque-marades dè paroisse do ta qu'à se rémusait si bin è Piéfaing. Aussi lis tonâies séwant lis tonâies et mo Tolichouichh se troveut têt è fait émochhni.

Mais a ne seraut mi tocou boure sna mainji. Aussi in dis bouns camarades qn'ir rechhi, ratreut è dehant qu'il avout kemandè è sepèr. Tolichouichh passeut qu'il avout bin fait.

A sreveut in pouchhio têt entê et note hamme li féeut grandemat honneur. L'hure de payi venoûie, a ne vlôt poit de sis sous, et il troveut, ma fou, lis jens-là bin honnêtes.

Il regrad do so sech et se hête dwa chô le. Et il sègit è haïant: «Çu que c'a, têt de même, comme lè boûso denne dis fouchhes, mo pouchhé me senne bin moun pesant qu'en atrant è Piéfaing.

Evant è lè moho, comme Zaubette éhachi è grimolèr: «Couhete, qu'il li deheut, je te rèpoute in bê pouchhio. J'è fairos sûremat èque pasque il a bin boliant, il n'è mi hotè de remwèr lo grand do chemi et sis inguiattes m'atrant-zor das lo casaqui comme dis griffes.»

Il devê lo sech; in groûs markâ li saute è lè figure, se lance das lè fenète, pachhe in carreau et file. Vos passez lè tramoulatte qu'ils onnent et lo derâ que ça féeut.

Aussi è lè foure è séwant Tolichouichh n'alleut trovèr Thirion; lo souré, et li deheut: « Je te reknachâis po in brove hamme, mais te m'es bin trompé. Je t'echteus in pouchhé vardi et ce feut lo diale que te me livreus.»



## *Le Cochon à Griffes*

Tolichouich, un marcaire de Barançon, revenait de la foire de Fraize avec un porcelet dans un sac.

D'habitude, il n'était guère pressé, et, quand sa femme n'était pas avec lui, c'était encore bien pis. Ce jour-là il en avait beaucoup profité et il avait déjà moult bu quand il arriva à Plainfaing. Je ne sais comment cela se fit, plus il buvait, plus il avait soif et le cochon lui semblait si pesant qu'il ne put faire autrement que de s'arrêter au cabaret Jean Cuny.

Il laissa son sac à la cuisine et entra dans la salle. Il y avait là une demi-douzaine de *bon loisir* qui lui firent grand accueil. Chacun sait que c'était le rendez-vous de tous les fricoteurs de la paroisse au temps où l'on s'amusait si bien à Plainfaing. Aussi les tournées suivaient les tournées et mon Tolichouich se trouva tout à fait éméché.

Mais on ne peut pas toujours boire sans manger. Aussi l'un des bons camarades qui était sorti, rentra en disant qu'il avait commandé à souper. Tolichouich pensa qu'il avait bien fait.

On servit un porcelet tout entier et notre homme lui fit grandement honneur. L'heure de payer venue, on ne voulut point de ses sous, et il trouva, ma foi, les gens-là bien honnêtes.

Il reprend donc son sac et se hâte vers chez lui. Et il songeait en marchant : « Ce que c'est, tout de même, comme la boisson donne des forces; mon cochon me semble bien moins lourd qu'en entrant à Plainfaing.

Arrivé à la maison, comme Zaubette commençait à *grimoler* : « Tais-toi, lui dit-il. je te rapporte un beau cochonnet. Nous en ferons sûrement quelque chose parce qu'il est bien frétilant; il n'a pas cessé de remuer le long du chemin et ses onglons m'entraient dans le casaquin comme des griffes. »

Il ouvre le sac, un gros matou lui saute à la figure, se lance dans la fenêtre, perce un carreau et file. Vous pensez la tremblote qu'ils eurent et le vacarme que cela fit.

Aussi, à la foire suivante. Tolichouich alla trouver Thirion, le marchand de porcs et lui dit : « Je te reconnaissais pour un brave homme, mais tu m'as bien trompé. Je t'achetai un porc vendredi et ce fut le diable; que tu me livras. »

## *Lo Grébi et lo Jansé*

Lo Titis dè Grousse Mérie et lo Giaudat dè Grand'Nanné. iant au marchi po enne paire de bus.

Ils avant jà brôma tasticotèr su lo pré, ïn dimoije dan lo moté. Mais quand Jo cô dè masse sineut ils n'iant co mi éranjis. Aussi, è z'atrant, lo Titis qu'avout fadu l'ove bénite, féit lo sîne dè creu è dehand : «Si lo Grébi ir aussi groû que lo Jansé, lè paire vanraut bïn cent lives de pus.

— Ainsi soit-il ! » répondeut Guiaudat.

TRADUCTION

## *Le Grébi et le Jansé*

Le Titis de la Grosse-Marie et le Guiaudat de la Grande Nanette, étaient en marché pour une paire de bœufs.

Ils avaient déjà beaucoup discuté sur le prix, un dimanche devant l'église. Mais quand le coup de la messe sonna ils n'étaient encore pas arrangés. Aussi, en entrant, le Titis qui avait offert l'eau bénite, faisait le signe de la croix en disant : « Si le Grébi était aussi gros que le Jausé, la paire vaudrait bien cent livres de plus.

— Ainsi soit-il ! répondit Guiaudat.

## *Lo névé de Colas*

Enne neutie, Colas dè Boratte ne pait dremi; c'ir comme ïn remord que lo tenit révoïï. E se demandant è que ça pait bïn teni, il séjeut têt d'ïn cô que, das lè jonâie. il n'avout poit jwé de tour, qu'il n'avout même mi pévu pièci lo moindre argô. «C'a lè premère fous que telle chose t'arrive! Prads wade, Colas, te devins sèje; lo momat a venu de faire to testamat, n E barboudant dina, il saute bès do lé, se veuste, rechhe fû et vait taquèr è lè fenète de so voisi.

— Leuve-te vitemat, Paslamèche, j'ai èque de grou è to dire.

L'aute-ci, pané bottant, coût è lè fenète. C'a do si pressant que te ne séraus étade lo jo ?

— Rïn de pus pressant ! Dis-me, ti qu'as sorcî - Paslamèche copait do scret - es-te jà vu ïn névé de quinze lives ?

— Nian !

— Eh bïn, ni mi non pus !

Dehant cela. Colas, lè conscience en fi è repos, léchheut Paslamèche éheuri et n'alleut se réjère.

## *Le navet de Colas*

Une nuit, Colas de la Boratte ne pouvait dormir ; c'était comme un remords qui le tenait éveillé. En se demandant à quoi cela pouvait bien tenir, il songea tout à coup que, dans la journée, il n'avait point joué de tour, qu'il n'avait même pas pu placer la moindre facétie. « C'est la première fois que telle chose t'arrive ! Prends garde, Colas, tu deviens sage ; le moment est venu de faire ton testament ! » En marmonnant ainsi, il saute bas du lit s'habille, sort et va frapper à la fenêtre de son voisin.

— Lève-toi vite, Paslamèche, j'ai quelque chose de grave à te dire.

Celui-ci, bannière flottante, court à la fenêtre.

— C'est donc si pressant que tu ne peux attendre le jour ?

— Rien de plus pressant ! Dis-moi, toi qui es sorcier — Paslamèche coupait du secret — as-tu déjà vu un navet de quinze livres ?

— Non ?

— Eh bien, ni moi non plus !

Disant cela Colas, la conscience enfin en repos, laissa Paslamèche ahuri et alla se recoucher.

## *Enne rude penitence*

C'ir ïn là, ïn groû lâ de haute airie, qu'avout, rïn que d'ïn hevî, devorè je ne sais qwante sèchs et mainji au moun enne mine de grai su lo geurné do Roje Mor-caire.

Tant y retoneul et si bïn édamessi il ir, qu'il se féeut pare.

In sâ de loures à l'épouteut das lè falle. Il n'avout jmâ vu tant do monde et je pas-se que ça ne li dehit rïn de boun.

Il avout raho: pachhaine tola ne séjit è lo pare è piti. Au contraire, tôt chèqui se boteut è qwère quel supplice qu'a pait bïn li faire éduri po lo puni de sis nafechtès. ïn proposait lo feu, ïn aute l'ove.

Lojiredè Barzingatte trovout meux ou pé et tortus fremieunnent è l'idée d'ïn tel supplice: «Tâchis de lè pare, qu'il deheut, et. tras jos durant éfremèz-lo das enne kèje évo sè balle-mère!»

TRADUCTION

## *Une dure pénitence*

C'était un rat, un gros rat de haute race, qui avait, rien que d'un hiver, dévoré je ne sais combien de sacs et mangé au moins un boisseau de grain sur le grenier du Rouge Marcaire.

Tant y retourna et si bien apprivoisé il était, qu'il se fit prendre.

Un soir de loures on l'apporta dans le piège. Il n'avait jamais vu tant de monde et je pense que cela ne lui disait rien de bon.

Il avait raison : personne là ne songeait à le prendre en pitié. Au contraire, tout chacun se mit à chercher quel supplice on pouvait bien lui faire endurer pour le punir de ses méfaits. L'un proposait le feu, un autre l'eau.

Le gendre de la Barzïngatte trouva mieux ou pire et tous frémirent à l'idée d'un tel supplice : « Tâchez de la prendre, dit-il, et, trois jours durant, enfermez-le dans une cage avec sa belle mère. »



## *Enne empiète*

Lo Guiaude revenit dis champs échheu su so chvau. Colas dè Boratte lo voyant pessèr se boteut è dire d'in air de pare pone :

— To chvau è do stu malève ?

— Mais nian ! Poqué ?

— C'a qu'il è enne grande empiète su lo dôs ! »

TRADUCTION

## *Un emplâtre*

Le Gniaude revenait des champs assis sur son cheval. Colas de la Boratte le voyant passer se mit à dire d'un air pénétré :

— Ton cheval a donc été malade ?

— Mais non ! Pourquoi ?

— C'est qu'il a un grand emplâtre sur le dos ! »

## *Au loup !*

Kabrichtout et Chhlaparail, pouchhés de même saie, rneneunent in sa Gourgandouille è lè chesse au darou. Evo svets mates lè bétoûie ne pait manquer de neuri do piéhi.

Quand ils feunnént zur Mandrà, ils li deheunent: «Lo darou a tachhi das quique kwéiat do vilèje. C'a è ti de lo lanci. Po cela te n'es qu'à dechhade lè bosse è bwailant: «Au loup! au loup ! » Il n'in rin que lo darou doteusse tant que lè bête-là. E t'oïant il ne manquerait mi de s'esquivaudèr et de froutsèr dan ti. Te lo mènèrais dina nesquè Moidichamp. Je vos nos y postèr po lo twèr quand il pesserait Etads enne demé-hure, c'a lo ta qu'il nos faut po n'aller bès, et pis t'épwèterais è bwailèr, mais bwaile, bwaile tant que te pourrais ! »

— Réchhuris-vos, s'il ne faut que denèr dè gueule, je bwaile comme enne vèche.»

Notis griwès iant è pone è Moidichamp qu'in sinau do diale s'élèvent das lè besse. Gourgandouille denait dis hurlesses è faire tramoulèr lé montéie : Au loup ! au loup! et, de tos lis cotés, è drate, è gâche, pa dérî, enne houàie accruse montait, lo séwit et n'allait tocou se déviant. E lè fi a n'oit pus que lée; lè chanso avout chainji d'air. Aussi quand Gourgandouille erriveut è Moidichamp, il corait comme in chévirû, il rangolait, pantihit, mais ne bwèlait pus. Su sis talos. enne chhègnâie de jens do leu lancis è sè chesse, beulant è lû to: «Érétèz-lo!, twèz-lo!» Et lis pires rouchhant comme grale su lo pore lala. Is lo meneunent dina fû dè commune do ta que lis dus complices, bin è n'évri dis ékabris, se tenant lo vate de rire. Il n'è reveneut malève et ce feut tôt jeute s'il n'è deveneut mi fô. Mais Kabrichtout et Chhlaparail, lis canailles, n'onnent po tôt in hevî è réjoï lis loures è contant l'éventure.

Po compare lo poqué dè condute que lis jens de Mandrà awant fait è Gourgandouille, il faut savou qu'a lis è tocou heuchi lis loups. Et vos passèz bin que ça ne li fait mi piéhi.

A explique de bin dis faços lè cause que li vèleit svet énoïemat. Il n'in que dehat qu'ils sot évairsus, rewétants, édajis, poutés su lû vate, qu'os-ce que je sais co ? toutes lis vertus enfi qu'a z'è lè mode

de kromèr au loup. Po çu que lis knat bïn, c'a tolà propres inventios de jens que sot jalus do foûn qu'ils ot sévu mate das lus bottes.

Lo na-là vînt d'aute leu et l'explicatio que j'ai toutes lis rahos de craire lè moun vraie a çalle que vaci. Elle me feut denâie ïn sâ «d'oudes» pa ïn vî Mandresé que lo brandvi radait loquant et que lè tenit do grand-père de sè grând'mère mû è nonante dus ans tras mous, è lè fio do s'n'èje.

Quand lis jens de Mandrà n'alleunnent po kwère ïn longuèje è lè tour de Babel, ils poiteunnent tot dechaus po mainéji lus solès. Aussi erriveunnent ils lis dérés. Il ne demourait pus qu'enne longue; mi mouïn de choisi. Comme ils branstiant, pasqu'ils lè trovant enne caille rude, a li deheut: «Et pis, hêtez-vos de lè pare si vos ne vlôs mi ête oblijis de hurlèr comme lis loups.

— Oh! qu'ils répondeunnent, je ne féas jà que hurlèr ateur nos et je nos compeurnas moult bïn; ça ne nos chinjeraut do mi. Mais il nos faut tôt de même enne longue po nos faire compare dis étrinjes et c'a è cause de cela que je sos venus.»

Lè réplique-là ne chéheut mi das l'araille d'ïn chhodé et endalà - vos voyis que ça vînt de lan - a lis heuche lis loups.

Comme je ne voulâis mi, ainsi que Gourgaindouille, risquèr enne conduite de Mandrà, je me hète de dire que si ça z'è évu leu, lis choses ot bïn chinji évo lo ta. S'il n'ïn co quiqucs loups è Mandrà comme pus lan, il n'ïn aussi des renâds comme pus lan, et dis broves jens bïn dévétèje que pus lan.

## *Au loup !*

Kabrichtout et Chhlaparail, pieux du même palis, menèrent soir Gourgandouille à la chasse au darou. Avec tels maîtres la battue ne pouvait manquer de procurer du plaisir.

Quand ils furent au dessus de Mandray, ils lui dirent : « Le darou est tapi dans quelque coin du village. C'est à toi de le lancer. Pour cela tu n'as qu'à descendre la vallée eu *boilant* : « Au loup ! Au loup ! » Il n'y a rien que le darou craigne autant que cette bête là. En t'entendant, il ne manquera pas d'être épouvanté et de fuir devant toi. Tu le mèneras ainsi jusque Mardichamp. Nous allons nous y poster pour le tuer quand il passera. Attends une demi-heure, c'est le temps qu'il nous faut pour aller jusqu'en bas, et puis tu commenceras à *boiler*, mais *boile*, *boile* tant que tu pourras !

— Rassurez-vous, s'il ne faut que donner de la gueule, je *boile* comme une vache. »

Nos grivois étaient à peine à Mardichamp qu'un sabbat du diable s'éleva dans la vallée. Gourgandouille poussait des hurlements à faire trembler la montagne : Au loup ! Au loup ! Et, de tous les côtés, à droite, à gauche, par derrière, une huée formidable montait, le suivait et allait toujours s'amplifiant. A la fin on n'entendait plus qu'elle. La chanson avait changé d'air. Aussi quand Gourgandouille arriva à Mardichamp, il courait comme un chevreuil, il haletait, pantelait, mais ne *boilait* plus. Sur ses talons, une bande d'indigènes lancés à sa poursuite beuglaient à leur tour : « Arrêtez-le ! Tuez-le ! » Et les pierres tombaient comme grêle sur le pauvre imbécile. Ils le menèrent ainsi hors de la commune pendant que les deux complices, bien à l'abri des projectiles, se tenaient le ventre de rire. Il en revint malade et ce fut tout juste s'il n'en devint pas fou. Mais Kabrichtout et Chhlaparail, les canailles, en eurent pour tout un hiver à réjouir les loures en contant l'aventure.

Pour comprendre le motif de la conduite que les gens de Mandray avaient fait à Gourgandouille, il faut savoir qu'on les a toujours appelés les loups. Et vous pensez bien que cela ne leur fait pas plaisir.

On explique de bien des façons la cause qui leur valut pareil ennui. Il en est qui disent qu'ils sont avarés, regardants, attardés, portés sur leur ventre, que sais-je encore ! Toutes les vertus enfin qu'on a l'habitude d'attribuer au loup. Pour qui les connaît bien ce sont là pures inventions de gens qui sont jaloux du foin qu'ils ont su mettre en leurs bottes.

Ce nom-là vient d'ailleurs, et l'explication que j'ai toutes les raisons de croire la moins vraie est celle que voici. Elle me fut donnée un soir de fête par un vieux Mandrésé que le brandvin rendait loquace et qui la tenait du grand-père de sa grand' mère, mort à nonante deux ans trois mois à la fleur de son âge.

Quand les gens de Mandray s'en allèrent pour chercher un langage à la tour de Babel, ils partirent pieds nus pour ménager leurs souliers. Aussi arrivèrent-ils les derniers. Il ne restait plus qu'une langue ; pas moyen de choisir. Comme ils hésitaient, parcequ'ils la trouvaient un peu rude, on leur dit : « Et puis, hâtez-vous de la prendre si vous ne voulez pas être obligés de hurler comme les loups. »

— Oh ! Répondirent-ils, nous ne faisons déjà que hurler entre nous et nous nous comprenons fort bien ; cela ne nous changerait donc pas. Mais il nous faut tout de même une langue pour nous faire entendre des étrangers et c'est à cause de cela que nous sommes venus, »

Celte réplique ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd et depuis — vous voyez que cela vient de loin — on les appelle les loups.

Comme je ne voudrais pas, ainsi que Gourgandouille, risquer une conduite de Mandray, je me hâte de dire que si c'est arrivé, les choses ont bien changé avec le temps. S'il y a encore quelques loups à Mandray comme ailleurs, il y a aussi des renards comme ailleurs, et des honnêtes gens bien davantage qu'ailleurs.

## *Bohos d'auné*

Bohos d'auné,  
Tores de Skieuvcé !

Jmâ je n'ai oï rengaine aussi bête. Aussi enda bonne pèce je kwérais è savou çu qu'elle vlait bîn signifiè. E fouchhe de chhmaqùèr vaci l'explicatio que j'ai trovè. Si vos m'échhuris qu'elle n'a mi vraie, je ne m'è fâcherâi mi.

C'ir do ta qu'a bôliait su lè rivère lo bô de notis hauts po l'èwi è Baccarat où qu'il srevit è fonde lo vour.

Lis jens dè grande besse l'émenant su lis grévis dis Aulnes et cals dè petite besse è Sadrouille. Quand il n'y avout tola dis léis comme dis montéies, a lo jetiait è l'ove et il n'allait bès tôt po le.

Lis chartos de Skieuvcé awant do chari lû bô et ils étadant po ête payïs. Lo pâtro éhacheut pa lis deuspitèr:

— Je vos ai k'mandè do bochho et vos m'ôs émnè de l'auné.

— Ail, do bochho d'auné !

— Je vos dis que c'a de l'auné et no do bochho.

— Ail, de l'auné de bochho !

— Bochho d'auné, armé dé bochho, ce n'a mi. tout cela qu'il me faut, c'a do bochho tôt cochh.

— Ail, do bochho d'auné, de l'auné de bochho!

— A ne sérôs rin vos faire compare ! Peurnis vote arjent et n'allèz-è, torés !

Enda tolà quand a vlait pâler d'enne effaire ébroïe a z'avout écoutumance de dire :

C'a comme lo bochho d'auné  
Dis torés de Skieuvcé.

Et pis lo ta è so to ébroïeut tout; lis jenncs estrapieunnet et smondeunnet lo dicto que deveneut

Bohos d'auné,  
Tores de Skieuvcé.

Je vos dehâis-zor que c'ir bête. Ce n'a mi jeute non pus: 'in boho a lode et lis jens de Skieuvcé ne motreunnet mi qu'ils iant.

Et pis, comme lè longue dis jennes, lè piemme de cals que féat lis lives et lis armanecs focheut sûremat quand ils écrivèunent que lis Bussenates iant lis femmes lis pus jates et pus réwaïes dis Vosges; c'ir lis Bohénates qu'ils vlant dire.



TRADUCTION

## *Busons d'auné*

Busons d'auné  
Taureaux de Clefcy !

Jamais je n'ai entendu rengaine aussi bête. Aussi depuis longtemps je cherchais à savoir ce qu'elle voulait bien signifier. A force de fureter, voici l'explication que j'ai trouvée. Si vous m'assurez qu'elle n'est pas vraie, je ne m'en fâcherai pas.

C'était du temps où l'on faisait flotter sur la rivière le bois de nos sommets pour renvoyer à Baccarat où il servait à fondre le verre.

Les gens de la grande vallée (Grande Meurthe) l'amenaient sur les graviers des Aulnes et ceux de la petite vallée (Petite Meurthe) à Sondreville.

Quand il y en avait là des tas comme des montagnes, on le jetait à l'eau, et il s'en allait en bas tout seul.

Les voituriers de Clefcy avaient donc charrié leur bois et ils attendaient pour être payés. Le patron commença par les gourmander :

— Je vous ai commandé du hêtre et vous m'avez amené de l'auné (aune).

— Oui, du hêtre d'auné !

— Je vous dis que c'est de l'auné et non du hêtre.

— Oui, .de l'auné de hêtre !

— Hêtre d'aimé, auné de hêtre, ce n'est pas tout cela qu'il me faut, c'est du hêtre tout court.

— Oui, du hêtre d'auné, de l'auné de hêtre !

— On ne peut rien vous faire comprendre ! Prenez votre argent et allez-vous-en, taureaux !

Depuis là quand on voulait parler d'une affaire embrouillée, on avait accoutumance de dire :

C'est comme le *bochho* (hêtre) d'auné  
Des taureaux de Clefcy.

Et puis le temps, à son tour, embrouilla tout; les jeunes estropièrent et émondèrent le dicton qui devint

Busons d'auné.  
Taureaux de Clefcy

Je vous disais que c'était bête. Ce n'est pas juste non plus : un buson est stupide et les gens de Clefcy ne montrèrent pas qu'ils l'étaient. Et puis, comme la langue des jeunes, la plume de ceux qui font les livres et les almanachs fourcha sûrement quand ils écrivirent que les Bussenates (Bussang) étaient les femmes les plus jolies et plus éveillées des Vosges ; c'étaient les Bohenates (Clefcy) qu'ils voulaient dire.

## *Lis bos à queue*

C'ir do ta où lis jens de notis besses, piantus et mwinres, iant édenés, tels dis bêtes, è lus seigneurs.

Cals dè Creux avant po mates lis mwènes de Saint-Die. çu que ne vut mi dire qu'ils feunssent moun minabes que lus voisins.

Mais zos lè scloffè de lû mahe tire, a z'avout trovè dis filos d'arjent is quelles lis hammes do bon Dû poutant grande devotio. Po n'è tiri revenouïe ils avant besè dis brès de lus bawés. Or çals-ci iant comme lis bourriques de Girameix que rwingat et châchat d'auchtant pus su l'évaleure qu'à lis chhirie dévétèje; pus qu'a li cromait de côs, moun de mine ils tirant.

Lis mwènes évisès chinjeunent do, mais bïn maugrè zas, de mode et, po émouchnèr dis vòlats aussi todus. ils lis dekiérennent libres de servitude. C'ir, po lis pores diales. lo drât d'ête mates de lû coyot de tire, de se faire payï lû trévèil, de mèrièr lus fées sna ête oblljis de lis faire pessèr das lo lé do seigneur et de poutèr, comme nobles et bourgwès dè ville, lis chavous fioslès è quoue das lo dos.

Do dérè évétèje-lè, trop sovat nid è veurmine, ils n'iant mi lo moun fis. Aussi, is hauts jos, lis pus guiorus se lis féant peini pa lus femmes et y malant ïn fûcho de ohimbe po avou pus balle quoue.

Lo maire, évo qwète dis pus bénis dina henchhis, dechhadeut ïn jo è Saint-Die po poutèr au Chapitre lis contributios dè parwesse - lis contributios solvées comme lo monde.

Lo sourer po tochi lè refaite, feut bïn obliji de pare longue évo cis jens de rïn, mais il deheut tot héant : «Que voulez-vous petits bos?» Lo maire sna s'espavatèr de svet benian, se retoneut. motrant lè quoue que li bettaït lis rès, répondeut: « Bos tant que vous voudrez. Monseigneur; mais n'oubliez pas que ce sont des bos à queue!»

Bos à queue: lis jens dè Creux ot drât d'ête fis do na-là que li è demourè.

## *Les bos à queue (têtards)*

C'était du temps où les gens de nos vallées, geignards et misérables étaient soumis, tels des bêtes, à leurs seigneurs.

Ceux de La Croix avaient pour maîtres les moines de Saint-Dié, ce qui ne veut pas dire qu'ils fussent moins minables que leurs voisins.

Mais sous l'écorce de leur mauvaise terre, on avait trouvé des filons d'argent auxquels les hommes du bon Dieu portaient grande dévotion. Pour en tirer revenu ils avaient besoin des bras de leurs paysans. Or ceux-ci étaient comme les bourriques de Gérardmer qui ruent et appuient d'autant plus sur l'avaloire qu'on les trique davantage ; plus on leur donnait de coups, moins de minerai ils tiraient.

Les moines avisés changèrent donc, mais bien malgré eux, de mode et, pour amadouer des serviteurs aussi récalcitrants ils les déclarèrent libres de servitude. C'était, pour les pauvres diables, le droit d'être maîtres de leur coin de terre, de se faire payer leur travail, de marier leurs filles sans être obligés de les faire passer dans le lit du seigneur et de porter, comme nobles et bourgeois de la ville, les cheveux tressés en queue dans le dos.

De ce dernier avantage, trop souvent nid à vermine, ils n'étaient pas le moins fiers. Aussi, aux jours de fête, les plus vaniteux se les faisaient peigner par leurs femmes et y mêlant une toupe de chanvre pour avoir plus belle queue.

Le maire, avec quatre des plus beaux ainsi attifés, descendit un jour à Saint-Dié pour porter au Chapitre les contributions de la paroisse - les contributions soulevées (?) comme lo monde.

Lo porcher pour touchi lè revenu, fut bien obligé de prendre langue (parler) avec ces gens de rien, mais il dit tout rechigné : «Que voulez-vous petits bos ?» Le maire sans s'épouvanter de pareille salutation, se retourna. montrant la queue qui lui battait les reins, répondit : « Bos tant que vous voudrez. Monseigneur; mais n'oubliez pas que ce sont des bos à queue !»

Bos à queue : les gens de la Croix-aux-Mines ont le droit d'être fiers de ce nom-là qui leur est resté.

## *La Rhime de l'abbé*

Page manquante !

TRADUCTION

## *La Rhime de l'abbé*

Un jeune abbé venait de donner son premier sermon. Était-il timide ? Était-il ignorant ? Je ne sais, mais il ne s'en était pas trop bien tiré. Tout le long de son sermon on aurait cru qu'il avait la gorge sèche et qu'il ne pouvait en sortir ses raisons qu'en raclant comme un poitrinaire.

Sur la porte de l'église, sa pauvre mère se dépitait et disait à un vieux curé qui l'écoutait :

— Le cher enfant, il avait la rhime (le rhume).

— Je veux bien le croire, répondit-il, mais ce n'était tout de même pas la rime poétique.

## *Lè source do Vat.*

Lis jens de Fiefelâ léguant d'in mâ vat que venit do coté de châ lus voisîs dè Kiéreuse. Il chhorait si duch qu'il sconait lis vèches das lis pétures et que lis femmes volant das lis airs comme dis para-plûs retonés. Il ir si frà que lo jau do kieuché, lè pore bête, ôt lè crate éjalâie. Lis paroles sitôt rechhies dè boche, iant prises et chéchant è tire comme dis giéços. A n'è trovait dis mouïaus dan lis bêches où lis femmes levant lû bwâie is angries dis euchhs où lis amours contant lû fiauves. Sibémol, lo chantre, è pânnant lo moté, n'è rémessait dis cherpéies piènes zos lo paio do curé et das lo confessionnal. (Je vos dirai echtôt in jo çu qu'erriveut quand elles dejaleunent). Vos passez quel énoïemat c'ir po lis Fiefelets.

Il n'y ôt tel remoûmat das lo vilèje que lo maire se radeut è pare l'évis de so conseil. In jo entî lis foutus hammes delibéreunent. Ils awant l'esprit si tadu que lû cervelle féjit et que tras fous pa chèque hure que pessait, ils iant forcis de quitter lè séance po n'aller se refrachhi l'étademat au cabaret. E lè fi lo pus éblant hôteut pa poure enne idée: «Lo val-là, qu'il deheut. draut rechhi d'in poiteu que se trove è quique leu pa dwa lè Kiéreuse. Il n'in do qu'è tâchi do lo trovèr po lo bouchi.» C'ir têt simple, comme vos voyis et ils s'ébaubeunent tortus de n'y avou mi séji pus têt.

Lo maire féeut do veni Fralipette, lo garde-champêtre, évo lo cantonnî Vifarjent «Vos n'allez, qu'il li deheut tocou haï dan vos, lo musé dwa lo vat. Vos hôterôs bîn pa rescatrèr lo poiteu d'où reuchhe svet chhorat. Quand vos l'éros trovè vos lo stoperôs évo dis pettes.»

Sna réjelvèr, valà lis dus vaulats dè commune, lo banwâ et lo vif, poitis évo chèqui in sech de mangues su lè spale. Tocou tonès dwa lè bihe que li modait lo nèz, ils érriveunent è lé Kiéreuse. In hamme à poubresse évo in chépe de strè, peurnit lo frachh su lè pièce. Ils li demandeunent:

— Je sos-tè co lan do grand chhorat ?

— Lo Graud-Cbhorat, c'a haut-tolà dan vos, l'euchh que vos voyis devî.

— Hein ! dehit Fralipette è Vifarjent, j'awâis-zor bîn deviné que je n'ian pus lan; enda in hévi je sétâis zor lo chhorat se resarrèr.

— Ça se comprad: lè poute n'a mi laje et il faut qu'il se rémwatleusse en diale po joï de rechhi fû.

Radus dan l'euch. où, éprès avou dechaji lus malosses, ils herquinant, arriveut ïn Kiéreuse que li deheut :

— Qu'os-ce que vos qwérit »

— Lo grand chhorat !

— Qu'os-ce que vos li vlôs ?

— Li bouchi lè gueule !

— Vos vlôs me bouchi lè gueule I Ah 1. vaudorus, chhlapans, vos n'ôs mi è faire è Chan Pitu ! »

Dehant cela, il deminje enne pânneure et se bote è lis soijs vigrusemat.

Sna demander d'explicatios, ils se haitennent de pare orâ, levant haut lis pettes, léchhant lû pettes.

Ils ne sot co mi rebotès de lû ébaubemat. Ça ne vos herquine mi tant broves jens; vos ôs jà deviné que lo Kiéreuse auquel ils s'awant édrassi se heuchit justemat lo Grand-Chhorat.



## *La source du vent*

Les gens de Fiefelâ souffraient d'un mauvais vent qui venait du côté de leurs voisins de la Kiéreuse. Il soufflait si fort qu'il écornait les vaches dans les pâtures et que les femmes volaient dans les airs comme parapluies retournés. Il était si froid que le coq du clocher, la pauvre bête, eut la crête gelée. Les paroles aussitôt sorties de la bouche étaient prises et tombaient à terre comme des glaçons. On en trouvait des tas devant les bassins où les femmes lavaient leur lessive, aux coins des portes où les amoureux content fleurette. Sibémol, le chantre, en balayant l'église, en ramassait des paniers pleins sous la chaire du curé et dans le confessionnal. (Je vous dirai peut-être un jour ce qui arriva quand elles dégelèrent). Vous pensez quel ennui c'était pour les Fiefelets.

Il y eut telle agitation dans le village, que le maire se décida à prendre l'avis de son conseil. Un jour entier, les édiles délibérèrent. Ils avaient l'esprit si tendu que leur cerveau fumait et que trois fois par chaque heure qui passait, ils étaient obligés de quitter la séance pour aller se rafraîchir l'entendement au cabaret. A la fin le plus intelligent finit par pondre une idée : « Ce vent-là, dit-il, doit sortir d'un trou qui se trouve quelque part par devers la Kiéreuse. Il n'y a donc qu'à tâcher de le découvrir pour le boucher. » C'était tout simple, comme vous voyez, et ils s'étonnèrent tous de n'y avoir pas pensé plus tôt.

Le maire fit donc venir Frâlipette, le garde-champêtre avec le cantonnier Vifargent. « Vous allez, leur dit-il, toujours marcher devant vous, le museau vers le vent; vous finirez bien par rencontrer le trou d'où sort pareil souffle. Quand vous l'aurez trouvé vous l'étoufferez avec des chiffons. »

Sans répliquer, voilà les deux agents de la commune, le bangard et le *vif*, partis avec chacun un sac de guenilles sur l'épaule. Toujours tournés vers la bise, qui leur mordait le nez, ils arrivèrent à la Kiéreuse. Un homme, en bras de chemise, avec un chapeau de paille, prenait le frais sur la place. Ils lui demandèrent :

— Sommes-nous encore loin du *grand chhorat* (grand souffle) ?

— Le Grand-Chhorat, c'est là-haut devant vous, la porte que vous voyez ouverte.

— Hein ! Disait Fralipette à Vifargent, j'avais bien deviné que nous n'étions pas loin; depuis un moment je sentais le souffle se resserrer.

— Cela se comprend : la porte n'est pas large et il faut qu'il se tasse en diable pour pouvoir sortir.

Arrivés devant la porte, où après avoir déchargé leurs chiffes, ils hésitaient, arriva un Kiéreussé qui leur dit :

— Que cherchez-vous ?

— Le grand chhorat !

— Que lui voulez-vous ?

— Lui boucher la gueule !

— Vous voulez me boucher la gueule ! Ah ! Vagabonds, chenapans, vous n'avez pas à faire à Jean Pitié ! »

Disant cela, il démanche un balai et se met à les rosser vigoureusement.

Sans demander d'explications ils s'empressèrent de détalier levant haut les pattes abandonnant leurs *pattes* (chiffons).

Ils ne sont pas encore revenus de leur étonnement. Vous ne le partagez pas bonnes gens, qui avez déjà deviné que le Kiéreusse auquel ils s'étaient adressés s'appelait justement le Grand-Chhorat.

## *L'air do jo*

Lis jens de Fiefelà ne sawant jmâ qwand qu'il fait se levèr pasqu'ils ne knachhant mi l'air do jo.

Ils n'alleunent das lis vilèjes voisies demandant tot poitou si pachhaine ne l'avout é vade. In malin li vadeut 'in jau. Comme ils pwatant détote, ils séjeunent tât d'in cô qu'ils awant révié èque et ils braièunent de lan: « Qu'os-ce qu'il mainje ? — De tout ! ». Valà tè mi qu'ils compeurneunent que lè bête mainjit dis stopes.

Ratrès chî zas ils n'y è bourreunent dan le nesquè lo cô.

Note ouhé, lo lendemain méti, ne revieut mi de chantèr. Aussitôt tout lè commune émarwâie, se lèveut. Ils iant ma fou bin aïhes d'avou trovèr svet réwail-méti. Ce. feut dîna trâs jos durant. Mais lo qwètrime lè bête ne chanteut pus; elle cravait de faim. Aussi notis jens ne se leveunent mi. Et d'étade, et de se retonèr das lû lé, dina trâs jonâies et trâs neuties: «Bon Dû! que lè neut a grande!» qu'ils se dehant ateur zas.

Dè bonhur que lè femme que wadait lo jau, pesseut das lo vilèje è bwèlant : L'air do jo a cravâie ! » et qu'ils se leveunent po n'aller wèr, ils érant aussi tortus cravè de faim das lû lè.

TRADUCTION

## *L'air du jour. (aube)*

Les gens de Fiefelâ ne savaient jamais quand il fallait se lever parce qu'ils ne connaissaient pas l'air du jour.

Ils allèrent dans les villages voisins demandant partout si personne ne l'avait à vendre. Un malin leur vendit un coq. Comme ils partaient avec, ils songèrent tout à coup qu'ils avaient oublié quelque chose et ils crièrent de loin : « Que mange-t-il ? — De tout ! » Voilà qu'ils comprirent que la bête mangeait des étoupes.

Rentrés chez eux ils lui en bourrèrent devant lui jusqu'au cou.

Notre oiseau, le lendemain matin, n'oublia pas de chanter. Aussitôt toute la commune émerveillée, se leva. Ils étaient ma foi bien aises d'avoir trouvé pareil réveil-matin. Ce fut ainsi pendant trois jours. Mais le quatrième la bête ne chanta plus ; elle crevait de faim. Aussi nos gens ne se levèrent pas. Et d'attendre et de se retourner dans leur lit, ainsi trois journées et trois nuits : « Bon Dieu ! Que la nuit est longue » se disaient ils entr'eux.

Par bonheur que la femme qui gardait le coq, passa dans le village en criant : « L'air du jour est crevé ! » et qu'ils se levèrent pour aller voir, ils auraient aussi tous crevé de faim dans leur lit.

## *Lè Lantine*

Enne neutie, dis étrinjes féounnent cour è Fiefelâ lo brut que lo feu ir è lè rivère.

Aussi, po lo stède, lo grand do rupt, évo dis séiots et dis stoués, lis Fiefelets coreunnent.

— Te ne vous rïn ?

— No! et ti ?

— Mi non pus !

Et ils demourant tortus tolâ bïn épételes. Ils y serant co s'il n'y avout mi trové ïn po avou pu d'idée que lis autes.

— Je ne serans rïn wèr, qu'il deheut, pusqu'il fait neut. Epoutèz enne lantine !

TRADUCTION

*La Lanterne*

Une nuit des étrangers firent courir à Fiefelâ le bruit que le feu était à la rivière.

Aussi, pour l'éteindre, le long du rapt, avec des seaux et des écopés les Fiefelets coururent.

— Tu ne vois rien ?

— Non ! Et toi ?

— Moi non plus !

Et ils restaient tous là bien embarrassés. Ils y seraient encore s'il ne s'en était pas trouvé un pour avoir plus d'idée que les autres.

— Nous ne pouvons rien voir, dit-il, puisqu'il fait nuit. Apportez une lanterne !

## *Lo bainiat de pids*

In sâ d'ênâie. lis jens de Fiefelâ peurnant in bainiat de pids das l'estang de Commune.

E fouchhe de feurguenèr das l'ove, ils maleunent si bin lus pids qu'ils ne venant pus au bout de lis retrovèr.

— Je te dis que l'aute-ci a lo mîn; je lo reknas pa lis inguiattes.

— Je te dis que c'a è mi; je lo vous pa lis srôts.

— Il n'in que mi, que redehit in aute po avou svette schmelle.

— Vos vos blousez tortus, que réjolvait in qwètrime, c'a lo mîn; il n'in in an que je ne m'ai mi levè lis pids et ça se vout bin.

Et de péci et de bwèlèr. Ils y gégrant co. Pa bonhur, in marchand de pouchhés pesseut.

— Etadèz. qu'il deheut, je vais vos lis demalèr.

E côs de chesseure il éhacheut è tochi das lè chhègnâie. Il fait wer notis jens pare ora - chèquei évo sis pids.

TRADUCTION

## *Le Bain de pieds*

Un soir d'été, les gens de Fiefelâ prenaient un bain de pieds dans l'étang de la Commune. A force de fourgonner dans l'eau, ils mêlèrent si bien leurs pieds qu'ils ne venaient plus à bout de les retrouver.

— Je te dis que celui-ci est le mien; je le reconnais par les onglons.

— Je te dis que c'est à moi; je le vois par les durillons.

— Il n'y a que moi ripostait un autre pour avoir pareille semelle.

— Vous vous trompez tous, répliquait un quatrième; il y a un an que je ne me suis pas lavé les pieds et ça se voit bien.

Et de récriminer et de braire

Ils y seraient encore. Par bonheur un marchand de cochons passa.

— Attendez, dit-il, je vais vous les démêler !

A coups de fouet il commença à taper dans l'assemblée. Il fallait voir nos gens prendre la fuite — chacun avec ses pieds.



## *Repicus de chados*

Il y avout enne paire d'énâies que lis grais ne denant pus rîn das lis champs de Fiefelâ. Lis spis n'iant mi putôt méurs qu'ils iant mainjis pa lis ouhés.

Lis jens avant bîn planté tôt poitot das lè saho dis manias tausès de strè. Mais lis spatz térias et malins avant fait lùs nids dedas. Ils iant do sas-là bîn pus è poutaie po maraudèr.

Aussi lo voyi venu, lis Fiefelets se demandant s'ils dwant co semèr.

Justemat lo boucher dè Kiéreuse pessait; ils l'éreuneut po li contèr lû effaire. Tôt de suite il compeurneut :

— Po épèchi lis ouhés de s'ébette su votis champs, qu'il li deheut, vos nos que d'y bolèr èque po li piquèr lis pettes; or il n'în rîn qu'ils doteunssent aughtant que lis chados. E lè Kiéreuse je n'è repiquas piè lis grais et ça nos réusse qu'il n'a mi de dire. Il faut trobîn d'édrasse po svelte beséie; mais vos pôs tocou éprovèr.»

Je n'ai mi besè de vos échhuri qu'ils teneunnt è motrèr qu'ils pant aussi bîn faire que lis Kiéreussés et qu'ils iant moun bêtes qu'a lis créit. Ils repiqueunnt do dis chados et si bîn s'y peurneunnt qu'il n'è manqueut mi in. Lo grai feut stofî, mais si vos awans vu lis bis houpots qu'ils onncnt è lè pièce, ce n'a mi non plus do vos dire. Si dis fous, vos tenaus è n'avou dè semace, ils sot tôt prêts è vos è jti menaut.

## *Repiqueurs de chardons*

Il y avait une paire d'années que les blés ne donnaient plus rien dans les champs de Fiefelâ. Les épis n'étaient pas plutôt mûrs qu'ils étaient mangés par les oiseaux.

Les gens avaient bien planté partout dans la saison des mannequins gonflés de paille. Mais les moineaux frondeurs et malins avaient fait leurs nids dedans. Ils étaient, delà sorte, bien plus à portée pour marauder.

Aussi, l'automne venu, les Fiefelets se demandaient s'ils devaient encore semer.

Justement le boucher de la Kiéreuse passait; ils l'arrêtèrent pour lui conter leur affaire. Tout de suite il comprit.

— Pour empocher les oiseaux de s'abattre sur vos champs, leur dit-il, vous n'avez que d'y mettre quelque chose qui leur pique les pattes; or il n'y a rien qu'ils craignent autant que les chardons. A la Kiéreuse nous en repiquons plein les blés et cela nous réussit qu'il n'est pas de dire. Il faut beaucoup d'adresse pour pareille besogne, mais vous pouvez toujours essayer. »

Je n'ai pas besoin de vous assurer qu'ils tinrent à montrer qu'ils pouvaient aussi bien faire que les Kiéreussés et qu'ils étaient moins bêtes qu'on les croyait. Ils repiquèrent donc des chardons, et si bien s'y prirent qu'il n'en manqua pas un. Le blé fut étouffé, mais si vous aviez vu les belles houppes qu'ils eurent à la place, ce n'est pas non plus de vous dire.

Si, des fois, vous teniez à en avoir de la semence, ils sont tout prêts à vous en offrir.

## *Po avou de l'ove*

E nonante-trâch, l'ênâie feut si chhachhe que touts lis bêches, lis peûts, lo rupt même de Fiefelâ mauqueunnet è lè fous; pus enne gotte d'ove das lo pays.

Lis Fiefelets iant si tados qu'ils chheppeunnet de veni éblants.

— Il n'in mi ê herquinèr, qu'ils deheunneunt, il nos faut absolutat trovèr mouïn d'avou è boure.»

Et, de Saint-Die, ils féunnet veni enne pompe.

Quand elle feut errivâie,

— Oû qu'il faut lè montèr ? demandeut l'ovrè que l'avout èmené.

— Montez-lè su lè pièce; elle serait bïn tola.

— Je ne vous mi lo peut ou lo gombé que draut forni l'ove.

—L'ove ? vos ne voyis mi l'ove ! mais si je n'awans, je n'éraus mi besè de vote pompe ?

TRADUCTION

## *Pour avoir de l'eau.*

En nonante-trois, l'été fut si sec que tous les bassins, les puits, le ruisseau même de Fiefelâ tarirent à la fois; plus une goutte d'eau dans le pays.

Les Fiefelets étaient si tendus qu'ils faillirent devenir intelligents.

— Il n'y a pas à hésiter, dirent ils ; il nous faut absolument trouver moyen d'avoir à boire ! »

Et, de Saint-Dié, ils firent venir une pompe.

Quand elle fut arrivée,

— Où faut-il la monter ? demanda l'ouvrier qui l'avait amenée.

— Montez-la sur la place; elle sera bien là.

— Je ne vois pas le puits on l'amas qui doit, fournir l'eau.

L'eau ? Vous ne voyez pas l'eau ! Mais si nous en avons, nous n'aurions pas besoin de votre, pompe !

## *Lis voleurs et lo curé*

Il n'y avout eunsequan è Fiefelâ enne pore vave qu'a heuchit Baubatte.

Elle se trovait bîn énoïe pasqu'elle avout ïn fe d'enne quinzaine d'énâies, ïu grand vangan dot elle ne pait joï et auquel elle ne savout quel mté li faire pare.

Elle s'avout jà revoiji è touts lis saints qu'elle knachhit, mais c'ir auchtant d'oraisos pedoûies. Das so depêtemat, elle ôt l'idée de s'édrassi é lè vuje do moté.

Marmosu, lo peintre, que teuchhit das lè chépalles, lè voyeut veni. il se haiteut de se coicbi dérî l'autel. Lè pore jeut è ghnos et se créant toi po lée, se boteut è prîr tôt haut : « Bonne Mère do fe do bon Dû, féis-me savou ô quelle professio que lo mîn pourrout bîn ête bon ! » Enne wé que senait dechhade do cil, répondeut : « Féis-è ïn voleur ! » Et lée, sna autremat s'ébaubi : « Comme ça se trove ! so père n'ir jà ïn et s'n onkia lo Chhmaroussu n'a co ïn aute. Il pourrout lo recodèr ! »

Et Baubatte toi agruse de l'évis qu'elle tenit de haut n'alleut évo so fe trovèr l'onkia Chhmaroussu. Quand l'aute-ci ôt vu lis brès redosès de so neveu, sis dôs è crechat et lo pou qu'il avout das lis mains, il deheut : « Ah ! Baubatte, je n'è fairos sûremat èque ! Je n'ai jmâ vu tant de bonnes marques su lo même sujet.

— Il a vrai, réwiewt Baubatte guioruse, que lo petiat là tînt trop bîn de mi ! »

Lè neutie è séwant, sna pus daji, Chhmaroussu mèneut so neveu trévêi. Po épwètèr ils voleunnent ïn sech de neus qu'ils épouteunnent das lè cémète è l'angrie do moté. L'onkia deheut : « Demoure équate do ta que je vais wer si n'ïn mouïn de debâchi lo pouchhé Kouïot. »

Chhmaroussu è voie, lo compéio se boteut, po pessèr lo ta, è cassèr dis neus. Or, Sibémol, lo chantre, venant sinèr lè retraite, feut pris d'espavate è oïant decraquèr das lè cémète. Il coreut è lè cure : « Monsû lo Curé, venis-è vitemat ! lo diale a dérî lè sacristie ? »

— Le diable, l'avez-vous aperçu ?

— Je ne l'ai mi boinè, mais je l'ai oï comme je vos vous, Monsû lo Curé. Il mastiait-zor dis os et ça denait-zor dis craquesses è faire horsi lis chavous.

— C'est bien, nous allons le chasser. Donnez-moi mon surplis avec le goupillon et prenez le pot d'eau bénite. Surtout ne manquez pas chaque fois que je dirai quelque chose, de répondre: ainsi soit-il.

— Wé, Monsû lo Curé, ainsi soit-il.»

Valà notis jens poitis, lo curé devant, Sibémol dérî, sarant lis fesses.

Do ta-là, Chhmaroussu ïr revenu évo lo pouchhé volé qu'il tenit pa lè pette. Quand il oïeut do brut, il se haiteut de se recoïï das l'angrie. Lo sech, lis voleurs et lè bête féant dina das l'ombre ïn micmac égreveinant. Lo cachât que ne compeurnit rïn è refaire, ne hôtait mi de wtlèr et de rûnèr: rû! rû! ouic! ouic! Lo curé desauviait bïn quelle bête c'ir, mais il savout aussi que lo diale prad sovat svette figure po trompèr lis jens. Aussi il n'ïr mi rechhuri et il ne s'èprechit qu'è haïant comme s'il avou jà braï sus lis brases de l'enfer. Ce feut do pus lan qu'il pôt qu'il se boteut è moïni s'n arpergès po lanci, tiès! tiès do ! de l'ove bénite sn lo chhè. Lo pouchhé. voyant das lo nar rmwèr lis grands brès blancs do curé doteut si duchc que d'ïn houû: houf! houf! il raieut sè pette de çalles do voleur, fonceut drâ dan le, atreut das lis jambes do curé et l'empouteut su so dos. Lo pore curé esquivaudè bréit tant qu'il pait: «Sibémol! Sibémol ! au secours ! le diable m'emporte ! »

Sibémol ne séjit wè è se belle évo lo diale; il avout revechhi l'ove bénite et peurnit orâ. Mais, têt è se sauvant, il ne revieut mi lè consigne et il répondent : «Ainsi soit-il, Monsû lo Curé ! »

## *Les voleurs et le curé*

Il y avait autrefois à Fiefelâ nue pauvre veuve qu'on appelait Baubatte.

Elle se trouvait bien ennuyée parce-qu'elle avait un fils d'une quinzaine d'années, un grand vagabond dont elle ne pouvait venir à bout et auquel elle ne savait quel métier faire prendre.

Elle s'était déjà recommandée à tous les saints qu'elle connaissait, mais c'étaient autant d'oraisons perdues. Dans son dépit, elle eut l'idée de s'adresser à la vierge de l'église.

Marmosu, le peintre, qui bricolait dans la chapelle, la vit venir. Il se hâta de se cacher derrière l'autel. La pauvre gent, à genoux et se croyant seule, se mit à prier tout haut : « Bonne Mère du fils du bon Dieu, faites moi savoir à quelle profession le mien pourrait bien être bon ? » Une voix qui semblait descendre du ciel répondit : « Faites-en un voleur ! » Et elle, sans autrement s'étonner : « Comme ça se trouve ! Son père en était déjà un et son oncle le Chhmaroussu en est un autre. Il pourra le recorder ! »

Et Baubatte toute joyeuse de l'avis qu'elle tenait d'en haut, s'en alla avec son fils trouver l'oncle Chhmaroussu. Quand celui-ci eut aperçu les bras retournés de son neveu, ses doigts à crochets et le poil qu'il avait dans les mains, il dit : « Ah ! Baubatte, nous en ferons sûrement quelque chose ! Je n'ai jamais vu tant de bonnes marques sur le même sujet. — Il est vrai, renvoya Baubatte glorieuse, que le petit-là tient beaucoup de moi ! »

La nuit en suivant, sans plus tarder, Chhmaroussu mena son neveu travailler. Pour débiter, ils volèrent un sac de noix qu'ils déposèrent dans le cimetière à l'angle de l'église. L'oncle dit : « Demeure à côté pendant que je vais voir s'il n'y aurait pas moyen de débaucher le cochon de Quirin. »

Chhmaroussu parti, le compagnon se mit pour passer le temps, à casser des noix. Or, Sibémol, le chantre, venant sonner la retraite, fut pris d'épouvante cri entendant craquer dans le cimetière. Il courut à la cure : « Monsieur le Curé, venez-vous-en vite ! Le diable est derrière la sacristie ! — Le diable ! L'avez-

vous aperçu ? — Je ne l'ai pas aperçu, mais je l'ai entendu comme je vous vois. Monsieur le Curé. Il masticait des os et cela produisait des craquements à faire hérissier les cheveux. — C'est bien; nous allons le chasser. Donnez-moi mon surplis avec le goupillon, et prenez le pot d'eau bénite. Surtout ne manquez pas, chaque fois que je dirai quelque chose, de répondre : ainsi soit-il.— Oui, Monsieur le Curé, ainsi soit-il. »

Voilà nos gens partis, le Curé devant, Sibémol derrière, serrant les fesses.

Pendant ce temps-là, Chhmaroussu était revenu avec le cochon volé qu'il tenait par la patte. Quand il entendit du bruit, il se hâta de se rencogner dans l'angle. Le sac, les voleurs et la bête faisaient ainsi dans l'ombre un micmac peu rassurant. Le cochon qui ne comprenait rien à l'affaire, ne cessait de gigoter et de grogner : Rû ! Rû ! Ouic ! Ouic ! Le curé distinguait bien quelle bête c'était, mais il savait aussi que le diable prend souvent pareille figure pour tromper les gens. Aussi il n'était pas rassuré et il ne s'approchait qu'en marchant comme s'il avait déjà foulé les braises de l'enfer. Ce fut du plus loin qu'il put qu'il se mit à manier son aspergés pour lancer, tiens ! Tiens donc ! De l'eau bénite sur le groupe. Le cochon voyant dans le noir remuer les grands bras blancs du curé, eut si peur que d'une secousse, houf ! Houf ! Il arracha sa patte de celle du voleur fonça droit devant lui, entra dans les jambes du curé et l'emporta sur son dos. Le pauvre curé épouvanté criait tant qu'il pouvait : « Sibémol ! Sibémol ! Au secours ! Le diable m'emporte ! » Sibémol ne songeait guère à se battre avec le diable; il avait renversé l'eau bénite et prenait la fuite. Mais, en se sauvant, il n'avait pas oublié la consigne, et il répondit : « Ainsi soit-il, Monsieur le Curé ! »



## *Lè chesse is zombâs*

C'ir chèque fous in grand hinhau das lo vilèje quand lè chesse is zombâs ir devîte è Fiefelâ. Justemat, a n'avout jmâ tant vu que l'ênâie là; ils féant éghnovèr lis bêtes et. lis jens. Ça n'allait do ête grand piéhi de lis dekabrer.

Comme de jeute lè premère bétoûie revenit au maire et is foutus hammes do conseil. Evo lus fusils bin égréchhis, ils ne pant manquèr de faire dis frachesses de malos, d'auchtant pus que lè révaudrie évo dis mochhias, dwet rébette lo gibê.

Dina heunchhis, ils séwant enne sate das lè montéie, quand, tôt d'in cô, in zombâ, lo pus bê sûremat de l'airie, veneut se poser su l'estomè do maire.

L'aute-ci, d'ebaubemat, s'érète et. n'osant heuchi, dotance d'espavatèr lè bête, lo moteur is autes évo so dô et li fait signe de tiri. Ils ne branstieunent mi; enne dechâje fouteut bès lo maire do ta que lo zombâ tirit dis ales.

## *La chasse aux taons*

C'était chaque fois un grand remue-ménage dans le village quand la chasse aux taons était ouverte à Fiefelâ. Justement on n'en avait jamais tant vu que cette année-là; ils faisaient endêver les bêtes et les gens. Cela allait donc être grand plaisir de les détruire.

Comme de juste la première battue revenait au maire et aux hommes importants du conseil. Avec leurs fusils bien graissés ils ne pouvaient manquer de faire des massacres de *malos*, d'autant plus que la ravauderie (le menu peuple), avec des émouchoirs, devait rabattre le gibier.

Ainsi équipés, ils suivaient une sente dans la montagne, quand, tout à coup, un taon, le plus beau sûrement de l'espèce, vint se poser sur l'estomac du maire. Celui-ci, d'étonnement, s'arrête, et n'osant appeler de crainte d'épouvanter la bête, le montre aux autres avec son doigt et leur fait signe de tirer. Ils ne balancèrent pas ; une décharge jeta bas le maire pendant que le *zombâ* tirait des ailes.

## *Troze è lè dozaine*

Lis saïrs de Fiefelâ awant, po lè fnau, fait reveni enne dozaine de réfilattes. Ils passant bin n'avou chéqui enne pasqu'ils s'awant comptés : ti et mi fait ïn, duss, trâch, . . . dina nesquè doze.

Lis réfilattes évant, chéqui sauteut su enne. Mais lo moun boliant n'ôt poit. «Tiès. comat que ça se fait ? j'os portant bin compté. Rèhachas wer: ti et mi fait ïn, duss, ... ; je sos doze; il n'ïn doze pires; je drans tortus ête srevis et portant!» Pus qu'ils réhachant, pus qu'ils s'èbroïant et tortus hanquant tola, ïn dô das lè boche, qwérant das lû tèle lè raho d'ïn svet mystère.

In Kièreusse pesseut; ils li conteunent lû pone. «Bolèz chèque vote dô das lè mouze et comptez lis poiteus» qu'il li deheut è motrant èqne qu'ïn bû mau épris avout léchhi cherre das lè route. Chèque l'escouteut è repoutant aussitôt éprès, tant il ïr effairi, so dô è sè boche. Mais dina ils pônnent comptèr troze poiteus.

TRADUCTION

## *Treize à la douzaine*

Les faucheurs de Fiefelâ avaient, pour la fenaison, fait revenir une douzaine de pierres à aiguiser. Ils pensaient bien en avoir chacun une parce qu'ils s'étaient comptés : toi et moi fait un, deux trois, . . . ainsi jusqu'à douze.

Les pierres étant arrivées, chacun saute sur une. Mais le moins agile n'en eut point. « Tiens, comment cela se fait-il ? Nous avons pourtant bien compté. Re commençons voir : toi et moi fait un, deux... nous sommes douze ; il y a douze pierres ; nous devrions tous être servis et pourtant !... » Plus ils recommençaient, plus ils s'embrouillaient, et tous restaient là, un doigt dans la bouche, cherchant dans leur tête la cause d'un tel mystère.

Un Kiéreuse passa; ils lui contèrent leur peine. « Mettez chacun votre doigt dans la *mouïse* et comptez les trous » leur dit-il en montrant quelque chose qu'un bœuf mal éduqué avait laissé tomber dans la route. Chacun lui obéit en rapportant ensuite, tant il était affairé, son doigt à sa bouche. Mais de la sorte ils purent compter treize trous.

## *Lè kioche de Fiefelâ*

Lis Fiefelets awant echtè enne kioche nuve. Quand elle feut au kieuché, évo raho, ils se deheunent: «Il faut lè mainéji; ça cote, trop groû è répiéci. D'in aute cote, é ne lè sinant mi, a ne risque, mi de sboulèr lo kieuché. Ça do tout profit de lè léchhi au repos.»

Comme ils dotant co que lo vat, é lé bransliant, ne lè féousse danguèr, ils réchhureunent solidemat évo dis coudes.

Bîn dis éniâies elle demourent dina, et, si tranquille elle ir, que lis wesses féounnent lû nid dedas.

Quand lis jens de Fiefelâ sonnent lè chose, il y ot grand hahh das lo vilèje.

« Lis bêtes-là vot ébimèr note kioche ! Comat lis chessi ? E fouchhe de qwère, ils conveneunent qu'il n'y avout qu'é brelèr lo moté

Çu qu'ils féounnent.

TRADUCTION

## *La cloche de Fiefelâ*

Les Fiefelets avaient acheté une cloche neuve. Quand elle fut au clocher, avec raison, ils se dirent : « Il faut la ménager; cela coûte trop cher à remplacer. D'ailleurs, en ne la sonnant pas, on ne risque pas de renverser le clocher. C'est donc, tout bénéfique de la laisser au repos. »

Comme ils craignaient encore que le vent, en l'agitant, ne la fasse tinter, ils la fixèrent solidement avec des cordes.

Bien des années elle resta ainsi, et, si tranquille elle était, que les guêpes firent leur nid dedans.

Quand les gens de Fiefelâ surent la chose, il y eut grande émotion dans le village. « Ces bêtes-là vont abîmer notre cloche ! Comment les chasser ? » A force de chercher, ils convinrent qu'il n'y avait qu'à brûler l'église. Ce qu'ils firent.

## *In Vouïèje è Péris*

C'ir l'éuâie de l'expositio. Tôt lo monde corait bès-la po wer; lis vilèjes se veudant, a z'éraut dit enne malédie.

— Il nos faut poidé, poiti aussi, que deheut ïn méti Colas dè Boratte è so frère Françwès dè Skièfcé. Valà bonne pèce que note cousi Bitisse, qu'à cordonnê è Péris, nos dit de n'allèr lo wèr; c'a lo momat ou jmâ de faire lo vouïèje. Il ne nos è coterait que lo chemi de fi. Bitisse serait bïn aihe, et nos aussi, de nos remouï lè gargolatte et de nos peurmenèr è l'expositio.»

Valà do notis jens è voie. Lo grand do chemi :

— Bon Dieu ! que c'a lan ! dehit Colas. Je n'érâis jmâ creu que lè tire sosse si grande, régremmait Françwès.

Enfi ils érriveunent. Mais, das ïn svet chhè de jens. ils se pedeunent de vue tot d'suite.

— Haille ! Haille ! passeut Colas, je lo r'troverâi chî lo cousi.

— Haille ! haille ! passeut Françwès, je nos rewèros chî Bitisse.

Ils ne sawant mi l'édrasse, mais quand a z'è enne longue. ... Ils awant jà stu è Saint-Die et ils ne s'y awant jmâ pedus.

Colas, pa lè rue, n'allait do tôt po le.

Il ir si drôlemat henchhi évo so bonat et sè blaude, que lo monde s'éretait, émochhni. Et il marmouït ateur sis dats :

— Qu'os-ce qu'ils ot è rire dina, lis d'indos-là ?

Ce feut co pé quand il ôt demandé è ïn jenne hamme :

— Vous ne pourriez pas, effet de votre bonté, m'enseigner où reste le cousin Bitisse ?

— Non, mon brave, mais j'ai des amis qui le connaissent. »

Et il féeut signe è ïn aute que pessait, pis è ïn aute. Ils feunent tôt enne dizaine de jennes sujets, que se dehant tortus dis émis de Bitisse, et que menant lè Boratte è peurnant dis golâies.

— Comme c'est encore loin, qu'ils hôteunent pa li dire, nous ferions peut-être bien de boire un coup.

— Ce n'a ma fou mi de refus, deheut Colas, j'ai co dè femâie do chemi de fi pié lè gouje et ça tire è lapèr.

Ils atreunent do das in café et Colas demandeut, è patwès, è lè femme que srevit :

— Vos pourrans-tè nos denèr dus anglaises de bire ?

— Tant que vos vourôs ! qu'elle répondent de même.

— Tiès! vos sôs do dis Vosges ?

— Je lo crais bin ! tout çu qu'il n'in de pus Vosges ! je seus de Jiramè.

— Vos venis de Jiramè ! Valà bin mè chance !

— Tôt è hablant, lè Jiraumhatte ne pedait mi lè tôie de l'œu, et lis anglaises aussitôt veudes revenant piènes. Voyant telle decâsse. Colas passait : « C'a comme châ nos: chéqui paie sè tonâie.»

Mais valà qu'éprès avou bin bu, toutes sis novalles knachances se botat è rechhi, po enne raho ou po enne aute.

Quand Colas se voyeut tôt po le dan svelte chhâle è payi, il demandeut :

— Qu'os-ce que ça vut dire ? ils ne revenat mi ?

— Oh! vos ne lis rewérôs jmâ, répondeut lè Jiraumhatte. Ils ne knachhat mi pus vote cousi que je ne lo knas mi-môme. Ils vos léchhat tout è payi. C'a in tour de Pérís qu'ils vos ot jwé.

— Il n'in mi de quoi crièr, deheut Colas sna se démontèr; j'ai po payi. Et, comme j'ai co sau, époutèz-é co enne.»

Elle dechhad è lè cave. Aussitôt mè Boratte freume l'euchh déri lée, et, quand elle vut rechhi, il brait è trévi lè piainche: «Vos savous lis tours de Pérís; mais l'aute-ci vos ne lo knachans zor co mi; ce n a portant in de Jiramè! »

Et, léchhant lè pore jent se lamentèr das sè cave, il se haiteut de pare pidole è so to.

Il n'alleut, il n'alleut pa dis rues et dis pièces éco dis rues. Il n'osait pus rin demandèr è pachhaine et il se trovait pedu comme enne filère das lis peinâtes.

Il ériveut dina das in grand meix pianté d'arbes, où brôma de monde se peurmenait. Et comme il wandlait aussi tolà bin énoi, valà qu'il surwè, récripotè su in banc', qui as ce ? Françwès, so frère, lot bonnemat !



Lo pore Françwès! il avout pedu so bonat, sè balle blaude ir dekésàie ! et il ir tôt dehaus. Et sè mine? mon Dû, quelle mine pituse qu'il avout !

— C'a ti Françwès ? Comme te valà boté ! Oû que t'es stu te fourrèr ?

— Kouhe-te ! j'ai stu bétu et j'ai risqué d'ète twè. J'os chou. Colas, das ïn leu de sauvèjes.

— Je n'ai wè évu pus de chance que li, mais j'ai sévu m'è tiri sna léchhi dis piemmes. Conte-me wèr t'n affaire.

— Eprès s'avou pedu, j'ai haï tocou drâ dan mi è qwérant lè botique de Bitisse. Au-desus d'ïn euchh, j ai vu toi d'ïn cô gangui enne grande botte. Je me dis : C'a echtô bïn tolà. Je pus tocou allèr po wèr. Et valà que je me trove das ïn grand méguési pié de monsûs et de démes; lis ïns éprovant de se chaussi, lis autes tonant è l'èronde.

E me voyant, emme demhale se bote è rire et me demande :

— Monsieur désire ?

— Je voudrais voir Bitisse, que je répons.

— Bitisse ? vous voulez dire le patron ?

— Si le patron c'est Bitisse, c'est lui que je veux.

— C'est par là ! allez !

Elle devî enne poûte è riant tocou et m'y bousse. Je monte ïn escalî; pa ïn guinchenat, je vous ïn individu qu'écrit : ce n'a mi lo cousi. Je monte pus haut; tout a fremè. Je taque, je heuche: Bitisse! rïn! Enfi, è fouchhe d'éprovèr, je joie de devir ïn euchh. Je seus das enne balle chambre évo dis tépis comme au moté dis riguiaux fleuris, dis fauteuils, ïn lé qu'a z'éraut dit enne autel, - mais pachhaine. ((Mâtin! que je me passe, ça fière enne caille châ le, mais il a tôt de même bïn loji lo cousi. Il vè ète ébaubi quand il mpe trouverait toci è ratrant». Je m'échhâis das ïn fauteul où quej'éfonce nesquè lo vate et, en étadant. je rôte mis solès de keu et j'élemme enne pipe.

J'ôie haï et je me réjôie jà dè meuchhe que vè faire Bitisse. C'a enne femme que se moteur; elle lâche enne skraiesse et se sauve. Mais elle ne daje mi de reveni évo trâs sujets et tortus me chéhat su lo dos.

— Ah ! le salaud ! Ah ! le cochon ! qu'elle bwèlait-zor, il a abîmé mon tapis avec ses sales ribouis; il a promené ses pattes infectes sur mon canapé; il a constellé mon parquet. Tiens! tiens! voilà pour t'apprendre à vivre I »

A m'éveule de còs de poig, a me défonce è còs de pid, à me chhlèfe fû. Je n'ai mi évu lo ta de dire ïn mot que je me trove au defus d'ïn escalî.- Je ne m'y édaje mi. Mais a fait svet sinau das lè mauho que tous lis euchhs se deviat; dis jens éprovat de m'érètèr; je fonce comme ïn toré das lè rue. Mais ce n'ior mi fait; enne demé-hure au moun, j'ai stu kersè: «Au voleur! à l'assassin!» et je ne seus co mi réchhuri. Te me vous-tè è priho! Si te vus me craire, Colas, je ne nos édajeros mi toci; quand je nos éros retrouvès. je paros lo chemi de fî et je rateurros châ nos.»

Valà do notis jens è gangui è lè reqwèse dè gare. Ils onnent lè chance de cherre desus sna novalle éhoque. Mais, quand ils vlonnent atrèr, ïn employé li deheut, è guinichant dwa lis pettes de Françwès :

— Les chiens n'entrent ici que tenus en laisse !

— En laisse? qu'os-ce que ça vu dire, Colas ?

— Que t'as lode! en laisse, ça vu dire chaussi ! »

Il faïeut do retonèr po kwère chaussure. Mais, comme ils n'osant pus atrèr châ lis cordonnîs, ils haïeunnent co bïn enne hure po trovèr ïn Auvergnat que vadaït dis solès de bô.

Comme ils praquant chéqui lû patwès, ce ne feut mi moïnre éfaire de s'étade. En fî, éprès avou bïn tasticotèr, ils hauteunnent pa se compare et se botèr d'accord. Et ils joïeunnent de reveni.

Il n'ïn que poïtat è Péris évo dis solès de bô et que n'è revenat bottés. Po Françwès dè Skièche, ce feut lo contraire. Mais quand a li demandait dis novalles de sis solès de keu, il répondait maugrassu :

— Ils sot è l'expositio !

## *Un voyage à Paris*

C'était l'année de l'exposition. Tout le monde courait là-bas pour voir; les villages se vidaient; on eût dit une maladie.

— Il nous faut pardi partir aussi, dit un matin Colas de la Boratte à son frère François de la Skièche. Voilà longtemps que notre cousin Bitisse, qui est cordonnier à Paris, nous dit d'aller le voir ; c'est le moment ou jamais de faire le voyage. Il ne nous en coûtera que le chemin de fer. Bitisse sera bien aise, et nous aussi, de nous remouiller la *gargoulatte* et de nous promener à l'exposition. »

Voilà donc nos gens en route. Le long du chemin :

— Bon Dieu ! Que c'est loin ! Disait Colas.

— Je n'aurais jamais cru que la terre fût si grande, grognait François.

Enfin ils arrivèrent. Mais, dans telle foule de gens, ils se perdirent de vue tout de suite.

— Haille ! Haille ! pensa Colas, je le retrouverai chez le cousin.

— Haille ! Haille ! pensa François, nous nous reverrons chez Bitisse.

Ils ne savaient pas l'adresse, mais quand on a une langue.... Ils avaient déjà été à Saint-Dié et ils ne s'y étaient jamais perdus.

Colas, par la rue, allait donc tout seul. Il était si drôlement affublé avec son bonnet et sa blaude que le monde s'arrêtait amusé. Et il marmottait entre ses dents :

— Qu'est-ce qu'ils ont à rire ainsi, les dindons-là ? »

Ce fut encore pis quand il eut demandé à un jeune homme:

— Vous ne pourriez pas, effet de votre bouté, m'enseigner où reste le cousin Bitisse ?

— Non, mon brave, mais j'ai des amis qui le connaissent. »

Et il fit signe à un autre qui passait, puis à un autre. Ils furent bientôt une douzaine de jeunes drôles, qui se disaient tous des amis

de Bitisse, et qui menaient la Boratte en prenant des goulées (de rire).

— Gomme c'est encore loin, finirent-ils par lui dire, nous ferions peut-être bien de boire un coup.

— Ce n'est ma foi pas de refus, dit Colas; j'ai encore de la fumée du chemin de fer plein la gorge et cela me tire à lamper. »

Ils entrèrent donc dans un café, et Colas demanda, en patois, à la femme qui servait :

— Pourriez-vous nous donner deux *anglaises* de bière ?

— Tant que vous voudrez ! Répondit-elle, de même.

— Tiens! vous êtes donc des Vosges ?

— Je le crois bien ! Tout ce qu'il y a de plus Vosges : Je suis de Gérardmer.

— Vous venez de Gérardmer ! Voilà bien ma chance !

Tout eu causant, la Giromhatte ne perdait pas la table de l'œil, et les anglaises aussitôt vides revenaient pleines. Voyant telle consommation. Colas pensait : « C'est comme chez nous : chacun paie sa tournée. »

Mais voilà qu'après avoir bien bu, toutes ses nouvelles connaissances se mettent à sortir pour une raison ou pour une autre.

Quand Colas se vit tout seul devant pareille échelle (de chiffres) à payer, il demanda :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? ils ne reviennent pas ?

— Oh ! Vous ne les reverrez jamais, répondit la Giromhatte. Ils ne connaissent pas plus votre cousin que je ne le connais moi-même. Ils vous laissent tout à payer. C'est un tour de Paris qu'ils vous ont joué.

— Il n'y a pas de quoi pleurer, dit Colas sans se démonter; j'ai pour payer. Et, comme j'ai encore soif, apportez-en encore une.

Elle descend à la cave. Aussitôt ma Boratte ferme la porte derrière elle, et, quand elle veut sortir, il crie à travers la planche : « Vous savez les tours de Paris ; mais celui-ci vous ne le connaissiez pas encore; c'en est pourtant un de Gérardmer ! »

Et, laissant la pauvre gent se lamenter dans sa cave, il se hâta de prendre la fuite à son tour.

Il alla, il alla par des rues et des places encore des rues. Il n'osait plus rien demander à personne et il se trouvait perdu comme une araignée dans les effilures.

Il arriva ainsi dans un grand jardin planté d'arbres, où beaucoup de monde se promenait. Et, comme il flânait aussi là bien ennuyé, voilà qu'il aperçoit, recroquevillé sur un banc, qui est-ce ? François son frère, tout bonnement !

Le pauvre François ! il avait perdu son bonnet, sa belle blaude était déchirée et il était pieds nus. Et sa mine ! Mon Dieu, quelle mine piteuse il avait !

— C'est toi, François ? Comme te voilà arrangé ! Où as-tu été te fourrer ?

— Tais-toi ! J'ai été battu et j'ai risqué d'être tué. Nous sommes tombés, Colas, dans un pays de sauvages.

— Je n'ai guère eu plus de chance que toi, mais j'ai su m'en tirer sans laisser de plumes. Conte-moi voir ton affaire.

— Après t'avoir perdu, j'ai marché toujours droit devant moi en cherchant la boutique de Bitisse. Au-dessus d'une porte j'ai vu tout à coup pendiller une grande botte. Je me dis : C'est peut-être bien là. Je peux toujours entrer pour voir. Et voilà que je me trouve dans un grand magasin plein de messieurs et de dames ; les uns essayaient de se chausser, les autres tournaient autour.

En me voyant une servante se met à rire et me demande :

— Monsieur désire ?

— Je voudrais voir Bitisse, que je répons.

— Bitisse ? vous voulez dire le patron ?

— Si le patron c'est Bitisse, c'est lui que je veux.

— C'est par là ! Allez !

Elle ouvre une porte en riant toujours et m'y pousse. Je monte un escalier ; par un guichet, je vois un individu qui écrit : ce n'est pas le cousin. Je monte plus haut ; tout est fermé. Je frappe, j'appelle : Bitisse ! Rien ! Enfin, à force d'essayer, je parviens à ouvrir un huis. Je suis dans une belle chambre avec des tapis comme à l'église, des rideaux fleuris, des fauteuils, un lit qu'on eût dit un autel, — mais personne. « Mâtin ! Que je pense, cela pue un peu chez lui, mais il est tout de même bien logé, le cousin. Il va être

ébaubi quand il me trouvera ici en rentrant. » Je m'assieds dans un fauteuil où j'enfonce jusqu'au ventre, et, en attendant, j'ôte mes souliers et j'allume une pipe.

J'entends marcher et je me réjouis déjà de la mine que va faire Bitisse. C'est une femme qui se montre ; elle pousse un cri et se sauve. Mais elle ne tarde pas de revenir avec trois drôles et tous me tombent sur le dos.

— Ah! le salaud ! Ah ! Le cochon ! Qu'elle *bwailait*, il a abîmé mon tapis avec ses sales ribouis ; il a promené ses pattes infectes sur mon canapé, il a constellé mon parquet. Tiens ! Tiens ! Voilà pour t'apprendre à vivre ! »

On m'aveugle de coups de poing, on me défonce à coups de pied, on me traîne dehors. Je n'ai pas eu le temps de dire un mot que je me trouve au bas d'un escalier. Je ne m'y attarde pas. Mais on fait tel tapage dans la maison que toutes les portes s'ouvrent ; des gens essaient de m'arrêter ; je fonce comme un taureau et me voilà dans la rue. Mais ce n'était pas fini ; une demi-heure au moins j'ai été poursuivi : « Au voleur ! À l'assassin ! » Et je ne suis pas encore rassuré. Me vois-tu en prison ! Si tu veux me croire, Colas, nous ne nous attarderons pas ici ; quand nous nous serons retrouvés, nous prendrons le chemin de fer et nous rentrerons chez nous. »

Voilà donc nos gens à déambuler à la recherche de la gare. Ils eurent la chance, de tomber dessus sans nouvel accident. Mais, quand ils voulurent entrer, un employé leur dit, en louchant vers les pattes de François :

— Les chiens n'entrent ici que tenus en laisse ! »

— En laisse ? Qu'est-ce que cela veut dire, Colas ?

— Que tu es stupide ! En laisse, cela veut dire chaussé. »

Il fallut donc retourner pour chercher chaussure. Mais, comme ils n'osaient plus entrer chez les cordonniers, ils marchèrent encore bien une heure pour trouver un Auvergnat qui vendait des sabots. Comme ils parlaient chacun leur patois, ce ne fut pas moindre affaire de s'entendre. Enfin, après avoir bien discuté, ils finirent par se comprendre et se mettre d'accord. Et ils purent revenir.

Il en est qui partent à Paris en sabots et qui en reviennent bottés. Pour François de la Skièche ce fut le contraire. Mais quand

on lui demandait des nouvelles de ses souliers, il répondait irascible :

— Ils sont à l'exposition !

## *Lo vi do curé*

Lo tané do curé de Fiefelâ ne colait pus. Il ir trop pore po lo faire répi, mais il li veneut enne bonne idée. In dimoije il deheut è sis paroissîns: «Broves jens. mo tané a veu. Mais je sais que vos ôs fait veni trop bîn do vi po lis odes. Comme vos ne sôs mi rwétants, vos ne vourôs mi do ta que vos godaillerôs que votre curé mainjeusse châ. Aussi j'ai passé que vos ne serans mi crouants po me n'époutèr tortus ïn pot po répi mo tané. Il n'é coterait wè è chéqui et ça me ferait brôma do bîn. Je praïrai lo bo Dû qu'il vos lo radeusse ! »

Is deheunnent tortus: « Lo curé è raho! Il prêche si bîn que ça lo moun qu'a li remouïeusse lè gouje de ta è aute.»

Et lis valà n'allant évo chéqui lû pot dwa lè cave do curé.

Il n'y ot ïn pus malin que se deheut : « Je serais bîn bête de denèr mo vi au curé. Je vais li poutèr enne crouque d'ove. Das lo chhè il ne s'è darait mi de wade!»

Lo tané pié, lo curé tot réjoï n'alleut boter lè skièche. Il feut bîn ébaubi de wer qu'il ne colait que de l'ove.

Ils awans évu tortus lè même idée !



TRADUCTION

## *Le vin du curé.*

Le tonneau du curé de Fiefelâ ne coulait plus. Il était trop pauvre pour le faire remplir, mais il lui vint une idée. Un dimanche il dit à ses paroissiens : « Braves gens, mon tonneau est vide. Mais je sais que vous avez fait venir beaucoup de vin pour la fête. Comme vous n'êtes pas regardants, vous ne voudrez pas, pendant que vous godaillerez, que votre curé mange sec. Aussi j'ai pensé que vous ne seriez pas hésitants à m'en apporter tous un pot pour remplir mon tonneau. Il n'en coûtera guère à chacun et cela me fera beaucoup de bien. Je prierai le bon Dieu qu'il vous le rende ! »

Ils dirent tous ! « Le curé a raison ! Il prêche si bien que c'est le moins qu'on lui remouille la gorge de temps à autre. » Et les voilà allant avec chacun un pot vers la cave du curé.

Il y en eut un plus rusé qui se dit : « Je serais bien bête de donner mon vin au curé. Je vais lui porter une cruche d'eau. Dans la quantité il ne s'en donnera pas de garde ! »

Le tonneau plein, le curé tout réjoui alla mettre la clanche. Il fut bien étonné de voir qu'il ne coulait que de l'eau.

Ils avaient tous eu la même idée !

## *In naufrèje.*

Lis Fiefelets avant oï pâlèr dis vaisseaux comme de grandes bwetes que n'allant su l'ove. Lis malins do villèje se consulteunent et il feut décidèr que zas aussi se darant lo piéhi d'enne kerse su l'estang dè commune

Do lo dîmoije è séwant dan toute lè commune échhodâie, ils boussat enne kive è l'ove, monta trâchs dcdas et hâi do ! è côs de rème nesquè le moitant do gombé. Çà n'allait lo meux do monde et notis jens biandant d'aihe.

Mais ils witlant trop; aussi lè kive furbauchheit têt d'in cô et chhloup lis valà comme dis bos è barbolèr das lè wècbhe. Çu qu'avout lo lpus de romœu se récrecheut è enne cochhe de sauce do ta que lis autes s'écipotent èprès le.

Ils demourant padus tolà comme in chhé de gnernouilles, quand çu que tenit lè cochhe se boteut è bwèlèr: « Je lâche ! » El lis autes de répondre : « Skepc das tis pettes! » Beurdofe! de nové das lo gombé! Je ne serâis pus vos dire kemat qu'ils n'è rechheunent.

TRADUCTION

## *Un naufrage.*

Les Forfelets avaient entendu parler des vaisseaux comme de grandes boîtes qui allaient sur l'eau. Les malins du village se consultèrent et il fut décidé qu'eux aussi se donneraient le plaisir d'une course sur l'étang de la commune.

Donc le dimanche en suivant devant toute la commune en effervescence, ils poussent un saloir à l'eau, montent trois dedans et hâie donc ! À coups de rame jusqu'au milieu de la mare. Cela allait le mieux du monde et nos gens s'exclamaient d'aise.

Mais ils gigotaient trop ; aussi le saloir bascula tout à coup et chhloup ! Les voilà comme des crapauds à barboter dans la flaque. Celui qui avait le plus d'énergie se raccrocha à une branche de saule pendant que les autres se cramponnaient à lui.

Ils demeuraient pendus là comme un chapelet de grenouilles, quand celui qui tenait la branche se mit à crier : « Je lâche ! » Et les autres de répondre ; « Crache dans tes pattes ! » Beurdofe ! de nouveau dans la mare ! Je ne peux plus vous dire comment ils en sortirent.

## *Po sauvèr lis grais*

In Forfelet revenant dis champs répouteut enne mahe novalle au vilèje; lis grais n'allant è l'air. Et chéqui de cour po wer.

C'ir bïn vrai que lo vat è sofiant su lè stadoûie dis grais lis féit bochèr, lis crusit et lis remouait comme s'il poiti détote.

Que faire? Lis pus èvisés, po sauvèr lus fonâies coreunent qwère dis madrîs el dis pites qu'ils crebeunent su lus champs Dina lo grai demourent pris, mais il peurent au leu de méuri. Quelle misère, épès avou pris tant de pone !

TRADUCTION

## *Pour sauver les blés*

Un Forfelet revenant des champs, rapporta une mauvaise nouvelle au village ; les blés s'en allaient à l'air. Et chacun de courir pour voir.

C'était bien vrai que le vent en soufflant sur la surface des blés les faisait gonfler, les creusait et les remuait comme s'il partait avec.

Quoi faire ? Les plus avisés pour sauver leurs fournées, coururent chercher des madriers et des perches qu'ils croisèrent sur leurs champs. Ainsi le blé demeura pris, mais il pourrit au lieu de mûrir. Quelle misère, après avoir pris tant de peine !

## *Po in sou*

Lis gens de Frâgombé oïeunent pâlèr in mèli qn'in touriste avout léchhi cherre so déré sou das lè ma.

L'énonce de telle pi te éfohneut tout lo vilèje. Comat s'y pare po repochhi lo sou-là ?

Ils ne feunent mi bonne pèce è kwère. Evo dis séillots et dis trouandes ils coreunent veudi lè ma. Das moun d'enne hure ce feut fait.

Ils ne troveunent mi lo sou, ou bïn çu que boteut lo dô desus n'è chhalmoteut mi mot.

Et lis valà bïn énoïs: ils awant pedu lus pones. ils n'awant pu de ma et d'ove po lè répi. Or Frâgombé sna sè ma éco enne caille so peurtac, qu'os-ce que seraut Frâgombé? Lè saho revenoûie pus de revenoûies évo lis bonnes vèches è laicé qu'aimât de rmi dan in gombé! Mon Dû ! qu'os-ce que je vos deveni ?

Mais lo pus soulo deheut lot d'in cô : «De l'ove! vos kwèris de l'ove? n'allez châ lis marchands de vi, ils n'ot tocou enne laje provisio d'évance po lè saho.» Ils lo sawant bïn tortus, mais das lû hahh ils l'awant révié. Ils coreunent do is caves. Ils y troveunent tant d'ove qu'ils n'onnent co de rêchhe éprès avou répi lû gombé. Mais enda tolà çalle dé ma è tocou wadè in got de tané.

TRADUCTION

## *Pour un sou.*

Les gens de Frâgombé entendirent parler un matin qu'un touriste avait laissé tomber son dernier sou dans le lac.

L'annonce de telle perte révolutionna tout le village. Comment s'y prendre pour repêcher le sou-là ?

Ils ne furent pas longtemps à chercher. Avec des seaux et des *trouandes* (louches à lessive) ils coururent vider le lac. Dans moins d'une heure ce fut fait.

Ils ne trouvèrent pas le sou, ou bien celui qui mit le doigt dessus n'n souffla mot.

Et les voilà bien ennuyés : ils avaient perdu leurs peines, ils n'avaient plus de lac ni d'eau pour le remplir. Or, Frâgombé sans son lac encore un peu son *peurtac* (fromage outre passé), qu'est-ce que serait Frâgombé ? La saison revenue, plus de revenus avec les bonnes vaches à lait qui aiment de ruminer devant une mare. Mon Dieu ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?

Mais le plus ivrogne dit tout à coup : « De l'eau ! Vous cherchez de l'eau ? Allez chez les marchands de vin; ils en ont toujours une large provision d'avance pour la saison. » Ils le savaient bien tous, mais, dans leur émoi, ils l'avaient oublié. Ils coururent donc aux caves. Ils y trouvèrent tant d'eau qu'ils en eurent encore de reste après avoir rempli leur mare. Mais depuis là celle du lac a toujours conservé un goût de tonneau.

## *In rude trévé*

In vaudoru avout boté bès enne espèce de mide que ne sétit mi lo mirguet équate lo moté de Forfelâ. Ce feut enne balle effaire ! Kemat s'y pare po rôter lo moté do voisinèje dè chose-là ? Et de pare évis équate chèque étrinje que pessait. Tortus riant au nèz dis Forfelets, çu que n'ir wè charitable, vu qu'ils se trovant vormat das lè pone

In pus èblant li deheut portant: « Denèz-me cent lives et je me chaje de wandlèr lo moté. Mais vos m'aidirôs.»

Marchi fait, il lis étleut tortus è dis coudes étéchies au bâtimat do coté è lè revîchhe do reboussemat. Et le, féant lè chire de boussi de l'aute coté, lis éfohnait dehand: «Tiris do mais tiris do ! ça se decôle, hadi!» Et mis dîndos de tiri, de revechhi lè tire de lus pids. «Ail, je sette que ça vînt ! »

Do ta-là, évo enne pâle, l'aute ékainait lan lè chose. Il avout bîn gainî sis sous et tôt lo monde feut content.



TRADUCTION

## *Un travail pénible*

Un galvaudeux avait déposé certaine ordure qui ne sentait pas le lilas près de l'église de Forfelâ. Ce fut une belle affaire ! Comment s'y prendre pour ôter l'église du voisinage de la chose ? Et de prendre conseil près de chaque étranger qui passait. Tous riaient au nez des Forfelets, ce qui n'était guère charitable, vu qu'ils se trouvaient vraiment dans la peine.

Un plus avisé leur dit pourtant : « Donnez-moi cent francs et je me charge de déplacer l'église. Mais vous m'aidez. »

Marché fait, il les attela tous à des cordes attachées au bâtiment du côté opposé à l'obstacle. Et lui, faisant semblant de pousser de l'autre côté, les excitait disant : « Tirez donc ! Mais tirez donc ! Ça se décolle, hardi ! Et mes dindons de tirer, de labourer la terre de leurs pieds : « Oui, je sens que ça vient ! »

Pendant ce temps-là, avec une pelle, l'autre envoyait loin la chose. Il avait bien gagné ses sous et tout le monde fut content.

## - *POSTFACE* -

Contrairement à l'habitude, c'est à la fin du livre que je t'attends, ami lecteur, pour te soumettre quelques réflexions. Cette méthode, d'ailleurs, a un avantage ; elle permet à l'auteur de remercier celui qui a bien voulu le suivre jusqu'au bout.

Si je borne le choix de mes *fiauves* et contes à ceux que tu viens de lire, ce n'est pas que la source en soit tarie. Mais je ne partage pas l'avis de ceux qui pensent que le patois, comme le latin, a le droit de tout dire. La restriction que, de ce fait, je me suis imposée, m'était commandée en outre par la traduction en français, traduction que j'ai voulue aussi littérale que possible. C'est pourquoi j'ai été obligé d'écourter quelques uns de mes récits, d'édulcorer les autres, tout en tâchant de leur conserver encore assez de sel pour les rendre intéressants. J'ai écarté délibérément ceux dans lesquels les allusions grossières, les propos trop gras pouvaient froisser la délicatesse du lecteur ou porter le trouble dans les jeunes cœurs. Ce souci me vaudra, je n'en doute pas, l'indulgence de ceux qui eussent aimé trouver dans mes contes, cette truculence des images, cette hardiesse des termes qui donnent par ailleurs tant de charme à notre patois.

Il m'est revenu aussi que des noms de personnes et surtout de lieux rencontrés dans ces pages, avaient éveillé certaines susceptibilités. Cependant chaque fois que je risquais de froisser les gens, je me suis servi de noms d'emprunt. Je m'en voudrais de faire de la peine à qui que ce fût. Quand, par exception, j'ai pu transgresser cette règle, celle obligation m'était imposée par le soin de laisser au récit toute sa saveur. Si j'ai des lecteurs dans les localités ainsi visées, ils sont trop intelligents pour me garder rancune, et je me plais à croire qu'ils ont été les premiers à rire des fantaisies que je prêtais à leurs compatriotes.

Fraize, le 18 Septembre 1926.

E. MATHIS

## *Table des matières*

Lis Pompis dé Hadau.....	3
Les pompiers de la Hardalle.....	5
Èbrachhe è Schmâlich.....	7
Effervescence à Schmâlich.....	9
Lè vée chette.....	11
La vieille chatte.....	12
Lis kioches dè petite paroisse.....	14
Les Cloches de la Petite Paroisse.....	16
Lo mériège de Groûs Minique.....	18
Le Mariage de Gros Minique.....	20
Lè Léço de fe.....	22
La leçon du fils.....	23
Enne bonne idée.....	24
Une bonne idée.....	25
Lè Creu de Bachtin.....	26
La Croix de Bastien.....	28
Dis chévés, dis chéviattes.....	30
Des chevilles, des chevillettes !.....	34
Enne drôle de confessio.....	38
Une drôle de Confession.....	40
Lo maqué die jote.....	42
Le rata de choucroute.....	43
L'u de jument.....	44
L'œuf de jument.....	46
Lè femme do Haut-Coleu.....	48
La femme du Haut-Coleu.....	49
Bijor et lo percepteur.....	50
Bijor et le Percepteur.....	51
Lis Bwates.....	52

Les Moustiques.....	53
In Véo.....	54
Un Veau.....	55
Lo pouchhé Kouïot.....	56
Le cochon de Quirin.....	57
In smoiät pesant.....	58
Un sommeil lourd.....	59
L'Empereur et lo bokio.....	60
L'Empereur et le bûcheron.....	62
Sauve Nannette!.....	64
Sauve Nannette !.....	65
Lè mwînre.....	66
La chétive.....	67
Lo beurlan d'ès.....	68
Le brelan d'as.....	69
Lis fochas de Brajon.....	70
Les lapsus de Brajon.....	71
In jeinu.....	72
Un gêneur.....	73
Lo progrès chi nos.....	74
Le Progrès chez nous.....	76
In hamme pressé.....	79
Un homme pressé.....	80
Enne Consulte.....	81
Une Consultation.....	83
Lè Live.....	85
La Lièvre.....	86
Trop, ç'a trop !.....	87
Trop, c'est Trop.....	88
Enne ébaubance.....	89
Une appréhension.....	90
Lè pire de femâie.....	91
La pierre de fumée.....	93
Fiauve do roje pouchhé.....	95

Fiauve du rouge cochon.....	97
Lo Tané.....	99
Le Tonneau.....	101
In boun exemple.....	103
Un bon exemple.....	104
Li grandes manoeuvres è Schmâlich.....	105
Les grandes manoeuvres à Schmâlich.....	107
Lè Coude.....	109
La Corde.....	110
Lo hahh.....	112
Le soin.....	113
Bestâ boc.....	114
Bique-Bouc.....	117
Lo pouchhé è griffes.....	120
Le Cochon à Griffes.....	121
Lo Grébi et lo Jansé.....	123
Le Grébi et le Jansé.....	124
Lo névé de Colas.....	125
Le navet de Colas.....	126
Enne rude penitence.....	127
Une dure pénitence.....	128
Enne empiète.....	129
Un emplâtre.....	130
Au loup !.....	131
Au loup !.....	133
Bohos d'auné.....	135
Busons d'auné.....	137
Lis bos à queue.....	139
Les bos à queue (têtards).....	140
La Rhime de l'abbé.....	141
La Rhime de l'abbé.....	142
Lè source do Vat.....	143
La source du vent.....	145
L'air do jo.....	147

L'air du jour. (aube).....	148
Lè Lantine.....	149
La Lanterne.....	150
Lo bainiat de pids.....	151
Le Bain de pieds.....	152
Repicus de chados.....	153
Repiqueurs de chardons.....	154
Po avou de l'ove.....	155
Pour avoir de l'eau.....	156
Lis voleurs et lo curé.....	157
Les voleurs et le curé.....	159
Lè chesse is zombàs.....	161
La chasse aux taons.....	162
Troze è lè dozaine.....	163
Treize à la douzaine.....	164
Lè kioche de Fiefelâ.....	165
La cloche de Fiefelâ.....	166
In Vouïèje è Péris.....	167
Un voyage à Paris.....	171
Lo vi do curé.....	176
Le vin du curé.....	177
In naufrèje.....	178
Un naufrage.....	179
Po sauvèr lis grais.....	180
Pour sauver les blés.....	181
Po ïn sou.....	182
Pour un sou.....	183
In rude trévé.....	184
Un travail pénible.....	185
- POSTFACE -.....	186